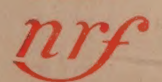
27e ANNÉE Nº 312 1er SEPTEMBRE 1939

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE



9 fr.



Table analytiqu[e] des Annonce[s]

(Les chiffres indiqués sont ceux des pag[es])

LIBRAIRIE  GALLIMARD

15, BOULEVARD RASPAIL — TÉL. : LITTRÉ 24-84

DU C. SEINE 35.807

Bulletin Mensuel de Renseignements Bibliographiques

Dans cette liste sont indiqués chaque mois, les ouvrages récemment parus ou à araître qui, à divers titres, nous paraissent dignes d'être signalés à l'attention des cteurs et des bibliophiles. Un bulletin beaucoup plus complet est envoyé régulière-ient et gratuitement sur la demande de toute personne nous honorant de ses ordres.

LITTÉRATURE GÉNÉRALE, ROMANS, ETC.

1. M. IZANA. La veillée à Benicarlo. Prix .... 20 fr.
2. A. BILLY. Introïbo .... 18 fr.
3. J. L. CAMPBELL. Le Miracle de Peille. Prix .... 24 fr.
4. F. de CASSIA. Manolo .... 15 fr.
5. A. CURVERS. Printemps chez les ombres .... 25 fr.
6. L. JACQUES. Carnets de Moleskine, préface de J. Giono........ 25 fr.
7. J. de LACRETELLE. Croisières en eaux troubles .... 18 fr.
8. H. TROYAT. Dostoiewsky .... 25 fr.
9. D. WHEATLEY. Contrebande. 25 fr.

POLITIQUE — SCIENCES — DOCUMENTATION

10. R. AVERMAETE. Guillaume Le Taciturne (1533-1584).......... 32 fr.
11. A. BAYET. Histoire de la Déclaration des Droits de l'Homme 16.50
12. Cdt FERIET. La Crête des Éparges (1914-1918) .... 25 fr.
13. R. GUINOT. La Chasse .... 30 fr.
14. E. HERRIOT. Hommage à la Révolution...................... 10 fr.
15. R. MAINE. Face à Face (La bataille du Jutland) .... 18 fr.
16. R. PEISSY. Trois ans de Front Populaire en Espagne .... 12 fr.
17. CH. D'YDEWALLE. Vingt ans d'Europe, 1919-1939 .... 18 fr.
18. *La Pensée*, revue n° 2 .... 16 fr.

OUVRAGES D'ART

19. LE PRADO, texte de L. Gielly, broché .... 22 fr.
20. M. SACHS. Honoré Daumier, 196 planches, broché........... 78 fr.

BULLETIN DE COMMANDE

FRANCO DE PORT A PARTIR DE 100 FRANCS POUR LA FRANCE ET LES COLONIES

Veuillez m'envoyer (1) — contre remboursement — ce mandat — chèque joint — ar le débit de mon compte (2) — les ouvrages indiqués dans le BULLETIN DE REN-EIGNEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES sous les numéros________________

____

____

____

NOM ________________ Signature :

ADRESSE ________________

____

(1) Pour économiser du temps et de l'argent, utilisez notre carnet de commandes. 'our cela il suffit d'avoir un compte-courant. — (2) Rayer les indications inutiles (11).

Les conditions d'abonnements à *La Nouvelle Revue Française* figurent aux pages 392 et 393 du cahier d'annonces

LIBRAIRIE  **GALLIMAR**

15, Boulevard Raspail — **Téléph. LITTRÉ 24**

PARIS (VIIe) — **Métro : rue du BA**

ABONNEMENTS

DE LECTURE

Une Bibliothèque complète
des Livres propres
Toutes les Nouveautés
English lending library
Prix réduits pour les Professeurs et les Etudiants

Catalogue général : Prix 2 fr. 50

Bulletin trimestriel des Nouveautés

PROSPECTUS SUR DEMANDE

En distribution :

le catalogue n° 23

BEAUX LIVRES

Anciens et modernes

Autographes — Manuscrits

envoyé gratuitement sur demande

nrf VIENT DE PARAITRE

LUCIEN JACQUES

CARNETS DE MOLESKINE

Préface de JEAN GIONO

UN VOLUME IN-16 DOUBLE COURONNE .... 25 fr.

Carnets de Moleskine n'est pas un titre de circonstance. C'est sur de véritables carnets de moleskine que ces notes ont été écrites, au jour le jour, pendant la guerre.

Au départ, en août 1914, l'armée française et peut-être toutes les armées devaient tenir journal ; l'extraordinaire événement ayant frappé tous les hommes. Mais le drame dans lequel ils entraient était si démesurément inhumain qu'au bout de quinze jours la moitié des chroniqueurs spontanés abandonnaient leur projet. Six mois après l'auteur de *Carnets de Moleskine* était peut-être le seul à s'appliquer à noter succintement les événements les plus humains de chaque journée, au milieu du bouleversement universel. Il en avait besoin pour continuer à avoir confiance dans la vie et se sentir exister en dehors et au-dessus du soldat.

Les *Carnets de Moleskine* sont restés pendant vingt ans les raisons les plus profondes de l'auteur pour haïr personnellement la guerre. S'ils sont actuellement publiés c'est pour montrer aux jeunes hommes la réalité vulgaire du sacrifice qu'on est sur le point de leur demander de nouveau.

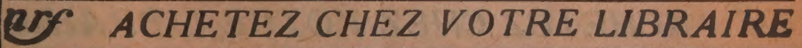
J. G.

Notice bio-bibliographique :

Lucien Jacques, né le 2 octobre 1891 à Varennes-en-Argonne. Peintre et peintre de fresques il a aussi en outre publié depuis 1918 : FONTAINES, LA PAQUE DANS LA GRANGE, LE JARDIN SANS MURS, MÔMERIES *et des premiers poèmes épuisés.*

Il a traduit avec Jean Giono et Joan Smith le MOBY-DYCK *de Herman Melville qui paraîtra prochainement aux éditions de la N. R. F.*


ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE



nrf ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

nrf VIENT DE PARAITRE

ALEXIS CURVERS

PRINTEMPS CHEZ DES OMBRES

ROMAN

UN VOLUME IN-8° SOLEIL .... 25 fr.

Dans une ville de province, quelques jeunes gens, sortant des brumes de l'enfance, naissent douloureusement à l'âge adulte, parmi des questions anxieuses : pourquoi vivre ? pourquoi moi ? pourquoi tel père et telle mère ? pourquoi ne suis-je pas comme les autres ? y a-t-il quelque part une place pour moi ? Inquiets d'être ce qu'ils sont, ces jeunes gens — quelques étudiants, une étudiante et son amie, un professeur, deux écoliers — se sont frileusement groupés, afin de préserver le rêve de libération dont ils vivent.

Et ils arriveront à s'évader. Henri Colbat part comme boursier pour Paris où son amie trouve à gagner sa vie ; M. Grandrieux donne sa démission de professeur parce que sa pédagogie n'est pas celle de ses supérieurs ; Gustave Colbat va chercher l'aventure sur les quais d'Anvers, et il a cette joie, lui, le cadet et le cancre, de partir avant son aîné et en risquant davantage : Jean-Louis poursuit dans une milice politique sa chimère de prestige et de domination. Mais Yvonne Colbat, qu'il aime, se détourne de lui, et il est convaincu que c'est à cause d'une femme, une *Angélyne* imaginaire qu'il accuse de tous ses échecs. Yvonne elle-même, amoureuse sans espoir d'un beau garçon insensible, s'évade aussi, par le rêve, par la vertu magique de quelques minutes de grâce. Enfin, la ronde des départs et des poursuites est interrompue par un coup de revolver : Jean-Louis jaloux d'Angélyne, ombre affolée par une ombre, blesse à mort Yvonne épuisée par trop d'offrandes inutiles.

L'auteur a cherché à lire les événements sur leur face intérieure, celle qui est tournée, non du côté du monde, mais du côté de la personnalité, là où ils sont encore tout baignés de rêveries, d'espérances, de sourdes colères, et battus par la chaleur du sang. Insignifiants en apparence, ils valent par la vérité qu'ils révèlent, la vérité à laquelle on voudrait fermer les yeux et qui vous frappe au visage, « dans la vengeance d'une femme jalouse, dans l'insulte d'un petit voyou bien-aimé, dans les prudents avis d'un directeur, et dans le regard fixe d'une jeune fille sacrifiée ». L'auteur cherche l'âme et le plus secret de l'âme dans les mouvements les plus simples de la vie quotidienne (il leur refuse même le prestige de la laideur et de la misère) ; dans le paysage d'une ville industrielle ; dans quelques sites ardennais ; dans le spectacle d'un Paris de mai vu par deux amants provinciaux à peine libérés, harassés et ravis. C'est tout.

M. D.

DU MÊME AUTEUR, en collaboration avec JEAN SARRAZIN :

BOURG-LE-ROND, *roman*........................ 24 fr.

nrf ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

nrf VIENT DE PARAITRE

THIERRY MAULNIER

INTRODUCTION
A LA
POÉSIE FRANÇAISE

UN VOLUME IN-8° SOLEIL .... **30 fr.**

10 exemplaires numérotés sur pur fil .... 78 fr. (*épuisés*)

20 exemplaires numérotés sur alfa supérieur .... 54 fr. (*épuisés*)

50 exemplaires sur papier de Rives tirés spécialement pour « *LES AMIS DES BEAUX LIVRES* ».

L'Introduction à la Poésie Française apporte à cette poésie, à ses ressources rares et trop souvent cachées, un remarquable hommage.

HENRI CLOUARD, *Le Jour*, 9-7-39.

Ce livre vient à point. Parmi les forces spirituelles, au profane il n'en est pas de plus hautes, de plus révélatrices de ce qu'il y a de plus profond en l'homme, que les forces poétiques.

... Un livre comme celui de Thierry Maulnier, réussite de l'intelligence, du goût et du savoir est aussi (bien qu'il n'aime pas le mot) un acte moral.

RAMON FERNANDEZ, *L'Émancipation Nationale*, 14-7-39.

Je ne crois pas que l'auteur de Racine et de Nietzsche ait rien écrit encore de plus beau et de plus éclatant. Cet épais volume, vous l'emporterez avec vous dans cet été troublé, et vous emporterez en même temps le meilleur, le plus neuf, le plus surprenant parfois de la poésie française.

ROBERT BRASILLACH, *L'Action française*, 30-7-39.

Si traditionnel qu'il en est hardi, si libre qu'il en devient révolutionnaire, un tel volume devrait être répandu dans les classes autant à cause de sa préface que des exemples que nous trouvons à sa suite.

EDMOND JALOUX, de l'Académie française, *Les Nouvelles Littéraires*, 29-7-39.

... Un très beau livre. Vous trouverez là cent pages admirables sur la nature si particulière de la meilleure poésie française... Et vous verrez comme les illustrations poétiques dont Thierry Maulnier a composé son anthologie sont belles.

ANDRÉ MAUROIS, de l'Académie Française, *Candide*, 2-8-39.

Il est sûr de faire en compagnie de M. Thierry Maulnier une vertigineuse promenade intellectuelle... M. Thierry Maulnier adore la poésie dans ce qu'elle a de plus parfait et de plus ineffable.

ANDRÉ ROUSSEAUX, *Le Figaro*, 5-8-39.



ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

nrf — *NOUVEAUTÉS*

ANTOINE DE SAINT EXUPÉRY

TERRE DES HOMMES

GRAND PRIX DU ROMAN DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

UN VOLUME IN-16 DOUBLE COURONNE.................. **18 fr.**
7 exemplaires numérotés sur chine...................... **200** fr. *(épuisés)*
20 exemplaires numérotés sur hollande.................. **125** fr. *(épuisés)*
100 exemplaires numérotés sur pur fil.................. **65** fr. *(épuisés)*
Exemplaires numérotés sur papier héliona, reliés pleine toile, titre et motifs or, sous couvre-livre illustré .... **45** fr.

EXTRAITS DE PRESSE (V)

Une telle œuvre nous donne confiance en l'homme. Elle rend sensible la beauté de l'effort humain aux prises avec la nature.

ROGER GIRON, *Cinq Heures*, 28-5-39.

Antoine de Saint Exupéry n'a écrit que trois livres : *Courrier Sud*, *Vol de Nuit* et le dernier en date, paru il y a quelques semaines, *Terre des Hommes*. Mais chacun de ces livres est achevé, parfaitement conforme au génie propre de l'auteur.

Ces trois livres pèsent donc autant que tant d'œuvres infiniment plus abondantes : à en juger sur leur intensité, sur leur rayonnement, ils pèsent beaucoup.

ANDRÉ ULMANN, *Messidor*, 2-6-39.

Terre des hommes. C'est une épopée à la mesure d'aujourd'hui, notre Chanson de Roland en quelques pages : mais c'est une épopée grandiose...

L'Académie s'est honorée en couronnant *Terre des Hommes* qui, parmi nos débâcles, nos angoisses et notre « relèvement », témoigne en faveur de la France d'aujourd'hui et inspire confiance en celle de demain..

FRANÇOIS LE GRIX, *Revue Hebdomadaire*, 3-6-39.

L'Académie française a couronné une œuvre où la peinture du réel l'emporte sur la fiction, puisque les ouvrages qu'on doit à ce bel écrivain retracent des épisodes de sa propre existence... Sa carrière, Saint Exupéry l'a retracée mieux que nul ne pourrait le faire en trois livres inoubliables...

FIDUS, *Revue des Deux Mondes*, 15-6-39.

... C'est notre tour d'entonner les louanges sans restrictions que mérite *Terre des Hommes*... qu'on lise ce livre, qu'on le fasse lire.

PIERRE CHARDON, *L'Education Physique*, 7-39.

... Un grand livre bref et intense... C'est une suite de sommets, une chaîne de montagnes pures que le même goût de la vie humaine et de toutes ses grandeurs réunit et enchante, dans la simplicité, l'humanité et l'abandon de l'homme devant l'homme.

GUY MERTENS, *L'Avant-Garde*, 9-7-39.

Saint Exupéry sait écrire : mais parce qu'il a d'abord des yeux qui voient, un cœur qui accueille le monde et qui, s'il ignore et vomit les attendrissements, connaît le prix de la tendresse. Je sais peu d'écrivains aujourd'hui qui possèdent autant que lui cette science de nous faire voir, en quelques mots, un geste humain, un paysage.

HENRI GUILLEMIN, *La Bourse Egyptienne*, 23-7-39.

Ce sont assurément de fort belles pages, et fort émouvantes que celles où l'auteur raconte ses souvenirs de randonnées en avion, les luttes contre la tempête, l'orage, la brume, les nuées, les trahisons de la lune, les pannes dans le désert, le supplice du froid, celui de la soif...

Terre des hommes est un poème éloquent consacré à l'héroïsme.

ABEL MANOUVRIEZ, *Ric et Rac*, 2-8-39.

nrf *ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE*

LA NOUVELLE

REVUE MENSUELLE DE LITTÉ

DIRECTEUR (1919-

Directeur

PARAI

–

Publiera

PORTRAIT DE VOL

Prochainement :

PAUL VALÉRY	**TEXTES**
ANDRÉ GIDE...........	**NOUVELLES PAGES DE JOURNAL**
FRANÇOIS MAURIAC...	**ATYS**
PAUL LÉAUTAUD......	**PORTRAIT DE MON PÈRE**
LÉON BRUNSCHVICG ..	**LE DUR LABEUR DE LA VÉRITÉ**
G.-K. CHESTERTON	**LA JUNGLE FAMILIALE**
ANDRÉ ROUVEYRE....	**APOLLINARIANES (II)**
ANDRÉ MALRAUX	**CONDITION DE L'ART**
ROBERT MUSIL........	**L'HOMME SANS CARACTÈRES**
J. P. SARTRE..........	**SUR JEAN GIRAUDOUX**
ROGER CAILLOIS	**THÉORIE DE LA FÊTE**
R. DELAVIGNETTE.....	**LE COMMANDANT DE CERCLE**
MARCEL ARLAND	**FLAVIE**
JULIEN GREEN	**VAROUNA**
JEAN MALAQUAIS	**GARRY**

UE FRANÇAISE

T DE CRITIQUE — 27e ANNÉE

UES RIVIÈRE

LHAN

IOIS

obre :

NDRÉ SUARÈS

La Revue n'est pas responsable des manuscrits qui lui sont adressés
Les auteurs non avisés dans un délai de trois mois de l'acceptation de eurs manuscrits peuvent les faire reprendre au bureau de la Revue, où ls restent à leur disposition pendant un an.
Les manuscrits accompagnés des timbres nécessaires pour les frais de oste, sont seuls retournés à leurs auteurs.

Toute demande de changement d'adresse doit nous parvenir avant le 15. Elle doit être accompagnée de la dernière bande et de la somme de 2 francs.

BULLETIN D'ABONNEMENT

Veuillez m'inscrire pour un abonnement de * *un an, six mois*, à l'édition * *ordinaire, de luxe de La Nouvelle Revue Française* ,à partir du 1er .... 19.....

* Ci-joint *mandat-chèque* de
Je vous envoie par courrier de ce jour chèque postal de
Veuillez faire recouvrer à mon domicile la somme de
(*majorée de 3 fr. 25 pour frais de recouvrement à domicile*).

FRANCE	Union postale	Autres pays	*
			Edition ordinaire :
85 fr.	100 fr.	110 fr.	......UN AN
46 fr.	54 fr.	60 fr.	......SIX MOIS
			Edition de luxe :
145 fr.	170 fr.	185 fr.	......UN AN

Abonnement d'essai de 3 mois : 18 fr.

A .... le .... 193......

Nom .... (SIGNATURE)

....

Adresse .... * *Rayer les indications inutiles*

étacher le bulletin ci-dessus et l'adresser à M. le Directeur de LA OUVELLE REVUE FRANÇAISE, 5, rue Sébastien-Bottin, anciennement 3, Rue de Beaune, Paris-VIIe. Compte Chèque postal : 169.33. Téléph. : ttré 28-91, 92 et 93. — Adr. télég. : Enerefene Paris. — R. C. Seine 35.807

nrf NOUVEAUTÉS

LA DÉCOUVERTE DU MONDE
Collection dirigée par RAYMOND BURGARD

GASTON-MARTIN

JACQUES CARTIER
ET LA DÉCOUVERTE DE
L'AMÉRIQUE DU NORD

UN VOLUME IN-8° SOLEIL, avec 16 illustrations et 1 carte, sous couverture illustrée .... **25 fr.**

EXTRAITS DE PRESSE

Un extraordinaire roman d'aventures, émouvant tableau de notre activité coloniale.
AUGUSTE BAILLY, *Candide*, 8-3-39.

D'après les textes contemporains, avec une grande rigueur historique et le souci de la précision, M. Gaston-Martin nous conte la découverte de l'Amérique du Nord, dans un petit livre aux chapitres courts, écrits dans un style alerte et qui se lisent avec un constant intérêt. GEORGES MONGRÉDIEN, *Les Nouvelles Littéraires*, 11-3-39.

A un moment où le goût de l'histoire de ce monde devient un souci et une mode, M. Gaston-Martin vient de publier une passionnante monographie de Jacques Cartier, en résumant avec précision et brièveté les faits principaux afférents à la découverte de l'Amérique du Nord. RENÉ LOUIS DOYON, *L'Intransigeant*, 13-3-39.

M. Gaston-Martin a conçu le livre qu'il consacre à Jacques Cartier comme un extraordinaire roman d'aventures et d'action. Il a donc adapté son style à cette conception, mais n'a rien sacrifié pour cela aux exigences de l'Histoire et sa documentation est si parfaitement exacte que l'érudition la plus pointilleuse n'y pourrait rien trouver à reprendre. C'est donc à la fois un modèle de récit tout en couleur et en mouvement et une parfaite mise au point historique qu'il nous offre dans cette monographie consacrée à l'un des plus grands capitaines français. YVON JAN, *Le Mois*, mars 39.

L'œuvre de Cartier se trouve grandie d'être placée comme l'a fait si intelligemment M. Gaston-Martin dans le sillage de ses nombreux précurseurs.
BERNARD DE VAUX, *Je Suis Partout*, 7-4-39.

Le livre de M. Gaston-Martin : *Jacques Cartier et la découverte de l'Amérique du Nord*, reflète en clair l'une des plus admirables entreprises d'exploration et d'installation coloniales. Son érudition alerte a donné à cette passionnante histoire la vie et la coloration.
ROBERT DE BEAUPLAN, *L'Illustration*, 22-4-39.

nrf *ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE*

nrf **VIENT DE PARAITRE**

PIERRE LIÈVRE

LA VIE ET LE ROMAN

ROMAN

UN VOLUME IN-16 DOUBLE COURONNE .... **20 fr.**

EXTRAITS DE PRESSE

Pierre Lièvre n'est plus, mais il nous a laissé pour testament un livre dans lequel se fondent harmonieusement les aspects principaux de son talent. « *La Vie et le Roman* » participe en effet de l'invention romanesque, de la méthode essayiste, de la critique littéraire. PIERRE BILLOT, *Tribune de France*, 14-7-39.

... il y a beaucoup de vie dans le roman de Pierre Lièvre. Et beaucoup de talent, ce qui ne gâte rien. *Excelsior*, 17-7-39.

... œuvre de moraliste autant que de romancier.
J.-B. SÉVERAC, *Le Populaire*, 26-7-39.

Pierre Lièvre romancier est d'abord ou reste moraliste. Fruit d'une observation exceptionnelle et méditée, ce roman qui se déroule clair, sûr, en un style d'une rigoureuse propriété de termes, est d'un poids et d'une complexité singuliers. Il suggère et nourrit d'abondantes réflexions dans l'esprit du lecteur.

Cette densité qu'on lui voit n'enlève d'ailleurs rien à l'élégance du récit et les pensées qu'il comporte n'en ralentissent jamais ni le mouvement ni le vif intérêt. *La Vie et le Roman*, qu'un destin cruel a rendu posthume, incline à la perfection par des moyens qui ne sont point communs aujourd'hui.
PAUL CHAUVEAU, *Nouvelles Littéraires*, 29-7-39.

C'est l'œuvre d'un authentique petit maître, amoureux de sa langue, curieux des choses de l'âme, délicat et ironique, et c'est l'œuvre d'un essayiste et d'un moraliste de la classe la plus sûre...

L'écriture de Pierre Lièvre à la concision élégante de la prose du XVIIIe, sa discrétion et son mordant... Tout cela est de la plus rare qualité.
MARIUS RICHARD, *Revue de France*, 1-8-39.

Toute production de Pierre Lièvre apparaît, dès l'abord comme un jeu de l'esprit, un jeu sérieux, qui conduit à gagner ou à perdre mais n'admet ni tricherie sentimentale ni esbrouffe de fausse imagination...

Le roman posthume qui s'intitule « La Vie et le Roman » reflète bien tous ces caractères. Il n'y manque même pas une exquise sécheresse : l'auteur la préférait a toute inflation dans le style. Si bien qu'on ouvre le libre avec l'idée qu'on y trouvera la solution précise d'un cas nettement délimité. On a la surprise d'y voir s'entrecroiser plusieurs romans en un seul.
HENRI CLOUARD, *Le Jour*, 6-8-39.

Pierre Lièvre, qui vient de nous quitter, mit à disparaître la même discrétion souriante qu'il apportait dans son œuvre d'écrivain. *La Vie et le Roman* est une amère chronique d'aujourd'hui. Amère sans gesticulation, douloureuse sans éclat. Il faut parler de veine intimiste, de pudeur, de repliement sur soi-même. Mais le document est de prix. FERNAND DESONAY, *La Nation belge*, 17-8-39.

nrf **ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE**

nrf *EN SOUSCRIPTION*

ÉDITIONS ORIGINALES

COLLECTION « BIBLIOTHÈQUE DES IDÉES »

JEAN-PAUL SARTRE

L'IMAGINAIRE

En plus du tirage ordinaire, il sera tiré (format in-8° carré) :

des exemplaires numérotés sur pur fil .... **70 fr.**

COLLECTION " LES ESSAIS "

GEORGES BLIN

BAUDELAIRE

En plus du tirage ordinaire il sera tiré :

des exemplaires numérotés sur alfa supérieur.......... **42 fr.**

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

Veuillez m'envoyer dès publication.......... exemplaire... de **L'IMAGINAIRE,** *sur pur fil.*

Veuillez m'envoyer dès publication...........exemplaire... de **BAUDELAIRE** ar GEORGES BLIN, * *sur alfa.*

Ci joint la somme de ....
Veuillez faire recouvrer à mon domicile la somme } *montant de ma souscription.*
....

om .... A............... le.......... 193....
dresse .... (SIGNATURE)
....

* Rayer les indications inutiles.

nrf *SOUSCRIVEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE*

nrf **EN SOUSCRIPTION**

ROMANS

ÉDITIONS ORIGINALES

MARCEL AYMÉ

LE BŒUF CLANDESTIN

En plus du tirage ordinaire il sera tiré :

20 exemplaires numérotés sur pur fil.................. 60 fr.
50 exemplaires numérotés sur alfa supérieur......... 38 fr.

SIMENON

LE BOURGMESTRE DE FURNES

En plus du tirage ordinaire, il sera tiré :

20 exemplaires numérotés sur alfa supérieur........... 42 fr.

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

Veuillez m'envoyer dès publication .... *exemplaire*... *du* BŒUF CLAN-ESTIN * *sur pur fil ; —* .... *ex.* * *sur alfa.*

Veuillez m'envoyer dès publication .... *exemplaire* ...... *du* BOURG-IESTRE DE FURNES * *sur alfa.*

Ci-joint la somme de ....
'euillez faire recouvrer à mon domicile la somme de.. } ***montant de ma souscription.***

Nom .... A .... le .... 193..
dresse .... **(SIGNATURE)**

* **Rayer les indications inutiles.**

nrf SOUSCRIVEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

réservé que Paul. Pour lui la condition humaine du Dieu-homme consiste uniquement à avoir connu la mort. Le Jésus de l'Apocalypse est mort et ressuscité mais non souffrant, non crucifié. Ses fidèles connaissent les souffrances, les tourments, le martyre. Il en a été préservé.

Sa mort, comment Jean la représente-t-il ? Comme l'égorgement sacrificiel d'un Agneau céleste. L'effusion du sang d'une victime est nécessaire à l'expiation des péchés. Par son sang rituellement versé, l'Agneau Jésus a racheté ses élus. Cette représentation qui est, en son fond, plus ancienne que celle de Paul est en rapport certain avec la fête chrétienne de Pâques. On sait la puissance des fêtes pour susciter les images divines. Les chrétiens d'Asie célébraient Pâques le jour même où les Juifs immolaient l'agneau pascal. M. Loisy dit avec raison : « La mort du Christ s'est substituée au sacrifice de l'agneau comme principe de salut » (p. 87).

Quand a eu lieu l'immolation de l'Agneau céleste ? Un seul texte le dit : le passage où le voyant damne les idolâtres « dont ne sont pas écrits les noms dans le livre de l'Agneau immolé dès la fondation du monde » (XIII, 18). M. Loisy introduit une virgule après *immolé*. Une virgule peut beaucoup. Elle détache *dès la fondation du monde* qui ne se rapporte plus qu'à : *ne sont pas écrits*. La virgule n'est pas dans le texte et rien n'oblige à l'y placer. Il est bien vrai que l'inscription ou la non-inscription au livre de Vie a été faite « dès la fondation du monde » (XVII, 8). Il est logique pour cela même que l'immolation de l'Agneau, cause dont l'inscription au livre de Vie est l'effet, ait eu lieu elle aussi « dès la fondation du monde ». Quand Jésus est dit « l'aîné des morts » (I, 5), quand il dit : « Je tiens les clefs de la Mort et de l'Hadès » (I, 18), ces mots sont à prendre au sens plein. Il est le premier Etre qui a connu la mort et il en est resté maître. L'Agneau immolé dès la fondation du

monde est à rapprocher du Taureau mithriaque dont l'immolation, à l'origine des temps, a fait jaillir la vie universelle. Ce sont deux représentations de mystère, liées l'une et l'autre à un repas sacré. Un sacrifice priméval conditionne dans les deux cas le salut des mystes.

Une autre parenté, consciente celle-là, *oppose* Jésus au plus redoutable, en Asie, des dieux de mystère, Attis. Robert Stahl et moi nous avons montré que le fameux chiffre de la Bête désigne Attis, que deux couples ennemis sont en lutte : le couple infernal Attis et Cybèle et le couple céleste l'Agneau et la Femme (la Femme est la mère puis l'épouse de l'Agneau, comme Cybèle l'est d'Attis), enfin qu'Attis est défini par une formule mystique : *Celui qui fut, n'est pas et va monter* analogue et opposée à la formule mystique de Dieu : *Celui qui est, qui fut et qui vient.* Voilà un ordre de recherches que M. Loisy rejette avec sa précipitation et ses sarcasmes habituels sans prendre la peine de le comprendre.

Le pensum est rude pour les chevaliers de l'historicité qui veulent découvrir dans l'Apocalypse des « transpositions » d'une vie historique. La plupart s'y dérobent. M. Loisy a la bravoure d'interpréter historiquement la scène où la Femme céleste met au monde son enfant, aussitôt emporté au Trône de Dieu. Dans la perspective de l'Apocalypse la scène est future. Elle fait partie de « ce qui va être ». M. Loisy y voit néanmoins une allusion à l'existence historique de Jésus. Étrange allusion ! La naissance suivie immédiatement de l'ascension ! Le reste, rien moins que la vie, la prédication, la passion, la mort, la résurrection seraient omis comme une « parenthèse ». M. Loisy, si prompt à qualifier la pensée d'autrui de « glorieuse ineptie, fantasmagorie burlesque, défi à la raison » que dirait-il à ce coup si nos places étaient interverties ?

Quittons le poème de Patmos, trop rebelle à l'exégèse historique. Si une maladie mortelle avait arrêté le déve-

timo un contorsionniste chinois habillé de jaune et agrémenté d'une barbe postiche, octavo un Chinois également vêtu de jaune et frappant l'une contre l'autre deux longues lattes de bois, nono un Chinois porteur d'un objet qui pour la population européenne présente ne pouvait faire figure que de canne à pêche et decimo une centaine de Chinois parmi lesquels se trouvaient des porteurs de petits drapeaux français.

La population européenne présente, asteure composée pour la majeure partie d'autochtones et pour le reste de Belges, à quelques exceptions près dont la plus remarquable, aux yeux de Bernard Lehameau tout au moins, était une jeune, grande et blonde, naturellement, Anglaise en uniforme de W. A. A. C. [1], la population européenne présente, infirmières, femmes, permissionnaires, embusqués, réfugiés, vieillards, infirmes et enfants, la population européenne en son entier à trois ou quatre exceptions près dont Lehameau et la waac qu'il reconnut, car elle travaillait à la Base britannique en qualité de dactylographe, la population européenne donc ne se tenait plus de joie, de cette exhibition asiatique. Y avait des rigolos sur la terre. Et pour aimer tellement que ça le jaune fallayent qu'ils soyent tous un peu cocus. Ah ces Chinois, plus marants que les kabyles pas marants à cause de leurs couteaux, plus marants que les hindous pas marants puisque tous militaires, plus marants même que les nègres, pourtant ils sont marants les nègres.

Arrivés sur la place Thiers, les Chinois formèrent un cercle autour duquel s'agglutina la population européenne et à l'intérieur duquel se développèrent des pantomimes. Lehameau élut sa voisine, trouvant sympathique la gravité de son visage. La foule riait, des Chinois et de leur simplicité.

— Zey lâffe, dit Lehameau, bicose zey are stioupide.

La jeune fille, il la supposait telle, sourit. Il ajouta :

1. Léger anachronisme *(note de l'auteur)*.

— Zey lâffe, bicose zey dou notte underrstande.

Il dit encore :

— Aïe laïe-ke zatt : you dou notte lâffe.

Les Chinois se mirent à chanter, on dirait des chats à qui on tire la queue, disaient les uns, on dirait l'air du roi de Siam, disaient les autres, parce que lorsque le petit roi de Siam était venu en France, au concert ce qu'il avait aimé le mieux ç'avait été quand les violons et les autres instruments s'accordent, des barbares tous ces gens-là, puis ils, les Chinois, reformèrent leur cortège et s'en furent provoquer l'hilarité dans un autre quartier.

— Itt ouaze véri inntérestigne, dit Lehameau. Ao dou you dou ?

— Très bien merci, dit la demoiselle militaire. Et vous ?

— Tiens, vous parlez français ?

— Oui, c'est même pour cela que l'on m'a choisie pour travailler en contact avec les autorités militaires françaises.

— Toutes mes félicitations. Vous parlez infiniment mieux français que je ne baragouine l'anglais. Pourtant vous me voyez interprète. Par raccroc d'ailleurs. Je suis déjà hors de combat.

Il montra que pour marcher il devait s'appuyer sur une canne, il le faisait plus par chic que par besoin réel, puis donna ce complément d'information :

— Charleroi.

On apprécia le renseignement d'un bref silence respectueux, puis reprenant le cours de la conversation avant qu'il ne déviât.

— Ma mère était Française.

— Ah, très bien.

Il dit encore une fois : très bien, puis tous deux se turent.

— Voilà mon amie qui sort de ce magasin, reprit la militaire. Excusez-moi, je vais la rejoindre.

— Je vous en prie. D'ailleurs, nous nous reverrons bientôt, n'est-ce pas ? Et j'espère.

Il la regarda s'éloigner, tandis que autour de lui finissait de se disperser la foule et s'éteignaient les ricanements.

— Ravissante, idiots, apprécia-t-il.

Ce n'était pas qu'il aimât les Chinois, ni même qu'il eût pour eux quelque indulgence, estimant fondées les vues de l'empereur d'Allemagne sur la menace qu'ils représentaient, mais allez donc parler de l'empereur d'Allemagne à des gens bornés ; il trouvait simplement dans cet incident un nouveau prétexte pour amplifier son mépris.

Il reprit son chemin et, songeusement quant à la tête, d'un pas net quant aux pieds, il termina sans bavures son itinéraire. Des radis l'attendaient, et le chat qui miaula espérant des sardines, et Amélie qui craignait une combustion trop accentuée du fricot. Le maître de maison grignote les végétaux, caresse l'animal et répond à l'être humain qui lui demande comment sont les nouvelles aujourd'hui :

— Pas fameuses.

Il pense :

— Détestables,

mais Amélie, une bonne, n'a pas besoin de connaître le fond de sa pensée, malgré ses quinze ans de service. Cependant, à l'arrivée du plat chaud, il ne put se retenir de pronostiquer la défaite des Roumains.

— Ils ne sont pas de taille à résister aux Allemands.

— Aux Boches, corrigea 'mélie qui ne pouvait admettre qu'un militaire français se refusât à utiliser l'expression courante.

La prudence de Lehameau n'était d'ailleurs pas extrême. Chez le coiffeur, chaque jour, il ne se gênait pas pour railler les espoirs du vulgaire troupeau des lecteurs du *Matin* et autres canards. Il ironisait sur les

cosaques à cinq étapes de Berlin et restait sceptiquement insolent devant les histoires de pain caca, d'enfants aux mains coupées et de tartines de confiture suffisantes pour la capture d'un nombre pratiquement illimité de Boches. Bref et bref il se créait lentement et sûrement une sale réputation. Et de plus il lisait les communiqués allemands dans le *Journal de Genève* auquel il était abonné, ce qui lui permettait de river leur clou à pas mal de naïfs bêlant l'inexacte prose de l'informateur français. Il savait de combien de cents mètres les troupes françaises se repliaient lorsqu'elles reculaient et de combien de millions d'archines les troupes russes reculaient lorsqu'elles se mettaient en déroute.

Tout de même le vulgaire troupeau n'osait trop rien dire. Lehameau était un personnage respectable, fonctionnaire assez gradé dans le civil, et dans le militaire blessé de guerre et peut-être même héros. C'était son tempérament à lui d'être pessimiste, se disait-on, voilà tout. Tout de même on trouvait parfois qu'il allait un peu fort quand il prétendait que ça pourrait bien encore durer dans les six mois cette guerre. Et encore il était modeste en disant ça, car dans le privé il déclarait qu'elle serait d'une durée illimitée, qu'on se tirerait des coups de canon jusqu'à plus soif et qu'on parviendrait en fin de compte au massacre mutuel des populations occidentales pour la plus grande joie des sémites et des jaunes. Et encore était-il modeste en disant ça, car en lui-même il ne s'en tenait pas là.

Après le café qu'il aimait fort et qu'il buvait tiède, Amélie le délogea sans respect, pour desservir. Il sortit, pour une ballade hygiénique et solitaire, en attendant le bureau, les heures penchées sur les transports annoncés, les allées et venues de troupes britanniques, un travail sérieux et confidentiel. En général, il commençait par prendre le funiculaire et suivait un itinéraire assez fixe, point sclérosé pourtant. Il admettait les détours, les

crochets, les égarements même. Il marchait lentement, tant à cause de sa patte autrefois cassée que de son humeur mélancolique. S'appuyant sur une canne, il s'en allait à travers les rues désertes en suçant sa bruyère d'un air philosophique. Et ce faisant, naturellement pensait.

Il pensait à la guerre par exemple, à celle qu'il avait faite et aussi à celle qui continuait à se faire. Il pensait à la France démocratique, maçonne et enjuivée, à la France où l'on embusquait les ouvriers lesquels avaient ensuite le culot de se payer des poulets le dimanche, à la France qui se redresserait peut-être, empalée sur un casque à pointe. Il pensait à lui. Il pensait aussi à lui. Il pensait également à sa famille. Il pensait à son père, à sa mère, à sa femme. Son père ma foi végétait à la campagne au milieu d'un champ de pissenlits. Sa mère était morte. Elle mourut tragiquement, et sa femme. Depuis il était veuf, et sans descendance. Et son veuvage était si sincère qu'il faisait même sourire, et qu'on en plaisantait. Mais il ne pensait pas à cela. Il pensait à son amour. Il pensait à ses amours, et aussi à sa jeunesse, et quelquefois à son enfance. Sa mémoire était pavée de tombeaux, comme celle d'un romantique, mais, fonctionnaire appliqué, il extirpait avec soin les mauvaises herbes qui croissaient dans les allées, et entretenait passionnément les quelques massifs de fleurs qui malgré tant d'hivers n'avaient point flétri. Ainsi songeait-il donc ; rêvait-il donc ; ruminait-il donc.

Il rumina le jour des Chinois, jusqu'aux bornes de la ville et se retrouva devant le fort de Tourneville, près des fossés duquel la population venait entendre la canonnade du front transmise jusque-là par des phénomènes d'acoustique que seuls des journalistes très calés en artillerie avaient été capables d'expliquer à l'ignorance des non-mobilisés. Il regarda l'heure et, l'ayant vue, en conclut qu'il devait prendre un tram pour rentrer en

ville. Il attendit, seul sous le signal vert. Sa pipe était éteinte. Il soupira ; puis le tramway vint, qui était vide. Le bruit gonflait cette solitude que rythmait le timbre à l'avant. A la station suivante montèrent deux voyageurs. Ils s'assirent en face de Lehameau.

La petite fille devait avoir dans les quatorze ans, un peu moins peut-être, le petit garçon six sept. Ils payèrent puis restèrent un instant tranquilles. Lehameau se disait, quelle imprudence de laisser deux enfants se déplacer ainsi seuls à travers une grande ville. Il examina plus attentivement la petite fille et la jugea bonne proie pour un satyre, avec ses cheveux de gaude, ses yeux plus bleus et beaux que ceux des poupées, sa bouche déjà dessinée pour les baisers, ses très jeunes seins, ses jambes purement moulées quoique encore un peu grêles. Elle lui sourit. Il rougit. Apercevant du soldat sur le trottoir, le petit garçon dit :

— Tiens des Canadiens.

C'était une provocation.

— Des Canadiens, fit avec mépris la petite fille : des Écossais. Ils ont des jupes.

— Non, c'est des Canadiens.

— Tu es bête. Tu vois bien que c'est des Écossais.

— C'est des Canadiens. Je le sais. C'est des Canadiens qui portent des jupes comme des Écossais, mais c'est des Canadiens.

— Tu es bête. Si c'est des Écossais c'est pas des Canadiens.

— Tu peux parler de ça. Tu es une fille.

Ils se chamaillèrent un bout de temps, puis le petit garçon sortit un badge de sa poche.

— Regarde s'il est rigolo.

— Oh un poireau.

— Je ne sais pas comment il s'appelle ce régiment-là.

— Oh c'est une blague. Un poireau. C'est pas un badge.

— Puisque tu le vois.

— C'est une blague. Un pas vrai.

Ils recommencèrent à se chamailler. Lehameau intervint.

— C'est l'insigne des Welsh Guards, un régiment formé en 1915.

Les petits enfants se turent et le toisèrent avec calme, sans paraître apprécier le renseignement.

— On descend au prochain arrêt, dit la petite fille.

Ils se levèrent. Sur la plate-forme, la petite fille se retourna et sourit. Ils descendirent. Lehameau les suivit des yeux. Le tramway repartit. Lehameau ferma les yeux pour regarder courageusement le grand vide tout noir qui s'était creusé en lui.

II

Éclairée au gaz, la boutique de Mme Dutertre clignotait dans la longue obscure rue Casimir-Périer, clignotait faiblement comme un œil myope. De loin on pouvait prendre cela pour une mercerie miteuse avec un rayon de bonbons sales et un rayon de cahiers. De près, y avait pas d'erreur, c'était un asile de l'intelligence et de la culture et de la civilisation. Éclairée au gaz, Mme Dutertre proposait aux quelques rares amateurs de cette province le sel de toute bibliothèque qu'est un vieux bouquin.

Clairsemée en temps de paix, la clientèle devenait en temps de guerre quasiment inexistante. Le goût du moisi n'a jamais beaucoup possédé le Havrais ; les richards de l'endroit se fournissaient chez Gonfreville, rue Bernardin-de-Saint-Pierre, ou à la capitale ; les autres, ceux du commun, même avec un porte-monnaie se tenant debout, se satisfaisaient l'entendement avec les publications modernes, ou même quotidiennes.

Mme Dutertre n'acceptait pas philosophiquement la

chose : elle s'en réjouissait. Arrivant d'outre-Seine et d'outre-Caux, elle avait toujours pris le Havrais pour une buse, un obtus, un grossier avec une comprenoire d'une très faible ouverture de compas. Elle ne lui lâchait sa marchandise qu'avec répugnance et lorsqu'elle encaissait quelques patards elle se disait toujours, autant de moins pour le bistrot du coin. Car elle haïssait la mastroquocratie.

Elle vivait seule, Mme veuve Dutertre ; cousait, lavait, balayait, cuisinait. Et puis, en lisant, elle attendait l'improbable venue d'un acheteur, argenté d'abord, et surtout éclairé. Car les Havrais, Dieu, en qui elle ne croyait pas, pour ce qui était de l'intelligence, à son idée à elle, il les avait bien mal servis. Elle ne regorgeait pas d'intellectuels, la bonne ville franciscopolitaine, ça non, et le feu de sa salamandre n'en avait pas fait éclore beaucoup. Cependant quelques esprits distingués avaient accoutumé de venir voir Mme Dutertre, d'une façon désintéressée d'ailleurs, et, à la lueur du gaz, dans l'échoppe philosophico-politique, on causait.

Lehameau se dégage hors des ténèbres de la rue Casimir-Périer et se fixe dans l'hésitante lumière. Aussitôt Mme Dutertre lui demande :

— M. Lehameau, vous êtes allé au Gaumont, cette semaine ?

C'était là un des nombreux points sur lesquels ils n'étaient point d'accord : Lehameau fréquentait assidûment le Kursaal et l'Omnia Pathé, mais il ne pouvait souffrir le Gaumont. Mme Dutertre savait qu'il allait répondre :

— Ma foi non.

Mais il fallait bien une petite préface à sa petite histoire.

— Figurez-vous, continua-t-elle, que je faisais la queue pour prendre ma place et savez-vous à quoi s'amusait le jeune voyou qui se trouvait derrière moi ?

A griller ma fourrure avec sa cigarette. Sa sèche, comme ils disent. Sa roulée. Sa cibiche. Heuh ! Ma pauvre fourrure. Ma pauvre fourrure qui ne vaut pas cher. Je n'ai pourtant pas l'air d'une duchesse, d'une duchesse sur le dos de laquelle on peut se venger de sa misère.

— En ce moment, dit Lehameau, on ne peut pas parler de la misère des ouvriers, avec tout l'argent qu'ils gagnent.

— Moi, dit Mme Dutertre, si je dis du mal des ouvriers, c'est parce que je les aime.

— Vous avez bien tort, dit Lehameau.

— Autrefois, continua Mme Dutertre, je me suis occupée des universités populaires, et du mouvement féministe. J'ai collaboré à *La Fronde*.

Elle le lui avait déjà dit cent fois.

— Mais, continua Mme Dutertre, je me suis dégoûtée de tout cela. Les gens sont trop bêtes.

— Ça c'est bien vrai, dit Lehameau.

— Et, continua Mme Dutertre, quand je dis les gens, j'entends aussi bien les bourgeois que les prolos. Sont-ils stupides et canailles, ces bourgeois. Mon propriétaire, par exemple, qui laisse pleuvoir dans ma chambre sous prétexte que je ne paye pas mon loyer, avec quoi voudrait-il que je le lui paye, son loyer ?

Lehameau ne dit rien ; pour lui, le moratorium était une sanglante injustice, œuvre des francs-maçons.

— Avec quoi voudrait-il que je le lui paye son loyer, continuait Mme Dutertre, quand je vends un malheureux bouquin de cent sous toutes les trois semaines. Et encore quelquefois je suis obligée de refuser. Tenez, l'autre jour, un lycéen voulait m'acheter un exemplaire de la *Pucelle* avec les planches. Naturellement je n'ai pas voulu. J'en aurais eu des histoires avec les parents s'ils avaient découvert le bouquin.

— C'est une saloperie ce bouquin, dit Lehameau.

— Bah, dit Mme Dutertre, ça n'empêche pas Voltaire

d'être un grand homme. C'est beau ça de défendre les opprimés et les innocents injustement condamnés.

Lehameau haussa légèrement, et discrètement, les épaules.

— Savez-vous monsieur Lehameau, continua Mme Dutertre, que j'ai failli mettre sur pieds une affaire qui aurait fait autant de bruit que l'affaire Dreyfus ?

A ce nom Lehameau grinça des dents.

— Mais je n'ai pas eu de chance.

Elle fit silence.

— Qu'est-ce que c'était ? demanda finalement Lehameau.

— Voilà. C'était sur le bateau d'Honfleur. Je ne sais plus comment ça s'est fait, mais je suis entrée en conversation avec un marin, pas un marin du bateau, mais un marin qui allait voir sa famille à Honfleur. Il m'a raconté sa vie. Il était dans la marine de guerre, et figurez-vous qu'il avait surpris deux de ses officiers qui, vous me comprenez, ça arrive dans la marine. Un des officiers lui dit : si tu parles c'est Biribi. Le malheureux a parlé et ça a été Biribi. Oui, monsieur Lehameau, Biribi ! Cinq ans il est resté là-bas, et il en avait vu et il en avait subi des horreurs. Il m'a tout raconté, et la soupe au poivre, et la crapaudine, et les mœurs honteuses, et le reste. J'ai pris des notes, j'ai pris son adresse, je lui ai écrit, et, monsieur, j'allais commencer une terrible campagne de presse lorsque éclata l'affaire Dreyfus.

Lehameau grinça des dents.

— Naturellement, continua Mme Dutertre, on n'a plus fait attention à mon pauvre marin. Avouez que ce n'était pas de chance. Je serais peut-être devenue une polémiste célèbre, et me voilà bouquiniste dans une ville de barbares, ayant perdu mari et enfant.

Ils soupirèrent, puis firent silence. Lehameau crut percevoir une présence dans l'arrière-boutique. Était-ce M. Frédéric ? Il voulut parler de l'actualité.

— Alors, dit-il, vous avez vu, François-Joseph est mort.

— Peuh, fit Mme Dutertre. Un vieillard sanglant.

— Un pauvre vieil homme, dit Lehameau. Un pauvre vieil empereur. Empereur.

Ce mot l'enthousiasmait. Lorsqu'il le prononçait, il avait l'impression de grandir.

Mais la mort publique rappelait Mme Dutertre à ses propres deuils. Elle n'était pas au courant de la vie privée de Lehameau, de ses deuils à lui. A l'époque de l'incendie, elle n'habitait pas encore la ville. Comme elle ne bavardait pas avec ses voisins, ces sauvages, elle ne pouvait donc évoquer que ses propres deuils, et avait hâte d'en parler.

— Connaissez-vous ce livre, demanda-t-elle à Lehameau en lui coupant sa rêverie impériale.

C'était un bouquin sur les « forces naturelles inconnues ». Lehameau ne l'avait point lu et ne céla pas sa désapprobation.

— Vous avez tort, monsieur Lehameau. Il y a bien des choses sur la terre que la science ne peut comprendre. Savez-vous que lorsque mon fils est arrivé pour la première fois au Sénégal, il a reconnu le paysage ? Il n'y était pourtant jamais allé. Et lorsqu'il disparut dans un naufrage, la nuit même il m'apparut en rêve. J'ai fait plus tard le compte des jours, c'était bien la nuit même du naufrage. Il est entré dans ma chambre, mon fils, tout mouillé, trempé, ruisselant. J'étais très étonnée parce que dehors il ne pleuvait pas. Ensuite j'ai vu qu'il était tout vert, comme une grenouille, les mains, la figure, le costume, tout.

— Brr, fit Lehameau, vous avez dû être effrayée.

— Non, dit Mme Dutertre.

Elle reprit :

— Mon mari était déjà mort à cette époque. Mon mari était un salaud. Il me trompait avec la première venue.

Lehameau aurait voulu parler du destin des Habsbourg mais Mme Dutertre n'y semblait pas disposée, trop de songes semblaient la hanter. Il entendit dans l'arrière-boutique le froissement d'une page que l'on tourne. Il tressaillit.

— C'est M. Frédéric, murmura Mme Dutertre. Il lit une vieille édition de Luther. Elle est trop coûteuse pour qu'il puisse l'acheter, alors il me paye cinquante centimes par heure pour venir la lire chez moi, M. Frédéric. C'est un Suisse.

— Un neutre, ajouta-t-elle.

— Il faut que je m'en aille, murmura Lehameau.

Dehors il frissonna, peut-être à cause du froid, peut-être à cause de ce cadavre vert, peut-être à cause du liseur dans l'arrière-boutique. Il aurait voulu marcher vite, mais il ne le pouvait plus. Cependant il ne renonça pas tout de suite à la nuit. Au lieu de remonter vers la rue Thiers, et au delà, vers sa maison à mi-côte, il descendit vers le boulevard de Strasbourg et la Bourse, et, au delà, vers le Bassin du Commerce. Les yôtes blancs caguardaient dans une eau lourde, à face d'huile ; quelques-uns, allemands et séquestrés, pourrissaient, abandonnés. Au bout du quai Lamblardie, un trois-mâts norvégien reposait près des bois qu'il avait débarqués. Sur le quai des Casernes, le lent flâneur croisa un groupe de morveux à moitié ivres, de francs bandits de quatorze ans. A les voir, il éprouva une joie bien vive, comme un élu devant le spectacle des damnés au dire de certaines religions. C'était là le plus grand profit de ses promenades à travers les quartiers pauvres, il récoltait de la haine. Encore en cette fin d'après-midi d'hiver ne s'y appliquait-il pas spécialement ; il y avait maintenant en lui trop de troubles germant. Il passa sur le pont, et sous le pont s'épaississait l'eau du port toujours plus crémeuse d'huile et d'ordure, et de charbon. Il prit la rue des Drapiers et, après la pouillerie sordide et vibrante

du quartier Notre-Dame, se retrouva en pays civilisé, rue de Paris. Les magasins étaient déjà fermés, ou leurs lumières obscurcies ; mais une foule, autochtone, militaire ou belge, animait consciencieusement cette voie principale.

Sur la jetée près du sémaphore il vit l'entrée de deux transports. Combien d'hommes de troupe ils transportaient, et combien d'officiers, et de quels régiments, ne le savait-il pas déjà ? N'était-ce point là son métier ? Et n'était-ce point grâce à cette fonction qu'il pouvait quasiment chaque jour échanger quelques paroles aimables avec Miss Weeds ? Il cessa de penser pour rire tout doucement avec lui-même, tout seul.

Il prit le tramway pour rentrer chez lui.

III

L'itinéraire méridien de Lehameau, devenu précis, le conduisait maintenant chaque jour près du fort de Tourneville. Il réussissait à s'y trouver vers la même heure que le premier jour, mais ne rencontrait point les enfants. Il attendait patiemment qu'ils apparussent. Ils ne paraissaient pas. Une promenade unique les avait-elle amenés là, qui ne se répéterait pas ? Ou bien avaient-ils découvert cette régularité nouvelle, la sienne, et craint quelque satyre ? Ne venaient-ils là que toutes les semaines ou tous les quinze jours ou plus rarement encore ? Ainsi s'organisait un questionnaire chaque jour plus méthodique, mais Lehameau avait toujours eu une prédilection désintéressée pour cette partie de la ville.

Un beau jour, tout à coup, ils se trouvèrent là, devant lui, dans le tram. Ils étaient bien là tous les deux, et bien les deux mêmes. Le petit garçon, il le reconnaissait, plus ou moins, mais la petite fille était égale à son souvenir. Cet éclair qui l'avait transpercé, il le retrouvait incarné dans cette chair, si délicate qu'il s'étonnait

qu'elle pût supporter une telle intensité de grâce. Cet éclair n'avait engendré en lui que ténèbres. Sa nuit s'illuminait maintenant de cette flamme retrouvée, de la flamme menue mais étincelante que réalisait cette enfant. Foudroyé par cette rencontre, il vit à peine que la petite fille lui souriait. Elle poussa son frère du coude et lui dit :

— Montre ton badge au monsieur.

Il fouilla dans sa poche sans conviction.

— C'est le monsieur qui t'a dit ce que c'était que ton poireau, l'autre jour.

Le petit garçon cherchait d'un air maussade, sans regarder le monsieur. Finalement il exhiba le badge qu'il tendit en tournant la tête.

— Et alors, mon petit, demanda Lehameau d'un ton bonhomme, que veux-tu que j'en fasse ?

— Il voudrait que vous lui disiez quel régiment c'est, dit la petite fille. Mais il n'ose pas. Pourtant il m'a dit l'autre jour, si qu'on voyait le monsieur de l'autre jour, il saurait me dire ceq'c'est.

— Ah, ah, fit un Lehameau solennel et doctoral, un demi-nœud surmonté de la couronne royale, voyons voir, c'est le South Staffordshire Regiment, dépôt Lichfield.

— Comment que vous dites ça, demanda le petit garçon.

— Je vais t'écrire ça sur un bout de papier. Tu pourras épater tes petits camarades.

Il dessina soigneusement le nom au dos d'une enveloppe, en grandes capitales.

— Voilà.

— Merci m'sieur.

La petite fille lut :

— Saouze Staffordshire Redgiment.

— Très bien, dit Lehameau.

— Saouze Staffordshire Redgimennt, dit à son tour le petit garçon.

— Parfait, dit Lehameau. Excellent accent.

C'était un peu exagéré, mais il les trouvait si gentils ces deux enfants.

— Chez nous, dit le petit garçon, on entend parler anglais toute la journée. C'est à cause de nott grande sœur. Elle a beaucoup d'amis anglais.

La petite fille rougit. Lehameau rougit.

— Aussi j'en ai une belle collection de badges, continua le petit garçon. J'en ai même à revendre. J'en ai tant que ça parce que les Anglais qui viennent chez nous ils sont toujours prêts à donner tout ce qu'ils ont. Y a qu'à leur demander.

— Sais-tu que c'est défendu ce trafic de badges ? dit Lehameau.

— Turellement. Mais c'est pas vous qui allez me dénoncer, dites.

— Mais non voyons mon petit, ne crains rien.

— On descend là, dit la petite fille.

— Moi aussi, dit Lehameau sans vergogne.

— Tiens, dit la petite fille, vous avez mal à la jambe ?

— Blessure de guerre, dit Lehameau.

Les enfants le regardèrent avec respect. Ils étaient fiers de lui.

— Et où allez-vous comme ça ? Vous n'avez pas peur tout seuls par les rues ?

— Peur de quoi ?

— Oui bien sûr, fit Lehameau à mi-voix pour lui-même.

A eux :

— Et où allez-vous comme ça ?

— Lui, dit la petite fille, je le conduis à l'école Saint-Magloire et moi je vais au Collège Sainte-Berthe. Avant la guerre, on allait à la communale, mais maintenant notre grande sœur nous paye l'école religieuse. C'est plus chic qu'elle dit.

— Bien sûr, murmura Lehameau.

A un coin de rue, la petite fille s'arrêta.

— On va vous dire au revoir msieur. Notre école est là-bas.

— Au revoir mes enfants, dit Lehameau. Travaillez-bien. Soyez bien sages. Ah. Je voulais encore vous dire une chose. J'aimerais bien voir cette belle collection de badges.

— C'est bien vrai que vous me dénoncerez pas, dit le petit garçon.

— Voyons, voyons, dit Lehameau en forçant sur son rire.

— Venez nous voir un dimanche msieur Lehameau, dit la petite fille.

— Je viendrai dimanche prochain, dit Lehameau. Après je vous emmènerai au cinéma.

— Chouette, dit le petit garçon.

— Mais, dit alors Lehameau s'adressant à la petite fille, comment connais-tu mon nom ?

— Vous ne m'avez pas donné votre nom et votre adresse tout à l'heure ?

Elle lui montra l'enveloppe sur laquelle il avait calligraphié le nom du régiment anglais.

— C'était pas exprès ? demanda la petite fille.

Elle s'en fut. Il les regarda s'éloigner.

Quelques pas plus loin, la petite fille fit signe au petit garçon de l'attendre et elle revint vers Lehameau.

— Je m'appelle Annette, lui dit-elle. Puis elle rejoignit son frère en courant.

IV

Tous les dimanches Lehameau allait déjeuner chez son frère Sénateur Lehameau, après la messe. Bernard ne croyait ni à dieux ni à diables et s'en vantait, mais il jugeait la religion bonne pour le peuple. Une visite dominicale à l'église quelques minutes avant l'*ite missa est*

constituait l'alpha et l'oméga de sa dévotion. C'était une visite de politesse. Mais son frère on ne le voyait jamais se déranger pour ces mômeries ; il pratiquait une laïcité militante et avait réussi à faire partager ses opinions radicales à sa jeune épouse Thérèse, dont la religiosité incertaine s'était évaporée sans résistance devant le combisme agissant de son vieux mari. Mais depuis le début de la guerre, elle était cependant autorisée à se livrer à certaines pratiques tolérées et même conseillées par le clergé catholique, en vue de la protection de nos braves poilus, là-bas sous les obus ; et ceci tout spécialement à l'usage de son beau-fils. Sénateur n'accordait cette dispense qu'à titre exceptionnel, en raison de l'union nationale, et aussi parce que les curés étaient allés se battre comme les autres, et enfin parce que ça ne faisait pas de mal, même si ça ne faisait pas de bien.

A l'église, Bernard se tenait debout, près de la sortie. Aussitôt l'*ite missa est*, il filait avec rapidité, n'ayant pas envie d'entendre les calotins implorer du ciel le salut de la troisième république, pouah. Après une station au Café de la Marine pour son byrrh à l'eau, il arrivait chez son frère sur le coup de midi.

— Eh bien, dit Sénateur, on en a eu une tempête, une sacrée tempête, une tempête à décorner tous les cocus de la ville, ah ah.

— Quelles nouvelles de Charles, demanda Bernard.

— Excellentes. Ils ont des abris très bien aménagés, ça ne sera pas comme l'autre hiver. Tandis que les Boches, ils vont geler les cochons.

— Je ne vois pas pourquoi ils gèleraient plus que les nôtres.

— Mais parce qu'ils n'ont plus de charbon.

— Alors tu t'imagines qu'il y a des chaufferettes dans les tranchées ?

— Parfaitement. Parfaitement.

— Peuh.

— Voilà que ça commence, dit Thérèse. Bernard, pourquoi êtes-vous donc si pessimiste ?

— Je ne suis pas pessimiste, dit Bernard. Je vois simplement la vérité.

— Ah ah la vérité, dit Sénateur. La vérité pour toi, c'est quand c'est noir. Quand c'est blanc ça ne compte pas.

— Pas du tout. Par exemple, la vérité, c'est que Thérèse est très belle aujourd'hui.

— Dis donc, dit Sénateur, et les autres jours, tu ne la trouves pas belle ta belle-sœur ? Puisqu'elle est ta belle-sœur, ah ah. Tiens, à table ! je crève de faim. J'ai ouvert une boîte de sardines pour les hors-d'œuvr et voilà du beurre qui vient en droite ligne d'Isigny. C'est Shigot qui me l'envoie.

— Il est bon, dit Bernard. A part ça plus de gâteaux à la crème, hein, et plus de viande le jeudi ni le vendredi. Et l'on se moque du pain K. K. Mais ça va venir aussi.

— On verra bien quand ça viendra. Pour le moment tu n'en manges pas encore du pain K K, non ? Et puis la guerre tire à sa fin. J'ai entendu dire que l'on préparait une offensive pour la fin du mois. Les Boches sont à bout. La guerre pourrait être finie à la fin de l'année.

— Si tu pouvais dire vrai, dit Thérèse.

— Cette offensive n'existe que dans ton imagination, dit Bernard à son frère, il y en a encore pour des années.

— Oh, dit Thérèse.

— Parfaitement, parfaitement.

— Ne le crois pas, dit Sénateur. Quand il aura bien déjeuné il verra la guerre finie demain. C'est son caractère. Il a toujours été comme ça. Il ne voit pas la vérité quand elle est noire, elle l'éblouit quand elle est blanche. Voilà mon frère ah ah.

— Un bon déjeuner ne me cache pas la vérité, dit Bernard.

— Ça c'est vrai, dit Sénateur. Ce n'était pas tout à

fait ce que je disais tout à l'heure. Bernard a toujours eu le vin triste ah ah et la cuite morose.

— Ne dis donc pas des choses comme ça, dit Thérèse.

— Il ne me vexe pas.

— Et ce poulet, qu'est-ce que tu en penses ? Regarde-moi ça s'il est succulent et bien doré, et ce petit croupion croustillant. Je me le réserve, c'est mon morceau de choix. Ah, on en mangera un fameux de poulet le jour où mon Charles entrera à Berlin pour y pendre Guillaume.

— Si j'étais ce poulet, dit Bernard, je serais bien sûr de vivre jusqu'à cent sept ans.

— Comment, dit Thérèse, vous ne croyez pas que nous serons victorieux ?

— Mais si mais si, mais il faut le temps.

— Prophète de malheur, dit son frère.

— Et, dit Bernard, qu'est-ce que tu penses des ouvriers qui gagnent maintenant des dix, quinze francs par jour et s'achètent du poulet, comme toi et moi.

— Tant mieux pour eux, dit Sénateur.

— Tu trouves ça juste qu'ils soient embusqués dans les usines tandis que les paysans et les bourgeois sont au front ? Tu trouves ça juste toi qu'on paye des voyous pour tourner des obus et que ton fils se fasse gratuitement casser la figure dans les tranchées, enfin je veux dire qu'il risque de se la faire casser, enfin je souhaite naturellement que ça ne lui arrive pas.

— Je te remercie de tes bons sentiments, dit Sénateur. Tu veux de la salade ? Enfin, quand les Hohenzollern et les Habsbourg seront pendus ou en prison, tous les peuples désarmeront. Plus d'armées, plus de guerre.

— Rêveries, dit Bernard.

— Qu'est-ce que tu en sais ? Évidemment il y aura un ennui : plus d'uniformes. Mais il n'y aura que les femmes pour le regretter, les coquines, ah ah.

— Es-tu bête, dit Thérèse.

— C'est comme ça, dit Sénateur. Parfaitement parfaitement, la vertu d'une femme ne résiste pas à un uniforme, ah ah.

— Tu avoues donc, dit Bernard, que les neuf dixièmes des femmes se conduisent actuellement comme des putains ?

— Oh, dit Thérèse.

— Je n'ai jamais dit ça, dit Sénateur, Je n'ai jamais dit ça. Il faut toujours que tu noircisses tout.

— Admettons. Mais pour revenir à ce que je disais tout à l'heure, qu'est-ce que tu paries que la guerre durera encore un an ?

— Goûte-moi ce camembert, il est épatant. Non mais dis-moi donc tu crois peut-être que parce que tu es pessimiste tu possèdes la vérité présente et future ? Erreur, frérot. Erreur, monsieur mon frère. Sais-tu comment je réfute tes propos défaitistes ? En riant : ah ah. En riant : ah ah.

— Tu as raison, dit Thérèse. Si on vous écoutait, Bernard, on mourrait de neurasthénie.

— Moi, je n'en meurs pas, dit Bernard.

— Naturellement, tu en vis.

— Je vois clair.

— Allons, allons. Tiens, tu vois ces oranges ? Elles viennent d'Espagne en droite ligne, c'est le Suisse qui m'en a fait cadeau.

— Il m'en a envoyé aussi, dit Bernard.

— Si on allait les voir cette après-midi, proposa Thérèse.

— Pourquoi pas, dit Sénateur. Ce n'est pas parce Lalie est devenue une Geifer qu'elle a cessé d'être notre cousine. Et l'on remerciera le Suisse pour ses oranges. On restera peut-être dîner chez eux. Il faut bien les voir de temps en temps. Le cousin Adolf. Moi ça me fait mal de penser qu'il y a maintenant dans la famille un monsieur qui s'appelle Adolf avec un f, pas Adolphe

péhacheu. Mais Lalie est tout de même une brave fille. D'ailleurs, quand elle était jeune fille, tu ne t'es pas privé de la peloter.

— Comme si ce sont là des choses à dire, dit Thérèse.

— Je regrette, dit Bernard, mais je suis pris cette après midi.

— Eh bien viens nous y rejoindre vers les six sept heures.

— Alors ils seront forcés de nous inviter à dîner et on y mange comme des cochons.

— Tant pis, c'est de la politesse. J'aime mieux ça que d'inviter le Suisse chez moi.

— Il faudra bien un jour que tu l'invites, dit Thérèse.

— N'y pensons pas.

— Tu vois, dit Bernard, tu refuses de regarder la vérité en face.

Après le café il s'en fut prestement et sur la demie de deux heures arriva devant une petite villa que gardait un chien de faïence ; sur le toit dormait un chat de même matière. Dans le jardin que l'hiver grillait, en d'autres temps poussaient des géraniums. Des poules caquetaient. Bernard sonna.

Et ce fut Annette qui vint lui ouvrir, courant et criant.

— Oh alors, si je suis contente, si je suis contente.

— Bonjour, ma petite Annette.

— Bonjour, monsieur Lehameau, dit la petite.

— Appelle-moi plutôt monsieur Bernard, dit Lehameau. Alors, je t'emmène au cinéma ?

— Oh oui, monsieur Bernard. Entrez donc, vous verrez ma Grande sœur Madeleine.

La Grande sœur Madeleine apparut au sommet du perron.

— Entrez donc, monsieur, cria-t-elle.

Elle était vêtue d'un kimono chinois genre persan

avec entrebâillure sur le mollet. Elle avait tout l'air d'une fille de mauvaise vie.

— Mais entrez donc.

Il entra. Elle lui serra cordialement la main et le fit pénétrer dans une pièce dénommée salon, toute tapissée de drapeaux des nationalités les plus diverses, les plus en guerre et les plus alliées, et de photographies d'officiers d'armes variées mais en général britanniques.

— Mes filleuls, dit-elle en clignant de l'œil et elle alla quérir une bouteille de visqui.

Polo, le petit garçon, surgit alors dans un endimanchement soigné.

— Alors vrai, on va au cinématographe ? Où ça ? Je suis déjà z-été au Gaumont.

— On ira où M. Bernard nous conduira, dit Annette.

— J'ai pas envie de revoir deux fois le même programme, dit Polo.

— C'est gentil ça de les emmener au cinématographe, dit la Grande sœur Madeleine revenue avec la bouteille, moi j'ai si peu le temps de m'en occuper. Songez donc, monsieur, que depuis l'âge de quinze ans c'est moi qui dois m'en occuper de ces gosses. Alors vous comprenez, c'est pas dans une usine que je trouverais le moyen de leur donner une bonne éducation. C'est pas ma faute si la société est faite comme ça.

— Ni de la mienne, entredenta Lehameau qui goûtait peu les moindres soupçons de revendication sociale.

— D'ailleurs, je ne m'en plains pas, ajouta la Grande sœur.

— C'est ce qu'elle a de mieux à faire, pensa Bernard en avalant son visqui.

— Alors on les met ? demanda Polo.

— Comment ? ah oui, dit Lehameau.

— Il est impatient, le petit, dit Annette.

— On va louper le commencement, dit Polo.

— Tu vas la boucler, dit Madeleine. Vous êtes interprète, je crois monsieur, si j'en crois ce que m'ont raconté les enfants.

— Quelque chose comme ça, dit Lehameau. Hm hm, fameux ce visqui.

— Il nous coûte pas cher, dit Polo.

— Bin oui : un cadeau, dit Madeleine.

— Alors, c'est-i demain qu'on y va au cinéma ? dit Polo.

— Je les emmène, dit Lehameau en se levant.

— Faites bien attention à eux, dit la Grande sœur Madeleine. Ce que je crains le plus, c'est les mauvaises fréquentations. Je me méfie. Y en a tellement à l'heure actuelle des voyous et des satyres.

— Vous pouvez avoir confiance en moi, dit Lehameau.

— Bien sûr. Vous avez fait la guerre, spa ? Alors. Sur ce les expédia. Un captain Anzac devait s'amener. L'homme et les deux gosses prirent le tramway.

— Elle est charmante votre sœur, dit Lehameau.

— Elle est charmante, mais elle est pas honnête, dit Polo.

— Hihi, dit Annette, ce qu'il est vache.

— Cht cht, fit Lehameau, il ne faut pas vous exprimer comme cela.

Annette donna à son frère un coup de coude dans les côtes et cligna de l'œil. L'autre répondit par une grimace d'agrément.

— Véritablement, dit Lehameau, je ne puis vous promener si vous vous exprimez ainsi.

— Ça va, ça va, dit Polo. On a compris on est pas des oies.

— Hi hi, dit Annette.

— Garnement, dit Lehameau.

— Alors, dit Polo, où vous nous emmenez ? Pas au Gaumont hein ?

— Je vous emmène au Pathé.

— Chouette. Qu'est-ce qu'on joue ?

— Pas d'impatience, dit Lehameau dans son ignorance.

Un bonhomme s'assit non loin d'eux. Ils se turent.

Devant l'Omnia-Pathé une foule épaisse noircissait le trottoir. Elle coulait lourdement à l'intérieur comme du bitume, lente et puante.

— Merde, dit Polo, on va pas avoir de place.

— Polo, si tu recommences encore une fois à dire ce gros mot-là je ne t'emmène plus.

— Bravo, monsieur Bernard, dit Annette.

— Mon œil, dit Polo. Mado m'a bien dit de pas vous laisser seuls ensemble.

— Idiot, dit Annette.

— Allons, allons, les enfants, taisez-vous.

— Je veux bien me taire, dit Polo, mais comment qu'on va entrer ?

Maintenant il avait envie de pleurer devant tout ce monde.

— Voilà : j'ai loué des places.

— Mince alors, dit Polo. Tu t'imagines : des places louées. Et c'est des orchestres au moins ?

C'était. Un ouvreur, un avorton rouquin, les conduisit à leurs places.

— Ça alors, dit Polo. Des orchestres, des fauteuils, du velours.

— Ce que vous êtes gentil, monsieur Bernard, dit Annette.

Lehameau, ému, essuya discrètement une larme. Puis, conséquemment, fit asseoir la petite fille à sa droite, et le petit garçon à sa gauche. Derrière eux siégeaient deux rombières ; un peu plus loin il y avait un réformé ; de-ci de-là on pouvait repérer des familles avec ou sans leur chef selon l'âge probable de celui-ci. Le reste des spectateurs était britannique. Une masse bruyante et en cas-

quette grouillait au poulailler. De temps à autre ur mégot ou un bonbon à moitié sucé tombait sur les rupins du parquet. L'orchestre, à l'heure indiquée sur le programme, se mit à jouer l'hymne national serbe ce qui ne parut en aucune façon émouvoir la population accumulée en ce lieu de plaisir. L'hymne national serbe fut suivi de l'italien, ce qui suscita quelques réactions çà et là quelques personnes se levèrent. Les autres, ignorant la mélopée macaronique, commençaient à s'impatienter, avides de spectacle. Lorsque l'orchestre raclocuivra le Bouilli cranié tsatsa, une masse plus importante se dressa en l'honneur du petit père. La *Brabançonne* suscita l'érection des Belges. Enfin, le Godesavetéquinge mit la foule entière dans une attitude respectueuse ; les militaires britanniques avaient fini de rigoler, leur flonflon impérial avait l'air de les empaler. Puis ce fut la *Marseillaise*. Puis tout le monde se rassit.

— Quelle barbe, dit Polo. Quand c'est-i qu'ils vont commencer ?

— Patience, dit Lehameau. Patience.

A ce moment la nuit tomba, la projection ronfla l'orchestre clabauda, Pathé-Journal s'annonça, le poulailler siffla.

— Ah la barbe, dit Polo.

— Ah la barbe, dit Annette.

— C'est très intéressant Pathé-Journal, dit l'une des vieilles dames derrière. Cela pourrait instruire le peuple mais le peuple refuse de s'instruire.

Lehameau était tout à fait de cet avis, mais ne broncha pas. Quant aux enfants ils n'entendirent pas la remarque désobligeante, car eux aussi s'étaient mis à siffler. Les actualités offraient en effet une cérémonie officielle à l'Université d'Oxford ; le poulailler prenant les professeurs en toge pour des curés manifestait énergiquement ses convictions anticléricales sans d'ailleurs choquer le militaire anglais pour qui les sifflets n'avaient point

cette valeur réprobative. Bref tout le monde était content sauf quelques bourgeois français qui comprenaient eux, grâce à leur instruction. Ensuite, on vit les cuistots aux armées et la bonne vie des tranchées et puis deux ou trois autres choses de ce format. Pathé-Journal terminé, les lampes se rallumèrent et le poulailler fit un ah de soulagement.

— C'est pas trop tôt, dit Polo.

— Eh Polo, dit Annette, vise là-bas.

— Où donc ?

— Tu vois pas Guiguitte ?

Elle dit à Lehameau :

— Guiguitte est une amie de ma sœur.

Les deux vieilles dames derrière lorgnèrent également dans la direction indiquée. Guiguitte ne pouvait être qu'une poule à quelques rangs de là en compagnie d'un officier australien, une belle poule dans le genre ce qu'on fait de mieux sur la place du Havre.

— Mince alors, dit Polo, elle est vernie en ce moment.

— C'est pas le même qu'avant-hier, dit Annette.

Les deux vieilles dames proférèrent des c'est scandaleux, ce qui fit rigoler les gosses, qui ne prirent même pas la peine de les mépriser. Les deux vieilles dames se turent.

La nuit se fit de nouveau et ah fit le poulailler qui, de nouveau déçu par un documentaire sur l'équitation, exprima en oh sa consternation. Cependant, indifférents à l'effet produit, des chevaux noirs dansaient sur l'écran.

— La barbe, dit Polo.

Puis, ralentis, s'envolèrent tout doucement au-dessus d'une haie.

— Cqu'ils sont bien dressés, dit Polo.

Enfin, saluèrent et se retirèrent dans leur bobine écurie, à la satisfaction du public.

— C'est la barbe tout ça, dit Polo.

— De quoi que tu te plains, dit Annette, puisque tu ne paies pas.

— Je sais bien que c'est pas monsieur Bernard qui a fabriqué le programme.

— Et maintenant, dit Lehameau lisant un morceau de papier médiocrement imprimé, et maintenant vous allez voir les nouvelles aventures de Nick Winter.

Ils virent en effet, en trois parties, les nouvelles aventures de Nick Winter. L'arrestation d'une bande de vauriens fut universellement acclamée. Après, la direction glissait un entr'acte.

— Vous voulez sortir, demanda Lehameau.

— On est bien là, dit Polo. Pour une fois qu'on a des orchestres faut en profiter.

Une épicière se promenait dans la salle avec un panier sur le ventre. Lehameau régala la jeunesse.

— Alors ça vous a plu ?

— C'était chouette, dit Polo. Ah Niqueuvintère comment qu'il les a eus les autres.

— Et toi, Annette, ça t'a plu ?

— O voui. J'aimerais ça être détective.

— Comment ? Comment ?

— Ou espionne.

— Eh bien tu as de drôles d'idées.

— Ça ne vous plairait pas que je fasse ça, monsieur Bernard ? C'est pas drôle de travailler.

Lehameau regarda en douce derrière lui, et constata avec plaisir l'absence des deux rombières. Mais son plaisir s'offusqua de cette découverte brusque, que l'une d'elles devait probablement être la belle-mère de Duplanchet, un collègue de Sénateur. Il n'en était pas sûr.

— C'est pas drôle de travailler, disait Annette. Quand on est espionne on boit du champagne et on tire des coups de revolver, c'est la vraie vie ça.

— Ah la la, dit Polo, je tvois en train de tirer des

coups de revolver, tu casserais la bouteille de champagne, mais tu descendrais pas ton homme, peuh.

— Oui, mais j'aurais appris, dit Annette.

— Peuh. Dites donc, monsieur Bernard, vous en avez tué des Boches ?

— Non, répondit Lehameau.

— Sans blagues. Qu'est-ce que vous avez fait alors ?

— La guerre maintenant ce n'est pas comme autrefois.

— Et le Boche qui vous a cassé la jambe vous lui avez rien fait ?

— J'ai été blessé par un éclat de shrapnell, alors tu comprends, comme les artilleurs sont très loin, on ne peut pas se venger sur eux, nous les fantassins.

— Je serai aviateur, dit Polo.

— Eh bien, mes enfants, dit Lehameau, je vois que vous avez de l'ambition tous les deux.

Il prit la main d'Annette et la tapota paternellement. Annette se frotta tendrement contre lui. Polo haussa les épaules.

Lehameau tenait la main d'Annette et la tapotait paternellement. Un clignement d'œil de la petite le fit rosir. Il se détourna légèrement, comme pour examiner la salle. Il aperçut alors, très dictinctement et sans hésitation, près de la porte de sortie, Miss Weeds. Il soupira.

— On étouffe ici. Je vais aller prendre un peu l'air dehors.

Il ajouta :

— Ne faites pas de bêtises pendant que je ne suis pas là.

Et s'en fut à travers les remous de la foule. Il avançait lentement, regardant de droite et de gauche, mine de rien, et lorsqu'il attrapa le regard de l'Anglaise, sourit modestement, puis s'avançant vers elle s'inclina. Elle n'était point seule, chaperonnée par une amie, accompagnées par un captain que Lehameau avait d'ailleurs

l'honneur de connaître. Ce furent les salutations d'usage, puis des paroles polies et des remarques sans conséquence. Miss Weeds, observant finalement qu'on étouffait ici, manifesta le désir d'aller prendre l'air dehors. Tout le monde se leva, mais dans la cohue le captain et la waac se perdirent. Lehameau se retrouva seul avec la miss sur le boulevard de Strasbourg.

Ils causèrent. Vous aimez le cinéma ? Vous y allez souvent ? Ce film était idiot. Que de monde. Ils causèrent.

Lehameau était très ému. Il examinait cette femme très attentivement, à la dérobée. C'était une grande fille blonde avec des flancs de cavale et des dents pas très bien rangées. Il la trouvait rudement bien.

La sonnette de l'entr'acte tinta. Lehameau, après s'être mouillé le palais, dit :

— Vous ne voudriez pas que nous allions un jour nous promener ensemble ?

— Vous savez bien que c'est défendu.

— Avec moi, ce n'est pas tout à fait la même chose. Vous auriez, nous aurions des excuses.

— Vous croyez. D'ailleurs, il n'y a aucun mal à ce que nous nous promenions ensemble, n'est-ce pas, mon lieutenant.

— Naturellement. Alors voulez-vous demain ?

— Demain.

— A quatre heures, au bout du boulevard de Strasbourg, près de la digue ?

— Je vois. Oui.

Il la reconduisit à sa place et salua l'autre waac et le captain. Puis rejoignit son fauteuil. Annette et Polo l'attendaient, bien sages.

— Qu'est-ce que c'est que cette poule ? demanda Annette.

Il se retourna légèrement. Les deux rombières avaient décampé pour de bon. Il se demanda s'il n'existait pas

quelque chose qui ressemblait à la chance. Mais Annette redemanda :

— Qu'est-ce que c'est que cette poule ?

— Elles travaillent à la Base anglaise, répondit-il tranquillement comme à une épouse. Je suis en rapport avec eux, avec elles.

L'entr'acte terminé, les gens remis en place, la nuit se fit encore une fois et l'écran se bariola d'un film italien sur l'histoire ancienne, la romaine naturellement. La pluie se mit à tomber avec violence, hachant pudiquement les fausses notes de l'orchestre. Annette posa sa tête sur l'épaule de Lehameau.

V

Il arriva malgré la tempête qui lui mugissait dans la face. Tant par pudeur que par respect pour le bel uniforme qu'elle portait, l'Anglaise serrait ses jupes entre ses cuisses pour qu'elles ne se soulevassent point.

— Aô douïoudou missouidze, dit Lehameau.

— Très bien je vous remercie, j'adore ce temps-là.

— Lisseun, dit Lehameau, lisseun missouidze, lisseun ze ouind.

— Si nous nous promenions le long de la mer ?

De larges vagues embarquaient sur la digue.

— Youhar véri courageusse, dit Lehameau.

— J'adore ce temps-là.

— Vous parlez bien français.

— Ma mère était Française.

— Ah oui, c'est vrai.

Il la regarda ainsi dessinée par le vent, telle exactement qu'il n'avait cessé de se souvenir, une très belle fille vraiment, bien qu'elle eût la poitrine un peu plate. La mer secouait les galets en bavant et dans la rade deux ou trois navires flottaient en désordre sur les moutons.

— Ce sont peut-être des transports, dit Miss Weeds.

— Ce sont des transports.

Bien sûr.

— Le baromètre est descendu à 729 millimètres, dit Lehameau.

Ce n'était pas extrêmement intéressant. Il chercha autre chose.

— Vous allez souvent au cinéma ?

— En France, c'était la première fois. Et vous ? Vous aimez ça ?

— Oh moi, je suis un habitué, un amateur.

Il se tut brusquement ; se tournant vers lui, elle vit avec étonnement le masque de la stupeur s'appliquer sur son visage. Il venait de faire une découverte.

— Qu'avez-vous ?

— Je m'étonnais.

— On peut savoir de quoi ?

— Questions personnelles, murmura-t-il. Questions personnelles.

Puis il craignit qu'elle ne pensât qu'il pensait à elle. Elle pouvait s'imaginer qu'il venait brusquement de s'apercevoir combien il l'aimait. Ce n'était pas cela. La vérité lui parut préférable.

— Je suis veuf, commença-t-il.

Il ajouta vivement :

— Cela a un rapport avec le cinéma, c'est à quoi j'ai pensé tout d'un coup. Je n'y avais jamais pensé. Mais je ne vois pas pourquoi je vous raconterais des histoires sinistres.

— Je ne vois pas non plus, mais vous en avez envie.

— Vraiment je peux ?

Ils allaient tordus par le vent le long du boulevard maritime. Elle ne répondit pas. Il raconta :

— On avait installé le cinéma aux Grandes Galeries Normandes, et puis tout a brûlé. Il y a longtemps de cela, plus de dix ans, on ne savait pas encore très bien

se servir du cinématographe. Ma mère y était allée avec ses deux belles-filles, ma femme et celle de mon frère, j'ai un frère, et toutes les trois ont disparu, dans l'incendie.

Il laissa s'écrouler quelque temps de silence, puis termina :

— Ce qui est drôle, oui drôle, c'est que je ne sois pas dégoûté du cinéma. Voilà ce que j'ai découvert tout à l'heure.

Elle ne commenta pas son récit et il pensa : elle doit me prendre pour un idiot ; et il pensa encore, sur une autre piste : mieux vaut encore un fils au front que pas de fils du tout, pas d'enfants. Puisqu'il racontait des histoires de familles, il était aussi utile qu'elle sache cela :

— Mon frère, lui, s'est remarié.

Il devenait également nécessaire de faire une intéressante remarque.

— Il est beaucoup plus âgé que moi. Il n'a pas été mobilisé. Mais ce n'est pas pour ça qu'il s'est remarié. Je veux dire qu'il s'est remarié avant la guerre.

Ces propos confus préparaient une entrée en scène de Thérèse. Il voulait lui dire, à Miss Weeds, que sa belle-sœur était, relativement, fort jeune, qu'elle était, trouvait-il, fort jolie, aussi jolie qu'elle, Miss Weeds, que d'ailleurs elle lui ressemblait, que du moins il y avait une certaine ressemblance entre elles deux. A l'examen, cette ressemblance se bornait à quelques modifications fugitives du visage, au regard peut-être, mais aussi à l'allure générale du corps, ces jambes longues, ces hanches pleines, ces seins petits et la tête droite. Thérèse avait des dents excessivement blanches et bien plantées, des vraies perles, disait Sénateur, ah ah.

Il revint brusquement au sujet primitif, et officiel, de la conversation.

— Vous ne voudriez pas venir avec moi au cinéma,

de temps en temps ? Hm, m'autorisez-vous à vous faire cette demande ?

— Vous savez bien qu'il nous est interdit de sortir autrement qu'accompagnée par une autre waac.

— Vous savez bien aussi qu'étant donné mes rapports avec vos chefs, il nous sera facile de trouver des prétextes pour passer outre.

— Alors cela ne me regarde plus, dit Miss Weeds.

Ils rirent.

Cependant la nuit avait grandi, dissimulant peu à peu l'agitation insensée de la mer. Mais le vent ne se taisait point. Ils étaient arrivés à l'octroi de Sainte-Adresse. Lehameau proposa de prendre le thé dans un café désert qui s'avançait comme une bosse au-dessus des galets.

Le thé était très mauvais naturellement. Ils commancèrent par parler du thé naturellement. Mais les Français font mieux le café. On ne peut pas boire de bon café en Angleterre, c'est certain. Elle s'était engagée pour la durée des hostilités, pourquoi, parce qu'elle préférait cette vie à la couture chez sa maman. Sa maman était française et couturière, à Londres ; le papa anglais ne s'engageait pas. Elle ne cachait pas sa situation modeste, et le papa devait être une sorte de maquereau alcoolique, c'était facile à conclure. Lehameau avait fait deux ou trois petits séjours en Angleterre, mais des séjours d'été, des vacances à la campagne, il ignorait la misère de Londres, mais l'imaginait aisément ce lieu commun de l'anglicisme : la Chapelle-Blanche et le reste, comprenant ainsi que pour une jeune fille de cœur, un uniforme et la guerre vue d'ailleurs de loin, lui fussent énormément plus agréables et chers.

L'uniforme lui allait en effet à ravir, ce sont les termes mêmes qu'employa Lehameau qui, dans son ravissement croissant, osa lui demander son prénom.

— Helena, répondit-elle.

Elle avait répondu sans fioritures. Helena. Lehameau se détourna et appuya son front contre la vitre pour regarder dans la nuit, et l'obscurité pendait aux vitres en longs lambeaux noirs qu'agitait le vent, et les deux uniques consommateurs du café désert restèrent ainsi quelque temps silencieux. Helena.

Ils restèrent ainsi longtemps silencieux.

Elle voyait devant elle un homme très jeune encore mais déjà un peu lourd, un peu grave ; au visage pas encore défiguré par le temps mais rudement dessiné par le souci ; grand pour un Français, non bien sûr pour un bobby ; suffisamment beau, aimable. Il lui prit un dégoût rétrospectif pour tous les jeunes gens d'outre-Manche qui, jusqu'à présent, seuls l'avaient embrassée, androgynes fades et rances, médiocres comme de la crème fraîche, cuvant toujours le lait de leur neurserie ; ou des commis brunâtres et cockneyens, êtres de la petite race, énervés par leur délire de confort et leur gloutonnerie de banlieue, des encrasseurs de baignoire. Elle baissa les yeux ; sur son poignet à lui s'allongeaient quelques poils, signes discrets de virilité, non la toison noire et suintante des esclaves, non le répugnant duvet de babis quadragénaires.

— Il faut que je rentre, dit-elle brusquement, il est temps que je m'en aille.

Elle se leva.

— Je vous accompagne, dit Lehameau.

Mais elle voulait rentrer seule.

— Je vous verrai demain, dit Lehameau.

Elle lui serra la main et s'en fut et tout à coup il s'aperçut qu'elle n'était plus là, alors il sortit sur le trottoir, mais un tram venait de passer et sa vacillante lumière s'éloignait méthodiquement.

Il rentra dans le café, paya ; la patronne, une grasse femelle, lui témoigna quelque intérêt. Il n'y fit nulle attention et s'éloigna méthodiquement dans la nuit.

Une petite pluie se mit à tomber. Des morceaux de ténèbres humides se plaquaient contre son visage. Mais parfois éclatait la blancheur d'une vague s'écrasant sur les galets. La lumière tournante d'un phare balayait périodiquement son aire, Lehameau pensait à des choses très lointaines, à sa vie. Il tira sur un fil et tout se dénoua, il ne trouvait plus que pièces et morceaux : une enfance ennuyeuse et soignée, quelque chose de sinistre et de contrit ; les études à la faculté de Caen et les farces d'étudiant ; le service militaire, une première fois, pas désagréable cela ; le mariage, d'amour certes ; l'abominable privation, puis la petite existence fonctionnaire et veuve ; enfin la délivrance de la guerre. La vue de l'affiche de mobilisation avait fait exploser en lui une gerbe de joie comme un bouquet de feu d'artifice. Et maintenant il enjambait les débris éparpillés par cet excessif enthousiasme.

Il s'arrêta soudain pour mesurer le fracas des vagues, saisi par le tragique de l'Océan. Comme quoi la mer est tragique ; elle l'avait tiré brusquement par le bras ; en braillant. Mais il ne pouvait trouver en lui que de médiocres échos de ces déchaînements, quelques vulgaires traversées de moins d'un jour agrémentées de vomissures, quelques trempettes jusqu'aux genoux, car il ne savait pas nager. Ce n'est que dans les livres de son enfance qu'il avait rencontré tempêtes et naufrages, cyclones et orages, et le calme plat sous un ciel de plomb ; et dans sa propre vie, l'incendie.

La vue de l'affiche de mobilisation avait été pour lui un feu qui avait consumé tout un fatras de petites misères. Il comprenait, comme sien, le beau mouvement de Miss Helena Weeds s'engageant pour servir sa patrie selon la mesure de ses moyens : elle s'était libérée elle aussi, cette belle et blonde fille venue grâce à la guerre près de lui. Il résuma tous les instantanés qu'il avait pris d'elle, telle fois de profil, et telle autre assise les

jambes croisées, et telle autre marchant devant lui le précédant. Il recomposa les mouvements de son corps, sa forme, sa souplesse, sa réalité tendre et douce, la lumière du sourire, la discrétion des seins, la courbe sûre du mollet aperçu, l'ampleur des hanches.

Il se sentit malade de désir.

Il s'était éloigné de la mer et se trouvait maintenant en pleine ville, du côté des Halles. Au coin d'une rue, une putain surgit de l'embrasure d'une porte. Elle tenait au-dessus de sa tête un parapluie déployé.

Elle lui dit :

— Tu viens, chéri ?

Il la regarda :

— Pourquoi faire ?

Elle fut assez surprise. Elle ne sut que reprendre :

— Tu viens, chéri ?

Il demanda de nouveau :

— Pourquoi faire ?

Elle continua sa mélopée :

— Pour toi ce ne sera que cent sous.

Il haussa les épaules :

— Cent sous, et vous ne pouvez même pas m'expliquer pourquoi faire.

Elle s'irritait :

— Fais pas l'idiot, beau brun. Cent sous c'est pas cher. Vise si je suis bien roulée.

Il l'examina :

— C'est le parapluie que je n'aime pas.

Il s'en fut. Elle criait :

— Salaud, goujat, mufle.

Il se sentait malade de désir. Helena.

Helena. Helena.

Helena.

(à suivre) RAYMOND QUENEAU

JÉSUS, DIEU OU HOMME ?

Jésus est-il un homme qui a vécu ou un personnage divin à qui a été prêtée une légende historique ? En d'autres termes ; le Dieu-homme Jésus est-il un homme qu'on a fait Dieu, ou un Dieu qu'on a fait homme ?

La question est d'importance extrême puisque c'est celle de l'origine même du christianisme. J'ai essayé de la traiter dans un livre récent [1]. M. Loisy l'a reprise dans un livre contraire, malheureusement gâté, à mon sens, par un parti-pris trop visible et par un ton constant d'acrimonie [2]. Je voudrais la poser devant le lecteur honnête homme, en la débroussaillant des détails inutiles.

Historicité intégrale ?

Les croyants — en somme l'immense majorité des hommes qui regardent vers Jésus — n'ont pas à se poser l'alternative. Ils sont scandalisés qu'on la pose.

Ils confessent qu'il y a en Dieu un Homme-Dieu, à la fois vrai Dieu et vrai homme, qui a mené sur la terre une vie humaine et qui y est mort, crucifié, avant de remonter au ciel, son éternel séjour. Pour eux Jésus est donc un être absolument unique, comme Dieu lui-même de qui il est une personne. Son histoire humaine est aussi un événement hors de toute comparaison. Il y a eu des hommes très saints, vrais instruments de Dieu. Ils n'étaient pas Dieu. Il y a eu, dans l'antiquité biblique et jusque dans les temps modernes, des théophanies. Ce furent des apparitions rapides, accordées par Dieu en

1. *Jésus le Dieu fait homme* (Rieder).
2. *Histoire et mythe à propos de Jésus-Christ* (Nourry).

secret. Une seule fois dans l'histoire, une fois pour toutes, Dieu est sorti complètement du ciel et a revêtu complètement, ouvertement, la condition humaine pour sauver le genre humain. Ce fait unique n'est à juger à la proportion d'aucun autre fait de l'histoire du monde.

La foi dont je trace un bref signalement m'inspire un infini respect. Il m'arrive de la regretter et de l'envier. Elle a été celle de très longues générations, douces et fortes, humblement fières. Elle a traversé l'effondrement des siècles. Elle s'est étendue à la moitié la plus civilisée de la terre. Elle a distingué l'Européen, l'homme blanc. Elle a été magnifiquement féconde en vertus, en monuments, en disciplines, en réconforts. Si j'embrasse, dans le passé et le présent, l'incalculable armée des croyants et ses grands capitaines, la chétive poignée des critiques « indépendants » me paraît imperceptible.

Vingt ans usés à scruter les anciens textes chrétiens m'ont assuré que la foi actuelle des catholiques, si on la réduit à sa substance simple et nue, est bien la même que la foi primitive. Il n'y a pas un seul texte chrétien primitif qui, pris en son vrai sens, ne suppose la croyance au Dieu-homme, je veux dire au Dieu unique, de qui le Christ homme est un mystérieux dédoublement. Sans cette croyance il n'y a pas de christianisme. Elle permet de séparer radicalement un texte juif d'un texte chrétien. Elle est le fond original, le tuf du christianisme, son principe irréductible, ce qu'est la formule chimique d'un corps, l'individualité nucléaire d'un être vivant. Elle s'est cherché des expressions diverses avant de prendre une forme canonique. Elle s'est abondamment développée, explicitée, enrichie. Mais il est vain de la faire sortir elle-même d'une évolution à l'intérieur du christianisme. Elle est le christianisme même. Je reviendrai sur ce point capital.

La foi au Dieu-homme a pour corollaire, non immédiat du moins tout proche, l'historicité intégrale des évan-

giles. Puisqu'il s'agit de faits qui n'ont pu avoir lieu qu'une seule fois, aucun ne peut soulever de doute raisonnable. La naissance virginale, la marche sur les eaux, la transfiguration, la résurrection de Lazare, celle de Jésus lui-même n'ont rien qui doive arrêter le lecteur : il est question de Dieu. Par contre la modestie, la bassesse, l'atrocité d'autres épisodes sont de mise aussi : il est question d'un homme. Tout est équilibré, en profondeur.

La critique catholique a produit de beaux travaux que j'admire sincèrement. Le *Jésus-Christ* du P. de Grandmaison, les quatre commentaires du P. Lagrange sur les évangiles sont des livres probes et solides. L'érudition y est à jour et bien contrôlée, la philologie très sûre, la controverse digne et calme. Le terrain où l'on marche est sans fondrière. Les textes évangéliques sont abordés de plain-pied. Entre leur sens premier et l'explication qui en est offerte on ne perçoit pas de discordance, pas de ressaut. La foi qu'ils expriment, la foi qui les commente, on la reconnaît : c'est la même. Je pense à de nobles propriétaires qui me font les honneurs d'un immémorial domaine de famille. Ils m'introduisent par le grand portail, me montrent toute la distribution, la raison de chaque chose. Au contraire les critiques indépendants font l'effet de gens qui entrent par effraction, ne voient qu'un chaos et prétendent refaire tout le plan

L'historicité intégrale de Jésus est une solution irréprochable. Elle suppose un postulat simple, unique : la foi.

Apothéose ?

La querelle commence quand il s'agit d'interpréter laïquement l'histoire de Jésus.

La solution qui se présente aussitôt, facile au point de

paraître évidente, est celle-ci : Jésus a été un juif obscur, plus ou moins séditieux, condamné plus ou moins justement, que le fanatisme inouï de ses disciples a élevé jusqu'à la condition de Dieu. C'est l'idée qu'impose la lecture malveillante, ou seulement détachée, des évangiles. Celle qu'ont toujours eue les ennemis du christianisme. Dans l'antiquité celle de Tacite, de Celse, de Porphyre. De tout temps celle des Juifs. Près de nous, celle de Voltaire et de la plupart des rationalistes.

L'originalité de Renan fut de lui ôter, du moins dans la forme, sa pointe antichrétienne. Il emprunta en la dépassant l'idée des musulmans. Il fit de Jésus un prophète, le plus grand prophète, un « géant sombre », un surhomme et tint pour une fâcheuse aberration, sur laquelle il sied de jeter un voile pudique, son introduction dans une Trinité divine. Comme disait Sainte-Beuve, il offrait à Jésus un siège au plus haut sommet de l'humanité, à condition qu'il abdiquât son titre de Dieu.

La méthode renanienne est d'extirper des évangiles aussi subtilement qu'il se peut ce qui paraît appartenir au Dieu et qu'on regarde comme addition légendaire, et d'élargir avec art ce qui est humain, pris comme apport d'histoire. En d'autres termes elle consiste à distiller, en partant d'une histoire sacrée, de l'histoire proprement dite. Son défaut le plus apparent est l'arbitraire : libre à chacun de délimiter à sa convenance le noyau historique. Son vice le plus caché est de rompre le profond équilibre que les évangélistes ont créé entre le Dieu et l'homme.

Strauss avait été le véritable initiateur de la méthode. Mais il avait réduit à l'extrême le noyau historique. Le Jésus de Renan, plus étoffé que celui de Strauss, était plus intéressant, plus romantique, disons aussi plus romancé.

Après Strauss et Renan un labeur immense de critique s'est appliqué aux données de la vie de Jésus. Le

principe de Strauss et de Renan fut adopté non seulement par la critique indépendante mais par le protestantisme libéral, ce qui fut une victoire partielle et insigne de la philosophie « moderne » sur le christianisme traditionnel. Contre ce « modernisme » le catholicisme, pour sa part, se défendit.

Peu à peu on reconnut que les récits évangéliques avaient, plutôt que l'aspect légendaire, un caractère doctrinal, catéchétique, liturgique et, pour une part, polémique. On aperçut que les moules dans lesquels ils sont coulés étaient plus significatifs que leur contenu même. On déclara impossible, en rigueur, d'écrire une vie de Jésus. On maintint pourtant, comme une évidence de sens commun, que l'existence historique de Jésus pouvait seule expliquer la foi chrétienne.

Bien des différences importantes séparent, en Allemagne, Bousset, M. Bultmann, M. Dibelius, en France, M. Loisy, M. Guignebert, M. Goguel. Mais aucun de ces savants n'admet la légitimité de concevoir Jésus autrement que comme un personnage historique. Ce qu'ils laissent à ce personnage est très variable. En fait de données certaines d'histoire, M. Loisy n'accepte à peu près que la crucifixion et le nom même de Jésus. M. Guignebert reconnaît que le nom de Jésus est un nom de culte ; il trace néanmoins du prophète galiléen anonyme un portrait assez coloré. On est d'accord pour voir que *presque tout* dans les évangiles est un produit de la foi. Personne pourtant ne passe à la limite et ne se demande si *tout* ne le serait pas. On garde intangible un petit reste historique parce qu'on a besoin de ce petit reste pour fonder la foi elle-même.

Toute la question est de savoir si la foi chrétienne s'explique suffisamment par l'élaboration religieuse d'un fait assez modeste et courant pour avoir échappé à l'historien Josèphe. Le silence de Josèphe sur Jésus oblige, en effet, à laisser au « fait historique » assez peu

d'envergure. Admettons-le un moment. Dans les lieux et le temps que Josèphe décrit en détail, un prophète juif, oublié par lui, plus ou moins semblable à ce Theudas et à cet « Égyptien » qu'il mentionne, a annoncé le proche avènement de Dieu, a été arrêté par le procurateur romain, condamné et supplicié. Voilà le fait brut, à supposer.

Et voici l'élaboration. Une dizaine d'années après, un autre juif, Paul, premier témoin pour nous du christianisme, parle de son compatriote, de son contemporain, comme d'un être éternel qu'il faut adorer avec Dieu, autant que Dieu, sans que Dieu cesse pourtant d'être unique. Il ne sait rien du récent défunt, sinon qu'il est le Dieu-homme, associé à la création du ciel et de la terre et seul auteur du salut pour tout le genre humain. Il considère tellement que ce martyr juif et Dieu sont un unique Dieu que dans le plus vieux document chrétien, l'Épître aux Thessaloniciens, donnant comme sujets à un optatif Dieu et Jésus il ne met pas le verbe au pluriel. Est-ce bien là un développement vraisemblable ? Il doit y avoir quelque mécompte.

Pour la critique issue de Strauss et de Renan le christianisme, en fin d'analyse, est la déification d'un homme, une apothéose. *L'apothéose de Jésus* est le titre d'un livre où M. Hollard résume les positions de l'école. La déification d'un homme ? Qui ne sait que rien ne faisait aux juifs autant d'horreur ? Quelle fureur sacrée souleva tout le pays quand Antiochus Epiphane voulut se faire adorer ! Quelle révolte du désespoir contre Caligula, quand il eut la même prétention ! Rendre à un homme les honneurs divins, cet homme fût-il Moïse, était pour un juif le crime le plus exécrable. Paul se vante d'être un bon juif, pharisien de formation. Comment eût-il pu se présenter dans une seule synagogue, y parler une seule minute, si la nouveauté qu'il apportait était la déification d'un homme ?

M. Loisy maintient que la déification d'un juif par des juifs a été possible car elle aurait été progressive et « ne s'est pas accomplie tout entière sur le terrain juif mais s'est développée seulement quand l'Évangile eut atteint des païens qui gravitaient autour des synagogues ». La progression est une pure hypothèse. Nous n'avons rien de plus ancien que les épîtres de Paul, où la doctrine du Dieu-homme est déjà complète et bien équilibrée. Quelles étapes sont imaginables ? Que le prophète juif ait été l'instrument même de Dieu, la plus haute créature, la plus privilégiée, entre lui et Dieu il restera une infinie distance. La même qui subsiste entre Mahomet et Allah. A l'homme qui adore le Dieu d'Israël aucun accès n'est possible à la splendeur divine. Quelle influence auraient pu avoir les païens judaïsants ? Eux aussi ils n'adoraient que l'unique Dieu. Les apothéoses n'étaient pas leur fait. Elles étaient rares en ce temps. Celles des empereurs n'étaient pas prises fort au sérieux, surtout autour des synagogues. Une apothéose d'un particulier, avec un culte établi, je n'en connais d'exemple, aux deux premiers siècles, que celle du bel éphèbe Antinoüs à qui son amant l'empereur Hadrien éleva des temples. Imagine-t-on le culte de Jésus comme une hyperbole païenne ?

Chercher le « noyau historique » des évangiles, il n'est pas d'entreprise plus séduisante. Elle occupera encore, dans les universités, les veilles de bien des savants. Elle fera rêver bien des écrivains à une centième vie de Jésus, où l'art atteindrait ce que l'exégèse a manqué. Il faut voir nettement le paradoxe où elle est forcée d'aboutir. La religion qui a rendu à jamais impossible dans le monde l'apothéose d'un homme serait elle-même, tous voiles arrachés, la sacrilège apothéose d'un homme.

Représentation religieuse ?

S'il est vain de chercher aux évangiles un « noyau historique » et d'y prendre le point de départ du christianisme, quelle est l'autre solution ?

Nous sommes ramenés à la représentation religieuse du Dieu-homme, signe distinctif du christianisme. Malgré de superficielles apparences, elle n'a aucun rapport ni avec la conception de l'homme divinisé, ni avec celle du dieu anthropomorphe, toutes deux familières à la religion antique. Elle est une synthèse intime, singulière, où Dieu garde toutes ses gloires, l'homme son plus amer destin. C'est à cette idée neuve que le monde a été conquis.

Ce n'est pas un mythe. Je n'ai jamais employé le mot de mythe. J'ai tenté de faire l'histoire d'une représentation religieuse. Mythe, mot pris facilement au sens péjoratif, désigne une façon narrative d'expliquer un fait naturel, un rite, une idée philosophique. Le mythe, comme la parabole qui en est une variété, est un langage particulier pour faire saisir et retenir ce qu'on doit croire ou faire. La représentation religieuse est quelque chose de plus simple et profond, de plus nu et fécond. Elle est primordiale par rapport aux rites et aux mythes. Zeus est une représentation religieuse. Le tonneau des Danaïdes est un mythe.

Je tiens pour philosophiquement sûr que la représentation du Dieu-homme Sauveur n'a pas été tirée d'un événement, quel qu'il soit, de l'histoire. Elle n'a rien d'inductif. D'où est-elle donc venue ? Elle est, à mon sens, une grande création religieuse qui s'est faite, dans l'ambiance des cultes de mystères, sur la base de représentations antérieures et d'illuminations mystiques. Elle a développé ensuite, lentement, ses conséquences.

Pour me faire entendre je prendrai dans une création

religieuse de bien moindre portée une comparaison boiteuse. Au XVIIe siècle, d'un livre mystique à l'autre, une bizarre et insistante attention est donnée au Cœur de Jésus, considéré comme distinct de Jésus lui-même. Enfin Jésus apparaît à Marguerite-Marie Alacoque et lui montre, au milieu de lui-même « ce Cœur qui a tant aimé les hommes ». Le culte du Sacré-Cœur est fondé. Il prend en deux siècles assez de puissance pour qu'une Assemblée nationale voue la France au Sacré-Cœur et ordonne d'ériger un temple du Sacré-Cœur au sommet de Paris. Certes une secte nouvelle n'est pas née : ce n'est pas sur le Sacré-Cœur que se sont séparés catholiques et protestants. Certes encore le Sacré-Cœur n'est pas devenu une personne divine aussi distincte de Jésus que Jésus l'est de Dieu. Certes surtout la représentation du Sacré-Cœur était loin d'être aussi neuve, aussi riche de virtualités que l'a été celle du Dieu-homme à son premier éclat. Pourtant cette naissance qui s'est faite près de nous peut aider à comprendre la naissance de Jésus.

Est-il possible qu'un être purement divin en vienne à être pris pour un être historique ? Le cas n'est pas rare. Pour les isiaques Osiris avait été un vrai roi de l'Égypte. Pour les mystes d'Eleusis, Déméter, sous les traits d'une esclave crétoise, avait réellement servi comme nourrice dans la maison de Kéléos, près du puits qu'on montrait. Les esprits forts allaient plus loin. Ils disaient, avec Evhémére, que tous les dieux adorés par les hommes étaient des morts, Zeus un roi de Crète, Aphrodite une courtisane de Chypre, à qui avaient été rendus des honneurs exceptionnels. Deux peuples surtout ont eu le génie de donner le tour historique à leurs représentations religieuses : les Hébreux et les Romains. La légende religieuse de la Bible se distingue de celle de Babylone par son apparence d'histoire et, pour prendre un seul exemple romain, Quirinus, petit dieu authentique, est identifié par Tite-Live au premier roi de Rome. L'*histori-*

cisation de Jésus, appelée presque fatalement par la double nature du Dieu-homme, n'a pas offert de difficultés insurmontables, surtout si l'on tient compte de la date assez tardive des évangiles. Mais, à la différence des autres dieux morts et ressuscités, Jésus ne pouvait pas être reculé dans la préhistoire, parce qu'il était le Dieu des derniers jours et que son apparition ouvrait la dernière époque du monde.

Je n'ai exposé encore qu'une vue de l'esprit, le second côté de l'alternative. Bien des gens ne peuvent même concevoir que Jésus, malgré son caractère manifestement divin, son culte, ses temples, son sacrifice renouvelé chaque jour et en chaque lieu, sa chair et son sang distribués aux fidèles, puisse être autre chose qu'un homme historique. Théoriquement du moins ils doivent admettre une autre possibilité.

Pour que l'explication esquissée puisse être tenue pour valable, elle doit répondre à trois conditions :

1° Des représentations religieuses encore timides, tâtonnantes, ont dû précéder et préparer la représentation du Dieu-homme. Comme les grandes créations de l'art, celles de la foi ont une lente gestation.

2° Les plus anciennes représentations de Jésus, celles du Ier siècle de notre ère, doivent être dans le prolongement évident de ces représentations antérieures et n'avoir, par contre, aucune dépendance évidente à l'égard d'une vie historique de Jésus.

3° La littérature évangélique doit avoir les caractères d'une production secondaire, postérieure, de la foi, non ceux de l'assise première de la foi.

Vérifions sommairement si ces conditions sont remplies.

La représentation de l'Homme céleste

Au cours des deux siècles antérieurs au christianisme on voit s'ébaucher, en marge du judaïsme officiel, dans

les cercles des apocalyptistes, une spéculation étrange sur un Homme céleste qui serait près du Trône de Dieu et aurait reçu le mandat de détruire et juger le monde à la place de Dieu. Le principal document est une section du livre composite d'Hénoch (ch. XXXVI et LXII).

Ce livre d'Hénoch qui est cité comme Écriture par le Nouveau Testament (Jude, 14) et qui a fait partie de la plus ancienne bible chrétienne que nous connaissions (le Codex de papyrus Chester Beatty) est un recueil informe de révélations sur les choses célestes. Le patriarche antédiluvien Hénoch qu'on disait être monté vivant au ciel est censé les avoir données.

Le Juge futur qu'Hénoch a vu au ciel est certainement apparenté à Saósyant, le Sauveur futur de la théologie iranienne. Son origine proche est claire. Il dérive de l'Homme emblématique dont le règne futur succède, dans le rêve de Daniel, aux empires symbolisés par des animaux. L'emblème a pris réalité.

L'Homme céleste ressemble déjà, en ébauche, au Jésus de saint Paul et de l'Apocalypse. Il est « avec » Dieu. Au jour fixé par Dieu il reçoit devant Dieu le Nom qui lui confère son pouvoir. Scène auguste d'investiture qui se retrouvera dans Paul et dans Jean. Il exécutera le Jugement de Dieu. Il châtiera les rois et les puissants de la terre, triera des morts ressuscités ses élus, jettera à la fournaise les mauvais anges, condamnera et détruira les méchants, qui l'imploreront en vain : « son épée s'enivre de leur sang. » Puis il vivra parmi ses élus, vêtus de corps glorieux : « ils mangeront, coucheront, se lèveront avec lui sans fin. » Aucun de ces traits ne sera perdu pour Jésus.

Il manque deux traits essentiels. Si voisin de Dieu que soit l'Homme céleste, aucun attribut de Dieu ne lui est donné : il est une créature. Et son investiture glorieuse n'est pas précédée, méritée, par un sacrifice rédempteur. A peine en cette dernière direction une amorce est-elle

posée. Il est identifié au Serviteur de Dieu qu'Isaïe a chanté, qui sera « la Lumière des nations », qui pansera « les cœurs brisés ». Si l'assimilation était poussée plus loin, il assumerait les souffrances expiatoires de cet « homme de douleurs ». Mais l'indication reste partielle.

De l'Homme céleste du livre d'Hénoch au Jésus de saint Paul la distance est immense. On aperçoit néanmoins comment elle pourra être franchie. La création chrétienne, inouïe d'audace, intelligible pourtant, sera de s'emparer de l'Homme céleste, qui n'est ni Dieu ni homme, et de lui donner à la fois et pleinement les attributs de Dieu et ceux de l'homme, si bien qu'il connaisse, comme homme, la mort sanglante suivie de la résurrection et que sa nature de Dieu confère à cette mort une valeur expiatoire infinie, pour le salut des hommes.

Extrapolation sublime faite sur la base de la doctrine de l'Homme céleste, avec des différences importantes, par les épîtres de Paul et par l'Apocalypse de Jean. Elle n'est certainement pas le propre de ces deux génies religieux. Elle n'est autre que le christianisme lui-même, dès son premier battement. Sitôt qu'elle fut faite, par l'esprit ou le cœur, une révolution radicale était opérée en Dieu, une nouvelle religion naissait.

Comment a été rendue possible une création religieuse d'une si bouleversante originalité ? La méditation active du chapitre LIII d'Isaïe et de quelques psaumes de même résonance, où étaient révélées les souffrances rédemptrices et le triomphe d'un mystérieux Serviteur de Dieu, a fourni un thème précieux. Les souffrances de l'Homme-Dieu ont été modelées sur celles du Serviteur de Dieu. Mais, pas plus que l'Homme céleste, le grand Serviteur n'est Dieu. Les visions mystiques, les apparitions ont été plus décisives. Nous en avons l'assurance pour celles dont se réclament, avec tant d'émotion, et Paul et Jean. Mais comment savoir en quelle mesure

elles ont créé la foi, ou l'ont affirmée, ou l'ont confirmée ? Le déterminant absolu de toute création spirituelle nous échappera toujours.

Une part indéfinissable doit être laissée à l'action d'appel du milieu païen. Pour avoir fait des conquêtes si foudroyantes le christianisme a dû répondre aux besoins religieux de son temps. D'autres cultes y répondaient avant lui. Ils étaient fondés sur la représentation d'êtres divins qui mouraient et revivaient. Par l'amour tenace de Déméter, Coré, aux enfers descendue, remontait à la lumière deux tiers de l'an. Dionysos Zagreus, déchiré et avalé par les Titans, aïeux des hommes, renaissait parmi les dieux et perpétuait sa vie mystérieuse au profond des hommes. Osiris tué, morcelé, était reconstitué et ranimé en dieu par la magie d'Isis. Attis se châtrait et expirait au service de la Grande Mère qui lui donnait place auprès d'elle et lui faisait partager sa puissance. Le grand Taureau, sacrifié par Mithra à l'origine du monde, devenait, dans des repas sacrés, la nourriture des mystes. Chacun de ces mystères, mis en action, offrait aux hommes le salut par l'intime communion avec l'être divin qui avait triomphé de la mort. Le mystère chrétien est parent, sans le savoir, des cultes de salut qu'il combattra sans merci. La représentation du Dieu-homme souffrant, mourant, glorifié, mangé, a pu se substituer à celles des dieux de mystère parce qu'elle avait avec elles de profondes analogies. Elle est plus dépouillée d'éléments mythiques, plus théologique, plus sensible au cœur. Elle a été la plus forte parce qu'elle est venue la dernière et qu'elle était greffée sur le tronc robuste du monothéisme juif.

La représentation de Jésus dans Paul

Que Jésus soit, dans les épîtres de Paul, non une créature mais le « Fils de Dieu » qui partage avec Dieu la divi-

nité, il n'est pas besoin, je pense, de le démontrer. J'ai déjà signalé que Paul ne prend pas Dieu et Jésus pour un pluriel grammatical. Si l'on était tenté de supposer, aux premiers temps de la foi chrétienne, un Jésus inférieur à Dieu de nature (un *arianisme* avant la lettre) l'épître aux Colossiens et toutes les autres seraient là pour s'y opposer.

Qu'aussi vrai Jésus soit un homme, un homme réel (réel dans la pensée de Paul) cela ne fait, non plus, aucun doute. En tant qu'homme seulement il a pu subir la mort ignominieuse, condition de la rédemption des hommes.

Le point est de savoir d'où il est plus vraisemblable que cette représentation du Dieu-homme mourant pour les hommes a été tirée. D'un fait récent ou d'une révélation d'en haut ? De la chronique judiciaire ou d'un trésor de spéculations mystiques, anciennes et récentes, les unes communément acceptées, les autres particulières à Paul ?

La réponse ne serait pas douteuse si entre Paul et nous ne s'interposait pas la littérature évangélique. Or celle-ci est bien postérieure à Paul. Elle ne doit pas intervenir si la question est correctement posée.

Comment Paul a-t-il connu Jésus ? Il l'a dit lui-même (*Galates* I, 15) :

« Quand il plut à Celui qui m'a choisi du ventre de ma mère

et appelé par sa grâce

de révéler son Fils en moi... »

Révéler est le mot même qui désigne une vision d'apocalypse. Paul a l'orgueil d'être monté au ciel, avec son corps ou sans son corps il ne sait, et d'y avoir entendu « des paroles non parlées que l'on n'a pas le droit de prononcer » (II *Corinthiens* XII, 4). D'information commune, aucune trace.

Comment Paul se représentait-il la forme humaine du

Fils de Dieu et sa mort propitiatoire ? Ses auditeurs l'ont su clairement et complètement, de sa bouche même. Dans ses épîtres il n'a eu que deux occasions de le rappeler. En recommandant aux Philippiens l'humilité, aux Corinthiens la vraie sagesse

Voici le premier passage, texte célèbre s'il en est (*Philippiens* II, 6-12) :

« ... Lui qui était en forme de Dieu
il n'a pas cru bon à prendre d'être à l'égal de Dieu
mais il s'est lui-même vidé
en prenant forme d'esclave,
devenu en ressemblance des hommes.
Et par l'aspect trouvé comme homme,
il s'est abaissé lui-même,
devenu obéissant jusqu'à la mort
et la mort de la croix.
C'est pourquoi Dieu aussi l'a surexalté
et lui a conféré le Nom supérieur à tout nom
pour qu'au Nom de Jésus tout genou fléchisse
des êtres célestes, terrestres et infernaux
et que toute langue confesse : Seigneur est Jésus-Christ
pour la gloire du Dieu Père. »

Et voici le second (I *Corinthiens* II, 8) :

« ... (sagesse) que nul des Princes de cet Age n'a connue :
s'ils l'avaient connue,
ils n'auraient pas crucifié le Seigneur de la Gloire. »

Il n'y a pas lieu de ferrailler sur des détails de traduction. M. Loisy veut qu'on écrive : « Lui qui était en forme de dieu... » C'est inopportun. Paul est monothéiste. Il ne reconnaît pas de dieu, hors le seul Dieu. Et il ne craint pas de donner à Jésus crucifié le nom de Seigneur de la Gloire qui est un des noms de Dieu. M. Loisy retranche, pour raison de rythme « et la mort de la croix ». J'ai reconnu avant lui le style rythmique du Nouveau Testa-

ment. Je ne crois pas que les lois en soient assez sûres pour autoriser des corrections de texte.

Devant ces deux textes, les seuls que nous ayons, la question loyale doit être posée. Reflètent-ils sans conteste un événement historique ? Peuvent-ils, au contraire, s'expliquer suffisamment par des révélations spirituelles ?

Un Etre divin, par une humilité sans pareille, prend la condition humaine. Il est crucifié par des êtres surnaturels, *les Princes de cet Age* qui sont, dans le langage de Paul, Satan et ses acolytes. En surcroît d'exaltation il reçoit le nom de Jésus et le titre de Seigneur. Qui ne voit que c'est là un tableau théologique complet dans lequel une intrusion historique est inutile ?

Le Dieu-homme ne reçoit qu'après sa crucifixion le nom de Jésus. Cela seul ruine, à mon sens, l'historicité de Jésus. M. Loisy soutient, contre le texte, qu'il ne reçoit pas le nom de Jésus mais seulement le titre de Seigneur. Par malheur le texte est limpide.

La crucifixion est celle d'un être surnaturel exécutée par des êtres surnaturels. Coup également décisif contre l'historicité. M. Loisy objecte que, dans la pensée de Paul, les Princes de cet Age ont pu agir par des intermédiaires humains. Supposition qui n'a aucun appui dans le texte. Si, dans l'Évangile de Jean, Satan agit par Judas, c'est que toute une représentation nouvelle s'est substituée à celle de Paul. Le rôle de Satan subsiste comme un témoin du thème original. Dans l'Ascension d'Isaïe le thème original a été conservé : ce sont bien Satan et les autres *Princes* qui crucifient directement Jésus.

La résurrection de Jésus dans Paul ne peut aucunement être imaginée comme le produit dérisoire d'une illusion humaine. Elle est l'attribut essentiel d'un Dieu qui n'a subi la mort que pour la traverser en vainqueur et qui donne la résurrection parce qu'il est la Résurrection.

Les sources du poème théologique de Paul sont scripturaires. La scène d'investiture où le Nom tout-puissant est conféré vient tout droit du livre d'Hénoch. La crucifixion par des êtres démoniaques et le triomphe qui la suit sont tirés des psaumes XXII et XXIV interprétés mystiquement comme des révélations sur le Fils de Dieu. Le terme exceptionnel de *Seigneur de la Gloire* appliqué à Jésus crucifié est une référence non douteuse à ce dernier psaume.

Le fameux chapitre LIII d'Isaïe où sont chantées les souffrances, la mort, la sépulture et la survivance du Serviteur de Dieu mort pour racheter « nos péchés » avait fourni, avant Paul, un autre schéma de la mort du Fils de Dieu. Paul résume la foi initiale en trois articles et une liste de visions (I *Corinthiens* XV, 3-8). Les trois articles sont : « Christ est mort pour nos péchés, — il a été enseveli, — il a été ressuscité le troisième jour. » L'expression « mort pour nos péchés » et la mention spéciale de l'ensevelissement sont de clairs rappels des révélations d'Isaïe. M. Loisy prétend que cet ensevelissement garantit l'historicité de Christ. Il faudrait qu'il garantît aussi celle du Serviteur dans le poème d'Isaïe.

Quant au catalogue des visions reconnues, depuis celle de Képha (Pierre) jusqu'à celle de Paul « l'avorton », il prouve l'importance extrême qu'ont eue, à côté des exégèses mystiques, les révélations directes. Les unes et les autres suffisent largement à rendre compte du christianisme originel.

Le Jésus de Paul est parfaitement libre d'attaches historiques. Il est, en toute pureté, un Dieu de salut (le nom *Jésus* exprime ce *salut*), un Dieu de mystère. Aucune précision de temps ni de lieu ne s'applique à ses actes divins. Ils ont lieu dans l'intemporel, dans l'éternel présent. Les mystes sont ensevelis avec lui, ressuscités avec lui : « Co-ensevelis avec lui au baptême, en lui aussi vous avez été ressuscités » (*Colossiens*, II, 12).

Il est le Crucifié permanent. Sur sa croix les fidèles sont crucifiés toute leur vie : « Je suis concrucifié à Christ » (*Galates* II, 19). « Partout nous portons dans le corps la mise à mort de Jésus » (II *Corinthiens* IV, 10). Sa passion, jamais terminée, se prolonge dans la chair du chrétien. « Je complète en ma chair ce qui manque aux souffrances du Christ » (*Colossiens* I, 24). Bref, la représentation de Jésus dans Paul, chef-d'œuvre mystique, est aux antipodes exacts d'une représentation historique.

La même dans l'Apocalypse

Après les épîtres de Paul, l'Apocalypse de Jean, envoyée aux sept églises d'Asie, est le seul document chrétien qui puisse être daté avec sûreté du Ier siècle. L'exégèse catholique a raison de lui reconnaître pour auteur ce Jean qui avait été, à Jérusalem, avec Pierre et Jacques, une des trois « colonnes » de la communauté-mère. La langue, le ton, les caractères littéraires, le témoignage de Justin plaident pour l'attribution traditionnelle. M. Loisy veut, contre les Actes, que Jean ait été tué avec son frère à Jérusalem, en 44. Est-il permis de lui dire que c'est une « fantaisie » ?

Sur les épîtres l'Apocalypse a l'avantage d'être une révélation entière, ordonnée. Nous y voyons, autrement que par échappées, ce qu'était au Ier siècle la foi au Dieu-homme Jésus.

Du côté Dieu, Jean, plus largement que Paul, distribue entre Dieu et Jésus ce que la Bible dit de Dieu seul. Lui qui a fait du texte sacré sa langue maternelle il se plaît à accumuler sur Jésus les aspects, les épithètes, les actes de Dieu que sa mémoire lui apporte. Plus souvent qu'à Paul il lui arrive d'associer dans une phrase Dieu et Jésus (l'Agneau) sans mettre au pluriel le verbe ou le possessif.

Du côté homme, au contraire, Jean est beaucoup plus

réservé que Paul. Pour lui la condition humaine du Dieu-homme consiste uniquement à avoir connu la mort. Le Jésus de l'Apocalypse est mort et ressuscité mais non souffrant, non crucifié. Ses fidèles connaissent les souffrances, les tourments, le martyre. Il en a été préservé.

Sa mort, comment Jean la représente-t-il ? Comme l'égorgement sacrificiel d'un Agneau céleste. L'effusion du sang d'une victime est nécessaire à l'expiation des péchés. Par son sang rituellement versé, l'Agneau Jésus a racheté ses élus. Cette représentation qui est, en son fond, plus ancienne que celle de Paul est en rapport certain avec la fête chrétienne de Pâques. On sait la puissance des fêtes pour susciter les images divines. Les chrétiens d'Asie célébraient Pâques le jour même où les Juifs immolaient l'agneau pascal. M. Loisy dit avec raison : « La mort du Christ s'est substituée au sacrifice de l'agneau comme principe de salut » (p. 87).

Quand a eu lieu l'immolation de l'Agneau céleste ? Un seul texte le dit : le passage où le voyant damne les idolâtres « dont ne sont pas écrits les noms dans le livre de l'Agneau immolé dès la fondation du monde » (XIII, 18). M. Loisy introduit une virgule après *immolé*. Une virgule peut beaucoup. Elle détache *dès la fondation du monde* qui ne se rapporte plus qu'à : *ne sont pas écrits*. La virgule n'est pas dans le texte et rien n'oblige à l'y placer. Il est bien vrai que l'inscription ou la non-inscription au livre de Vie a été faite « dès la fondation du monde » (XVII, 8). Il est logique pour cela même que l'immolation de l'Agneau, cause dont l'inscription au livre de Vie est l'effet, ait eu lieu elle aussi « dès la fondation du monde ». Quand Jésus est dit « l'aîné des morts » (I, 5), quand il dit : « Je tiens les clefs de la Mort et de l'Hadès » (I, 18), ces mots sont à prendre au sens plein. Il est le premier Etre qui a connu la mort et il en est resté maître. L'Agneau immolé dès la fondation du

monde est à rapprocher du Taureau mithriaque dont l'immolation, à l'origine des temps, a fait jaillir la vie universelle. Ce sont deux représentations de mystère, liées l'une et l'autre à un repas sacré. Un sacrifice priméval conditionne dans les deux cas le salut des mystes.

Une autre parenté, consciente celle-là, *oppose* Jésus au plus redoutable, en Asie, des dieux de mystère, Attis. Robert Stahl et moi nous avons montré que le fameux chiffre de la Bête désigne Attis, que deux couples ennemis sont en lutte : le couple infernal Attis et Cybèle et le couple céleste l'Agneau et la Femme (la Femme est la mère puis l'épouse de l'Agneau, comme Cybèle l'est d'Attis), enfin qu'Attis est défini par une formule mystique : *Celui qui fut, n'est pas et va monter* analogue et opposée à la formule mystique de Dieu : *Celui qui est, qui fut et qui vient.* Voilà un ordre de recherches que M. Loisy rejette avec sa précipitation et ses sarcasmes habituels sans prendre la peine de le comprendre.

Le pensum est rude pour les chevaliers de l'historicité qui veulent découvrir dans l'Apocalypse des « transpositions » d'une vie historique. La plupart s'y dérobent. M. Loisy a la bravoure d'interpréter historiquement la scène où la Femme céleste met au monde son enfant, aussitôt emporté au Trône de Dieu. Dans la perspective de l'Apocalypse la scène est future. Elle fait partie de « ce qui va être ». M. Loisy y voit néanmoins une allusion à l'existence historique de Jésus. Étrange allusion ! La naissance suivie immédiatement de l'ascension ! Le reste, rien moins que la vie, la prédication, la passion, la mort, la résurrection seraient omis comme une « parenthèse ». M. Loisy, si prompt à qualifier la pensée d'autrui de « glorieuse ineptie, fantasmagorie burlesque, défi à la raison » que dirait-il à ce coup si nos places étaient interverties ?

Quittons le poème de Patmos, trop rebelle à l'exégèse historique. Si une maladie mortelle avait arrêté le déve-

loppement du christianisme à la fin du Ier siècle, l'idée ne viendrait à personne, devant les documents qu'il aurait laissés, que Jésus pourrait avoir été un personnage d'histoire.

La littérature évangélique

Au IIe siècle apparaît et triomphe une nouvelle représentation de Jésus, celle que nous trouvons dans les évangiles et qui recouvre pour nous les représentations plus anciennes. Le Dieu-homme acquiert une vie humaine développée, d'aspect historique.

Aux quatre évangiles canoniques il faut joindre, j'essaierai de le démontrer, l'évangile de Marcion, perdu aujourd'hui mais qui se reconstitue presque en entier par les citations qu'on en a faites. M. Loisy lui assigne « un rang intermédiaire entre la fixation du type synoptique et la diffusion du quatrième évangile » (p. 137). C'est trop peu dire. L'évangile de Luc me paraît être un remaniement de celui de Marcion dans le sens de l'orthodoxie catholique. Je citerai deux seuls indices parce qu'ils sont reconnus par M. Loisy. Oraison dominicale, texte de Marcion : « Père, que ton *saint Esprit* vienne sur nous et nous purifie. » « L'authenticité de cette leçon, dit M. Loisy, est garantie par le contexte qui s'y réfère directement. » (XI, 13 « ... Combien plus le Père du ciel donnera-t-il *l'Esprit saint* à ceux qui le demandent. ») Texte de Luc : « Père, que ton nom soit sanctifié » (ce qui est une correction faite d'après Matthieu). Pour éluder la priorité de Marcion, M. Loisy suppose « une recension précanonique de Luc » que Marcion aurait copiée. Or cette recension est une hypothèse, le texte de Marcion une réalité. En exégèse le vieil axiome s'applique : les êtres ne doivent pas être multipliés hors de nécessité. Pourquoi imaginer un texte inconnu quand un texte connu est là, qui

suffit [1] ? M. Loisy reconnaît aussi dans les récits de l'enfance une addition au corps de l'évangile. Or Marcion ne les a pas. Là encore inventer pour les besoins de la cause une recension plus ancienne où ils auraient manqué n'est qu'un expédient pour éviter de conclure à l'antériorité de Marcion. L'antériorité à l'égard de Luc admise, la même question se pose à l'égard de Marc et de Matthieu.

A quelle époque apparut la littérature évangélique ? Elle est ignorée d'Hermas, vers 120, elle est alléguée par Justin, vers 144. La seule allusion historique par laquelle une date soit fournie est celle qui est faite à l'*abomination de la désolation*. Ce curieux terme biblique désigne la profanation du Temple de Jérusalem par l'érection d'une idole païenne, scandale suprême qui, d'après la prophétie de Daniel, doit déclancher la fin du monde. Depuis le temps lointain d'Antiochus Epiphane où fut érigée dans le Temple la statue de Zeus Olympien, l'abomination ne s'est reproduite qu'une fois. Ce fut en 135 quand, après la guerre de Bar Kokhba, Hadrien imposa aux ruines du Temple le culte de Jupiter Capitolin et à Jérusalem le nom d'Aelia Capitolina. Sur cet événement omineux qui annonce la fin des jours s'arrête la perspective des évangiles synoptiques et de Marcion. L'évangile de Jean contient aussi une claire allusion à Bar Kokhba. La composition des évangiles se place donc vers 135-142.

M. Loisy veut l'étirer sur de longues années. Il suppose à chaque écrit de nombreuses « étapes rédactionnelles ». C'est négliger l'unité organique. Les évangiles s'en-

1. Cas semblable. Texte de Marcion, XVI, 17 : « Il est plus facile que le cie et la terre passent qu'un trait de *mes paroles*. » Garanti par le contexte, XXI, 33 : « Le ciel et la terre passeront, *mes paroles* ne passeront pas. » Texte de Luc : « ...qu'un trait de *la Loi* ne tombe. », correction faite d'après Matthieu. Ici M. Loisy soutient (malgré le contexte) l'antériorité de Luc parce que le *trait* ou la *pointe* « est un menu signe d'écriture qu'on ne pouvait alléguer à propos de paroles ». Il oublie que le mot traduit par *paroles* désigne en grec souvent, comme ici, des paroles écrites.

chaînent ; le nouveau confirme et corrige celui ou ceux qui le précèdent. Mais chacun est un livre, au sens plein du mot, un livre composé, où se sent fortement un auteur. On relèvera des maladresses de rédaction, des contradictions même. Faut-il conclure aussitôt à une multiplicité d'auteurs ? A ce compte je pourrais démontrer que le livre même de M. Loisy a deux auteurs. Je lis, en effet, à la page 192 la citation d'un endroit où j'ai signalé chez Jean l'intention de contredire Marc et à la page suivante 193 celle d'un endroit analogue où M. Loisy signale chez Jean la même intention. Il ajoute : « Ce rapport n'est pas de ceux qui intéressent Couchoud. » Je demande : l'auteur de la page 193 peut-il être celui de la page 192 ?

La représentation de Jésus que donnent les évangiles paraît d'abord toute autre que celles qu'avaient donnée Paul et l'Apocalypse. Elle n'en est pourtant que le développement. Il s'agit bien du même Dieu-homme. Les évangélistes ont eu l'art délicat d'en faire une personne. Ils ont rendu plausible comme un héros l'Etre incroyable en qui les humiliations et les meurtrissures de la chair manifestent la puissance divine. Ils ont réussi à faire vivre le monstre unique, adorable, qui associe en lui deux natures qu'un abîme sépare. La Passion est le paroxysme où s'achèvent à la fois l'exténuation de l'humanité et l'explosion de la divinité. L'auditeur chrétien sait bien qu'il écoute le supplice d'un Dieu, puisque seul le sang d'un Dieu peut racheter le genre humain. Il est pris tout de même aux entrailles parce qu'il assiste aussi aux affres d'un homme. Chefs-d'œuvre théologiques et littéraires, les évangiles ont bien mérité d'être le plus grand « succès de librairie » de l'histoire.

Comment l'*évangile* qui était au Ier siècle une révélation apocalyptique est-il devenu au IIe, une narration de forme légendaire ? Si la transition se dérobe, la persis tance du mot garantit que le changement n'a été que

de forme. Entre l'époque de l'Apocalypse et celle des évangiles une génération entière s'est écoulée dont nous ignorons presque tout. De grandes masses d'hommes sont entrés dans les églises, pour qui une nouvelle présentation de la foi a été nécessaire. La *parabole* qui était, avec la vision et le précepte (nous le voyons par Hermas) une des formes familières de la catéchèse inspirée a servi d'intermédiaire. Elle permettait de donner à toute représentation spirituelle forme de récit, à toute vérité couleur de réalité. Hermas s'essaie à exposer l'œuvre de Jésus, conçue à sa façon (qui n'a rien d'historique) en une longue et informe parabole. Dans les évangiles, entre des paraboles conservées, bien des récits paraissent avoir été d'abord aussi des paraboles : la marche sur les eaux, la malédiction du figuier, la résurrection de Lazare. L'évangile entier est comme une parabole synthétique, admirablement réussie.

A qui fait l'étude comparée des évangiles, c'est une surprise continuelle que la liberté créatrice dont jouit encore chaque auteur. Matthieu a Marc sous les yeux. Il le recompose à sa guise, déplaçant, retranchant, ajoutant à son gré. Jean est bien plus libre. Il change à fond le type de l'évangile, cadre, récits et discours. Ne voit-on pas que les évangélistes ne se comportent pas en historiens mais en catéchistes inspirés ? Ils composent sur un thème et se sentent maîtres de leurs moyens pourvu que soit exaltée la foi à l'Homme-Dieu.

Faut-il crier à la fraude ? Ce serait ne rien savoir de la vie des religions. La fraude existerait si le fondement de la foi était une biographie réelle, qui n'aurait rien de malléable ni d'extensible. Mais si la foi a créé elle-même l'évangile raconté, l'histoire de Jésus peut être développée sans fin et toujours renouvelée. Le volume qui la contiendrait toute, dit un évangéliste, ne tiendrait pas dans le monde (Jean XXI, 25).

Les évangiles sont divers parce qu'ils répondent à la

vie religieuse et à la liturgie de diverses provinces chrétiennes. La belle découverte de B.-W. Bacon a été de montrer que les synoptiques et Jean ne reposent pas sur la même liturgie pascale, ce qui explique la date différente choisie pour la mort de Jésus. Marc est une leçon de catéchisme et une préparation au martyre, données à l'église romaine en un temps de persécution. Matthieu est la démonstration aux Juifs de l'Euphrate que le Dieu-homme est le vrai Messie d'Israël. Jean est l'affirmation devant les mystes d'Éphèse, contre Marcion, que Dieu et la chair ont pu s'unir. Luc est, en deux volumes, une *Archéologie* chrétienne opposée à l'*Archéologie judaïque* de Flavius Josèphe. Pour faire connaître la foi, le culte, les polémiques, la politique des grandes églises au second quart du IIe siècle, les évangiles sont de valables documents historiques.

Naturellement la représentation du Dieu-homme comme un homme historique a été quelque temps flottante avant d'être fixée par les évangiles. De la part des ennemis du christianisme elle appelait la réplique immédiate que le prétendu Dieu avait été un simple séditieux, justement puni. C'est ce dont témoigne la ligne de Tacite sur Chrestus envoyé au supplice par le procurateur Ponce Pilate. Le dire de Tacite dont la source n'est pas indiquée repose probablement sur celui des chrétiens que Tacite eut à interroger, en Asie, comme proconsul. Il est en contradiction avec le silence de Josèphe et de Juste de Tibériade. Il n'a aucune chance de remonter à un document perdu du Ier siècle, c'est-à-dire d'une époque où le Dieu-homme n'était pas encore représenté sous forme historique. Il est la riposte antichrétienne à la représentation chrétienne du IIe siècle.

En conclusion.

Il y a des idées claires qui ont été acceptées comme évidentes et à quoi un examen approfondi oblige de renoncer. L'historicité de Jésus en est une. C'est une fausse clé. Elle n'ouvre pas les textes chrétiens. Elle les rend au contraire incompréhensibles. Malgré l'apparence il ne va pas de soi que l'Homme-Dieu soit un homme qu'on ait fait Dieu. Quand on presse l'Homme-Dieu, c'est l'homme qui s'évanouit.

Ce que les évangiles ont mis en légende, ce n'est pas un tragique fait divers, un souvenir touchant. C'est le concept religieux le plus neuf, le plus haut. Tout le problème des origines chrétiennes devient simple et clair dès qu'on ne confond plus un thème religieux avec un fait d'histoire.

L'historicité de Jésus est un article de foi : *Passus sub Pontio Pilato* fait partie intégrante d'un credo qu'il faut accepter ou rejeter en entier. Si l'on croit, comme tant de générations l'ont cru, qu'il existe un Dieu-homme et qu'il a passé sur terre, Jésus est un personnage d'histoire et rien dans les évangiles ne doit être retranché ni détourné de son sens. Si on ne le croit pas, on n'a pas le droit de mettre les évangiles à la torture pour les obliger à livrer un secret qu'ils ne contiennent pas. La déification d'un homme répugne autant au sentiment religieux qu'aux vraisemblances de l'histoire.

Il reste à comprendre Jésus autrement. Comprendre c'est classer. Jésus n'a pas son rang dans la série des grands réformateurs religieux : Zoroastre, Confucius, Mani, Mahomet, Luther. Sa vraie place est parmi les dieux de résurrection, ses précurseurs, ses frères inférieurs, Déméter, Dionysos, Osiris, Attis, Mithra dont les mystères, avant le sien, avec moins de puissance, ont inculqué aux hommes le grand espoir de vaincre la mort.

P.-L. COUCHOUD

RENCONTRE AVEC RAINER MARIA RILKE

C'est avant de partir pour les champs de bataille d'Europe, que je reçus une véritable bénédiction : je rencontrai Rainer Maria Rilke. La jeune Régina Ullmann dont les poèmes et les contes avaient, dès cette époque, attiré de nombreuses curiosités, m'avait encouragé à rendre visite au poète dans un atelier où il passait la plupart de ses après-midi. Il serait averti de ma visite et je n'aurais pas besoin de m'annoncer.

J'arrivai devant la maison juste au moment ou Rilke lui-même allait y entrer. Il me regarda d'un air totalement absent. Le destin m'interdisait de remettre la visite à plus tard, ce que j'eusse fait pourtant bien volontiers.

Cet homme fluet, vêtu d'un costume bleu foncé, avec un chapeau mou noir et des guêtres grises, qui traversait la rue de biais, les mains derrière le dos, sans prêter attention autour de lui, me parut dans des dispositions d'esprit à ne pas être dérangé par un être humain. Des étrangers qui l'auraient rencontré par hasard auraient pu ne voir en lui qu'un quelconque rêveur qui, fatigué de l'existence, rentrait en traînant à son triste logis. Plus je m'approchai de lui, plus m'apparurent la pâleur et la lassitude de son visage. Un grand oiseau des bois que j'avais vu mourir m'avait laissé une impression semblable. Je ne pouvais m'étonner qu'un homme à qui étaient échues des tâches extraordinaires portât ainsi les marques d'une extraordinaire fatigue et son aspect m'eût été plus compréhensible encore si j'avais su que juste à cette époque commençaient à retentir en lui ces plaintes victorieuses qui, plus tard, devaient devenir

célèbres sous le nom d'*Elégies de Duino*. Pour créer et parfaire de tels poèmes il devait toujours de nouveau comme un pêcheur de perles, plonger jusqu'au fond de son âme et le danger l'y menaçait de ne pouvoir revenir à la vie.

Nous étions maintenant l'un devant l'autre. Il n'était plus possible de reculer et je me présentai avec le vague sentiment de commettre une mauvaise action. Et, en effet, Rilke fit, lorsque j'enlevai mon chapeau, un mouvement anxieux et mécontent. Mais lorsque je prononçai mon nom, il s'adoucit et je me réjouis de reconnaître que déjà il lui était moins pénible de remonter des profondeurs de son âme.

Ses yeux, en cette minute, étaient très bleus, ils lançaient un regard plein d'une lumière limpide, un regard à la fois enfantin, joyeux et d'une douceur indescriptible. Il me tendit la main et me dit qu'il lui semblait m'avoir connu toute sa vie. Et pendant que je grimpais en sa compagnie les quatre étages qui conduisaient à l'atelier, je me persuadai que je n'étais pas encore familier de sa poésie, que je ne la cultivais pas comme elle en était digne, voire même que je l'avais fuie, trompé par la manière dont beaucoup la plagiaient et en retiraient toute l'âme.

Depuis mon enfance j'avais lu beaucoup de choses modernes, mais toujours j'en revenais à Homère, Shakespeare ou Gœthe, de temps en temps aussi à la traduction de Dante par Karl Witter. Les mots célestes de Gœthe avaient nourri ma jeunesse. Une figure comme Mignon m'avait sauvé de bien des désespoirs. Je mettais toute ma confiance dans cet esprit que je jugeais actuel. Plus d'une fois des amis soumis au charme de Rilke non seulement prétendirent se passer volontiers de Gœthe mais devant moi le renièrent. Cela me donnait la même impression que si l'on avait voulu, dans un jardin, ne donner de soins et admiration qu'aux roses d'une espèce nouvelle et délaisser la noble vigne chargée de

grappes qui s'étale sur l'espalier. Le *Livre d'heures* ne devait pas venir complètement à bout de ma résistance silencieuse, mais je ne connaissais pas encore le *Livre d'images*, la plus magnifique et la plus hardie des œuvres de jeunesse de Rilke. Ce furent les deux merveilleux poèmes de *Requiem* qui me firent sentir pour la première fois sa personnalité. Ces deux grandes complaintes mortuaires résonnèrent d'abord en moi, tantôt comme Hamlet, tantôt comme l'*Alceste* de Hofmannsthal, mais de vers en vers se mit à retentir plus fort un autre sentiment propre à cette poésie, ce grand renoncement spirituel qui domine la tristesse de la mort, langage tragique d'une humanité nouvelle. Maintenant j'étais préparé à recevoir le « Malte Laurids Brigge » dont je rencontrai les pages les plus puissantes en des jours où elles pouvaient me faire surmonter bien des obstacles. Ce ton inespéré, la consonance étrange des rimes, tantôt ravissante et tantôt pénible, cette pensée et ce regard impitoyables que seul peut porter sur tout ce qui finit l'homme que rien ne rattache plus aux autres hommes, tout cela devait me remuer d'autant plus profondément que les liens sociaux m'étaient à moi-même indispensables.

Plus tard Hofmansthal me suggéra de lire les *poésies nouvelles* et l'on comprendra facilement que ce soit justement quelques-unes de leurs rimes qui flottaient dans mon esprit, maintenant que j'étais assis en face du poète dans l'atelier rempli de lumière où flottait une odeur de térébenthine.

Tout dans cet endroit témoignait du zèle de Loulou Albert Lazard à qui l'atelier appartenait : les murs étaient couverts de tableaux finis ou ébauchés, dont quelques-uns étaient mystérieusement tournés vers le mur. Mais il semblait que la présence du poète empêchât ces œuvres de parvenir à leur propre valeur. Elles n'avaient désormais d'autre signification que d'éveiller dans

l'esprit du visiteur un sens plus profond des rimes pleines de couleur. Chaque fois que je voulais mieux regarder les portraits ou les paysages, entre la toile et mes yeux s'élevaient les inoubliables images du *Tombeau de l'hétaïre*, de la *Panthère*, du *Carrousel* ou du grand *Magnificat*.

Beaucoup de ceux qui se sont entretenus avec Rilke vantent l'art inimitable qu'il avait de se tenir lui-même dans l'ombre et de projeter toute la lumière sur des objets lointains ou bien sur une des personnes présentes qu'elle gênait moins que lui. Lorsqu'il contait ses voyages, il se mettait complètement à l'écart. On se réjouissait de la force lumineuse avec laquelle il décrivait les paysages d'Espagne, de Russie ou d'Égypte, mais l'on se demandait plus tard si ces descriptions précieuses ne lui avaient pas tout simplement servi à cacher à nos regards la profonde vallée où levaient ses poèmes.

Si la conversation tombait sur ses livres, un profane, encore imbu de préjugés anciens, trouvait alors de quoi s'étonner, car Rilke parlait toujours de la poésie comme d'un métier, où l'effort était tout et l'inspiration rien. C'était pour une part, certainement, une marque de sa bonté, de sa politesse de gentilhomme s'il feignait d'éprouver chez son interlocuteur une musique intérieure égale à la sienne propre, mais l'on comprenait bientôt à quel point il était sincère lorsqu'il représentait son œuvre créatrice comme un travail et commentait l'évolution de sa langue comme Cézanne devait le faire sur sa peinture. (Heureusement, j'étais parvenu, assez tard, à un degré de jugement où je pouvais comprendre Rilke.)

Les temps encore étincelants du reflet des Dieux sont révolus, où Pindare pouvait tirer de l'âme grecque des hymnes par centaines. Lorsque Hölderlin voulut tenter une entreprise semblable parmi les Allemands, il fut frappé de folie. Aujourd'hui, le poète accompagné de quelques amis traverse des jours et des nuits faits de

matérialisme, et, pour protéger ses rêves, il n'est plus de pénombre. Il lui faut, non seulement une patience héroïque, mais une finesse divine pour remplir la mission de son âme. Et il pourrait bien se faire qu'il fût obligé de s'exprimer d'abord en une langue secrète pour n'être pas compris trop tôt. La baguette du sourcier tressaille bien entre ses doigts, mais des couches épaisses et dures séparent encore la vie de ces profondeurs où se crée la poésie. Et, de même qu'il faut creuser longtemps et à bien des endroits pour trouver enfin la nappe d'eau, il est possible que la source ensevelie de la poésie ne puisse être atteinte qu'à la suite de bien des efforts.

Ses premiers poèmes étaient venus au jeune Rilke avec une facilité inhabituelle, il déclara un jour qu'il aurait encore pu longtemps continuer à produire dans la manière du *livre d'heures*. Mais avec les années croissaient ses prétentions à un art personnel. Il voulait voir et fouiller plus profondément. Il avait appris de Rodin à regarder un arbre, un animal, une statue, un homme ou une figure historique si souvent et avec tant de passion qu'à la fin surgissait de lui une image remplie de substance.

Cette méthode ne m'était pas complètement inconnue. Une petite dissertation anthroposophique qui m'était tombée sous les yeux disait la même chose. Mais je tenais de tels exercices intellectuels pour trop difficiles et de trop longue haleine pour m'en croire déjà capable.

Peut-être avant tout trouvais-je effrayant d'arrêter le cours de sa propre vie, pour en faire jaillir une œuvre. Je croyais voir là quelque chose d'oriental, quelque chose d'étranger dans notre monde allemand des rêves, l'esprit du Yoga qui ne laisse plus la Nature ingénuement chanter en lui, mais qui de toute la force de sa volonté fait converger ses rayons dans la loupe de l'âme sur un même point jusqu'à ce qu'il s'enflamme avec éclat.

« Il est magnifique de contempler une chose et tra-

gique de l'être ». A l'Occident, ce mot effroyable de Bouddha avait déjà retenti ; je ne l'avais pas encore saisi dans toute sa signification. Lorsque je lus le vieux Gœthe, j'eus l'impression qu'il le connaissait depuis longtemps et l'appliquait, mais seulement pour ne pas troubler sa propre contemplation. Nous avons éprouvé avec une pure félicité dans les poèmes magnifiques de Rilke quels miracles peut produire une telle recherche accomplie sous la conduite d'un génie. Ses poèmes sont des monuments d'un caractère unique, des sublimés précieux que seul Rilke pouvait distiller, et c'est pourquoi tous les plagiats le peinaient à tel point. Seul, en effet, il savait combien ses œuvres lui avaient coûté et il sentait mieux que quiconque qu'elles ne pourraient jamais être refaites. Tout homme moins doué que lui qui voudrait utiliser sans ménagements ses facultés intellectuelles, se trouverait vite en danger d'être séparé des forces torrentielles de l'Univers.

Il suffisait de demeurer un quart d'heure auprès de Rilke pour comprendre que c'était en toute conscience qu'il parlait de son métier et de ses efforts. Cela vous rendait très libre en sa compagnie : il n'enseignait pas, il ne vous pressait pas, il n'exigeait rien de vous, il avait mené depuis longtemps tous les combats de l'âme dans ses heures solitaires et l'hôte à sa table ne voyait que la magnificence et la plénitude de ses victoires.

C'est bien en conformité d'une loi profonde que les poèmes ne viennent pas tout simplement à un homme aussi grandement inspiré que Rilke, aussi libre dans l'expression de sa pensée. Ce qui lève d'un germe vivant, non sous l'action du simple talent, a le plus souvent une lente croissance. Chacun en a fait l'expérience dans son propre développement. Un soir m'avait suffi, lorsque j'étais écolier, pour produire un épithalame et aussitôt un chant funèbre. Mais depuis qu'averti par des poètes antiques ou modernes, je m'efforçais de bâtir du dedans

de moi-même, il en allait tout autrement. Je pouvais encore de temps à autre produire de petits poèmes. Presque tous les poèmes plus vastes restaient d'abord inachevés jusqu'à ce que, des semaines ou des mois plus tard, l'un ou l'autre me tombât sous les yeux, et alors seulement les strophes manquantes s'ordonnaient d'elles-mêmes, le plus souvent sans effort.

La prose se bâtit de la même manière. Un ami très clairvoyant qui a hérité d'une maison charmante assez loin d'ici me racontait qu'il avait déjà vu souvent cette propriété en rêve éveillé pendant les années précédentes, non pas d'un seul coup, mais seulement par morceaux, d'abord une partie du toit de tuiles, plus tard deux murs couverts de clématites, puis la porte de la maison, la galerie et le jardin et ainsi de proche en proche toute la propriété, comme dans un jeu de construction. Ma façon d'écrire des dernières années ressemble beaucoup à cette apparition fragmentaire et progressive et il arriva souvent que le passage que je tenais pour un bon début m'apparut ensuite comme la seule conclusion possible.

J'avais toujours senti quelque chose de contraire au bon ordre dans ce phénomène, que je passais sous silence comme un secret. J'imaginais que la création poétique devait être chez les autres plus sûre d'elle-même, plus bouillonnante et géniale, et je respirai un peu lorsque Rilke, parlant des œuvres qu'il venait d'entreprendre, déclara avec modestie qu'elles étaient un travail pénible, avec peu de chances de réussite. Comme ce mot terre à terre de travail résonnait libre, et presque glorieux dans sa bouche ! Qui l'entendait se sentait aussitôt, si fatigué qu'il fût, envahi d'une confiance rafraîchissante en sa propre puissance.

Lorsque je demandai à Rilke de me lire quelque poème, il n'hésita pas un instant, prit un carnet noir et commença à déclamer cette œuvre admirable, écrite en prose,

qu'il publia plus tard dans un Almanach de l' « Insel ». Il la fit suivre d'un plus petit passage qui ne se trouve pas dans l'édition de ses œuvres.

Tranquillement, sur un ton net et harmonieusement modulé, il lisait ces phrases de forme parfaite et il était justement arrivé au passage mystique où l'esprit de l'arbre entre dans l'âme du lecteur, lorsqu'une servante habillée de noir avec un tablier blanc apporta le thé, glissa sur le parquet, et laissa tomber plateau, théière, tasses et cuillers. Le bruit dut être épouvantable, cependant, chose étonnante, on l'entendit et on ne le remarqua pas. Pas un instant le tranquille déroulement de la récitation ne fut interrompu, le cercle magique ne fut pas brisé. Comme si la voix, pourtant douce, du poète atteignait des nerfs spéciaux de l'ouïe, plus profonds, sorte d'antennes de l'âme, inaccessibles au fracas quotidien. Et lorsque Rilke eut fini, aucune syllabe du récit ne s'était perdue. La servante elle-même en eut conscience : sans se troubler, comme si elle se trouvait seule dans la pièce, elle remit tout en ordre et apporta de nouvelles tasses, comme s'il ne s'était rien passé.

Ce petit événement me revient en mémoire encore aujourd'hui, chaque fois que la conversation tombe sur Rilke. On s'étonne quelquefois, qu'une musique aussi délicate possède une telle puissance. Il est des gens qui reprochent éternellement au rossignol de n'être pas un aigle et beaucoup cherchent à abaisser Rilke en déniant à sa poésie une élémentaire virilité. C'est peut-être parce qu'il n'a jamais écrit un véritable poème d'amour. Cependant, il y a différentes expressions de la virilité et lorsqu'il n'est pas donné à un artiste de vivre en union spirituelle avec une femme, nous devrions au moins admettre qu'il épouse spirituellement, de la manière qui convient à son génie, les choses les plus magnifiques ou les plus humbles de l'Univers. Mais il n'est pas donné à tout le monde de voir cette naïveté. La plupart des

hommes appellent naïf un poème où l'homme se montre en bête déchaînée et rejette tout ce que les autres ont patiemment acquis pour lui. Ils oublient que l'homme ainsi déchaîné n'avancera en rien, ne mettra rien en mouvement, n'instituera ni ne fondera rien. Shakespeare savait comment le primitif peut s'exprimer délicatement et harmonieusement, lui qui créa Ariel, l'esprit de l'air, léger comme un songe, mais qui se joue des tempêtes et des orages et, chantant, règle les destinées.

Rilke souffrait du sentiment d'une perpétuelle menace, comme tous ceux qui habitent aux limites du chaos. Il était extrêmement sensible, d'une santé peu sûre. Il devait traiter son art comme un violon précieux que les intempéries désaccordent facilement.

Il éprouvait aussi parfois une grande frayeur à la pensée d'être forcé de renoncer à sa personnalité ; il s'arrêtait alors et consultait sa propre loi. C'était là dans sa vie des pauses qu'il remplissait d'exercices spirituels. Dans les carnets et dans les lettres qu'il écrivait, le plus souvent moins pour le destinataire que pour lui-même, il luttait pour se retrouver et fixer sa mission. On parlait de plus en plus des lettres de Rilke parmi ceux qui lui étaient proches : par la puissance d'expression et la beauté, plus d'une semblait égale à ses poèmes.

Quand par hasard, on entendait lire l'une ou l'autre de ces lettres et si l'on ne soupçonnait encore rien de la plénitude que l'on découvrirait plus tard, on devinait cependant déjà cet esprit indépendant, passionné dans ses formes multiples : tantôt créateur qui pour s'exercer à la patience en attendant son heure d'inspiration évoque en quelques mots d'une manière saisissante une campagne, un coin de jardin ou un costume, et lorsque son heure est venue sait exprimer du temps tout ce qu'il contient de précieux pour l'éterniser par son empreinte, tantôt hésitant, incapable de comprendre qu'il ne

peut user ingénuement de tout son être et puis aussitôt audacieux, éclairant de son humour les événements et les hommes, ou par moments encore écrivain supputant avec soin le profit probable de son travail, mais toujours artiste inflexible, certain de sa mission et qui renonce à tout confortable bonheur pour entendre ses voix profondes. Cette dignité, cette majesté royale au milieu de tant de souffrances et de tant de défaites ne resplendit jamais aussi belle que lorsque Rilke ouvre les yeux d'un jeune homme venu lui demander conseil sur les derniers mystères de la vie, ou bien lorsque, avec sérieux et cordialité, il le rend à son propre démon. Et nulle part, ni dans les poèmes, ni dans les lettres de cet homme agité de tant d'inquiétude et qui comprenait souvent sa faiblesse, on ne trouve un mot languissant, pusillanime ou las. Derrière la plus petite confidence, il reste celui qui a mis son existence au service de sa mission et pour l'accomplissement de cette mission se réserve la plus grande liberté humaine. Et ce poète n'aurait pas été un héros ?

Assis en face de Rilke dans l'atelier rempli de tableaux, je ne connaissais encore que peu de chose de ses combats, de ses souffrances et de ses doutes. Il était à mes yeux le Libre, l'Heureux, celui qui avait trop de temps à lui et ne vivait que de rêves. Lorsqu'il se plaignit de n'être jamais chez lui, sa vie me parut doublement enviable. Je vis en lui l'hôte éternel pour qui tout est toujours nouveau, à qui chaque maison qu'il honore de sa visite ne montre que ses beaux côtés sans lui imposer de devoirs. Une telle existence était justement le contraire de la mienne, car les logis que je visitais ne s'efforçaient nullement de me plaire, mais l'on m'y conduisait aussitôt dans le coin le plus sombre et le plus malsain. Mais je ne voulais rien me rappeler de tout cela dans la compagnie de Rilke et j'étais heureux de tout mon cœur d'oublier pendant une petite heure

mes occupations médicales, pour parler avec Rilke du Monde, de la Nature et de l'Art, comme je m'étais souvent figuré que les poètes causaient entre eux.

J'en profitais donc sans remarquer qu'il me donnait, sans rien recevoir de moi et je m'effrayai un peu lorsqu'il m'invita à lui donner à mon tour. En souriant, il m'apprit que, depuis qu'il avait lu le *Journal du docteur Burger*, il avait formé l'espoir d'examiner un jour de près ma conduite envers les malades, oui, de me consulter moi-même au sujet de bien des misères dont il souffrait. Ce n'est pas, que d'une manière quelconque me manquât le sens de l'honneur que cette confiance me faisait, mais une certaine gêne ne me laissa pas reconnaître à ce moment même, la beauté de la tâche qui m'était confiée. A ce moment un poète malade était pour moi quelque chose dans le genre d'un soleil sombre et de plus je ne pouvais imaginer que la constitution physique d'un être comme Rilke fût aussi simple que celle de n'importe quel homme. Le soigner m'apparaissait comme une entreprise audacieuse que j'eusse bien volontiers laissé à quelqu'un de plus apte. J'interprétai finalement sa demande comme une sorte de politesse. Lorsque, à ce moment, entrèrent Lou Andréas Salomé et Loulou Lazard, j'espérai que ces deux femmes détourneraient la conversation.

Peu après, Régina Ullmann les suivit. Je me rappelais la manière charmante et primesautière dont elle avait coutume de conter des histoires et je souhaitai que l'esprit de la fable descendît en elle. Mais presque aussitôt elle retira d'un papier de soie un bouquet de caroubier et demanda un vase pour l'y placer. La grappe d'un orange éclatant hors de laquelle sortaient quelques pointes de feuilles blanc-gris, n'était pas aussi compacte qu'il semblait. Des perles en tombèrent et constellèrent le vêtement sombre, monacal de la poétesse qui ne fut plus occupée pendant un moment qu'à net-

toyer les taches colorées. Ce jour-là, elle paraissait enfermée en elle-même et pendant qu'elle mettait dans l'eau les branches éclatantes, elle appuya sans le savoir le désir de Rilke en me demandant des nouvelles d'une enfant malade, la petite fille d'un forgeron, qu'elle avait confiée à mes soins quelques jours auparavant. C'était un cas extraordinaire et Rilke s'y intéressa beaucoup. Posant des questions il me força à le décrire et à le commenter. Il écouta d'un air aussi pensif que s'il avait écouté des poèmes les histoires bouleversantes de maladies qui maintenant se suivaient l'une l'autre.

Il devenait cependant de plus en plus sérieux et silencieux et tout à coup, sans sourire désormais, il m'expliqua que le métier de médecin était le plus limpide, le plus beau et le plus charitable de tous, qu'il avait voulu étudier la médecine dans sa jeunesse et espérait encore qu'il n'était pas trop tard.

Un silence suivit ces paroles. Chacun se demanda quel pouvait être le sens profond de ce vœu, mais nul ne le crut réalisable. Personne ne pouvait croire que la fuite dans une activité sociale, même la plus humaine, fût un jour permise à ce prisonnier sacré de sa mission. Les trois femmes, assises à une certaine distance l'une de l'autre, regardaient devant elles, comme si elles tournaient les feuillets de leur mémoire. Il était étonnant de constater combien elles se ressemblaient peu, mais combien le charme puissant du poète solitaire les unissait pourtant l'une à l'autre.

Cependant, les paroles de Rilke m'avaient rendu à la mission que j'aurais tout à l'heure repoussée volontiers ; je le lui dis, lorsque je me levai pour prendre congé. Il sourit comme quelqu'un qui médite une surprise et me pria de rester encore une minute. Puis il ouvrit un petit placard qui contenait des cartons et des livres et tout à coup je vis le petit volume bleu de mes vers dans ses mains. Il l'ouvrit, alla jusqu'à

la fenêtre par où la nuit tombait et lut les strophes passablement abruptes d'un poème de jeunesse sur l'aube, lentement et avec un retentissement si profond dans la pièce où déjà descendait le crépuscule que nous eûmes comme un sentiment d'espace.

Revenant à la maison par les rues éclairées, je me trouvai plus fermement résolu que jamais à partir le plus tôt possible au front. « Dérobe la Lumière à la gueule des serpents ! » Le mot mystérieux m'appelait depuis des mois et certainement je n'étais pas le seul à espérer découvrir en moi à la faveur de cet éloignement, quelque valeur plus profonde. Maintenant le poète voyageur avait donné un élan nouveau à mon ancien besoin de partir et pour le satisfaire il n'y avait alors qu'un moyen.

L'office sanitaire de Munich vint au-devant de mon désir : lorsque le matin suivant, j'entrai dans la sombre vieille caserne d'infanterie d'Augsbourg, un ordre de départ pour la France du Nord m'y attendait.

HANS CAROSSA

(*traduit par* J. LEGUÈBE)

1. Hans Carossa, né en 1879 en Haute-Bavière, est médecin de campagne. Il a écrit six ouvrages, dont un seul roman, *Le docteur Gion*.
Le texte dont on a lu la traduction est extrait de *Führung und Geleit* (Le chef et le guide). Ce sont des souvenirs tirés de la vie du docteur Carossa, et qui montrent comment et sous quelles influences une âme tourmentée est parvenue à la sérénité.

NUIT SUR LA GRANDEUR

a toute fraîche fenêtre d'hier, ô toi, fréquent miracle pour mon regard,
lroit je l'admirais. Et cette ville, ma ville, neuve encore,
it comme interdite ; tout un pays que nul mot ne domptait,
noi-même se muant en ombre, m'exilait de moi. Les plus prochaines
s ne se donnaient nulle peine que je saisisse. Au lampadaire
elle aux mille hâtes se hissait ; je la sus étrangère.
que, une chambre, avec sa lampe, me fit face, presque palpable en moi...
j'y étais coin, mais les volets me sentirent, se refermèrent.
endis. Lors un enfant pleura ; à la ronde dans ces demeures
vais de quel pouvoir étaient les mères, mais je savais aussi
uels sols à jamais dépeuplés d'aide pousse tout pleur.
tard ce fut un cri presque incanté : de très loin m'atteignit
ugueux caillou d'attente ; ce fut aussi, en bas, le toussotis
pauvre vieux, qui, secouant sa tête comme un blâme, pensait confondre
re entière plus clémente. Puis une heure tintillonna !
mptais, mais trop tard : elle croula, glissant par dessus moi !
is vraiment le gosse d'un autre village qu'on vient enfin d'admettre
jeux ; mais il laisse toute balle le fuir encore et les ébats
pour les autres sont échange d'aisances le rendent maladroit ;
rrête, regarde au loin... où donc ? Comme lui j'attendis !
ain j'appris que j'avais tout saisi : c'était toi, Nuit, qui me fréquentais,
uais avec moi tes jeux de grande personne. Miracle ! Oui, les tours
nt pour moi mégères, une cité au destin défiant, dos tourné,
e moi gisait ; oui, des montagnes fermées sur leurs secrets
essaient contre moi ! et cependant, plus près, un peuple d'étrangers
pays de faim prenait gîte juste en plein flamboiement
icieux de mon cœur ; ô Nuit, ô ma Très-Haute,
eule n'éprouvais nulle honte à me connaître.
souffle glissait très souple au long de moi ; et ton sourire,
me porter ma part de l'immensité sévère,
a souffrance fit un pas.

RAINER MARIA RILKE
(*traduction d'*ARMAND ROBIN)

DOLÉANCES

A Limoges, chez ma grand'mère, réveillé avant l'aube dans un lit trop grand aux lourds rideaux de reps, j'écoutais un piétinement de foule calme, la rumeur des ouvriers qui emplissaient les rues en allant au travail. Les sirènes annonçaient la fermeture des portes. Alors, il faisait jour et on entendait les tonneaux de porcelaine rouler sur les pavés.

La maison de granit formait comme une citadelle accolée à la fabrique, et défendue par de hautes murailles, des portes de fer, des cours dallées, une terrasse comme un chemin de ronde où la suie mêlée à la bruine se déposait sur le gazon. Là vivaient des Américains.

Venue de New-York avec son mari, à la recherche des sources de la porcelaine, ma grand'mère était arrivée à Limoges en diligence, tenant sur ses genoux celui qui maintenant gouvernait quinze mille ouvriers et ces longs bâtiments de granit et de vitrages enfumés que l'on appelait « l'avenue Garibaldi ».

Tassée dans un fauteuil large et carré que sa robe noire de satin pékiné remplissait à plein bord, ma grand'mère restait tout le jour dans son salon devant le feu qui flambait vif malgré la chaleur du calorifère, ses mains agiles sans cesse occupées à faire une tapisserie, selon sa façon accommodée à ses rhumatismes. Depuis soixante ans, elle n'avait appris que peu de mots français, tout juste ce qu'il en fallait pour être comprise de l'une de ses filles sourde-muette, ma tante Loulou, qui ne la

quittait jamais. Parfois, à genoux auprès de sa mère, ma tante Loulou épelait lentement de sa voix rauque une bible ouverte, et, de temps en temps, levait sur sa mère ses yeux illuminés de foi. Après la lecture, ma grand'-mère lui faisait un petit sermon en français, avec les mots les plus simples de cette langue difficile pour elle, mais la seule que son enfant pouvait lire sur ses lèvres.

On trouvait dans cette bible, sur la page de garde, une liste des aïeux tour à tour gens d'église et de négoce depuis le premier William qui avait quitté l'Angleterre en 1640. Maintenant, ils étaient revenus en Europe avec leur volonté hardie, leurs mœurs, leurs principes, leur temple construit sur un terrain de leur fabrique, au centre de cette ville toute catholique.

Dans ce salon étouffant je revois ma mère, son port altier, son fin profil alourdi par une bouche un peu forte. Il fallait que la chaleur fût extrême pour qu'elle osât en s'excusant défaire les trois premières agrafes de son col montant. Elle aussi était Américaine, mais je le concevais mal, car elle ne savait plus l'anglais, et mon père qui improvisait des mélodies au piano dans une pièce voisine séparée par une glace sans tain, était bien l'essence d'un Français charentais.

Aussi, tout me paraissait curieux dans cette famille d'une autre race où l'on mangeait des huîtres conservées dans un bocal ; surtout, la maison m'étonnait, son parfum de bois bien encaustiqué, les murs de la cage d'escalier à fond or avec des palmes foncées, les immenses portes d'acajou qui s'élevaient jusqu'au plafond très haut, et ces hommes géants au visage de patriarche qui pénétraient parfois dans le salon par ces grandes ouvertures, marchaient sans bruit sur les tapis et s'asseyaient sans rien dire.

Le livre où Bromfield raconte son enfance en Amérique me rappelle les personnages de ce côté de ma famille. Prenant de l'âge, je sens que ces étrangers font

bien partie de ma chair, et que, de plus en plus, ils s'emparent de moi. Pourtant, je ne perçois nulle bataille dans mon sang qui est un violent mélange, et je m'étonne que l'on puisse rassembler en soi si paisiblement, avec un sentiment si normal d'unité, des forces si différentes.

Il en est ainsi pour beaucoup de Français de l'Ouest où les traces de l'étranger se révèlent sous mainte forme, chez les marchands surtout. Nous avons toujours été envahis.

Limoges a fourni à ces Américains un vieux trésor français que je ne tenterai pas de dénombrer. Ce qu'ils ont apporté à Limoges, j'en verrais le signe dans ce granit des murs qui surprenait au milieu d'une ville dont les plus riches habitants menaient encore une existence douillette et très ornée en des maisons de torchis ; et plus avant, je crois en discerner l'origine dans certaines manies de ma grand'mère qui semblent pourtant insignifiantes. Suivant la religion des quakers elle proscrivait par préjugé puritain les bijoux et tout ornement dans sa toilette, mais elle avait l'horreur du médiocre et de l'imitation, une répulsion physique pour les étoffes de coton, les soies maigres.

Ses fils ont appliqué à la fabrication de la porcelaine ce goût familial des matériaux nobles et du luxe dans le détail du travail, instituant une sélection parmi les ouvriers payés « aux pièces », favorisant les plus habiles, pour obtenir à tout prix ce qu'ils considéraient comme la perfection : ces porcelaines diaphanes un peu contournées.

Les circonstances qui ont rendu possible un prompt enrichissement de Limoges vers les années 1840 peuvent varier avec les temps, mais le principe de cet enrichissement demeure, et il est contenu dans les rapports d'un homme avec les circonstances. La richesse latente des choses ne sera pas utilisée sans un homme qui vient à

point pour libérer l'événement et qui apporte le mot du secret.

Les qualités professionnelles du premier animateur de l'industrie de la porcelaine à Limoges n'avaient pas fait défaut jusque-là aux chefs des petites fabriques limousines. Mais ils ne savaient pas le mot du secret.

Le secret consistait, en ce temps-là, à faire adopter la porcelaine de Limoges par la clientèle américaine qui se servait ailleurs.

C'est une idée qui avait pu venir à l'esprit des Limousins, mais le moyen leur manquait. Il s'est trouvé non pas dans un raisonnement, ou des procédés techniques, mais dans la complexion intime d'un homme qui avait par tempérament le goût des belles matières et des grands risques. D'un objet de musée il osa faire un objet usuel, et il en imposa la mode aux Américains par une sorte de fascination.

Cette mode a duré longtemps et n'est pas encore oubliée. Une industrie prospère en nourrit beaucoup d'autres ; l'argent que l'État prélève chez les particuliers pour payer ses fonctionnaires et son armée n'a pas d'autre provenance.

Auprès de tels bienfaits, le château que possédait leur auteur, et sa collection d'estampes japonaises, et les quelques millions qu'il a laissés (aujourd'hui envolés je ne sais où) sont des bagatelles. Considérer sous cet aspect futile une question de si grandes conséquences, c'est une perversion de l'esprit.

La question est d'importance, en effet. On peut prêcher la pauvreté à un peuple. Mais si l'on croit que l'aisance lui est salutaire et qu'elle n'est pas indifférente à son âme, il faut admettre le principe qui assure cette aisance, et accepter cette vérité : les hommes dont la valeur est efficace sont en très petit nombre et c'est d'eux que tout relève dans le temporel. Ils doivent agir sans entraves, à la place qui leur convient et que l'on ne peut

prévoir. L'aisance de la communauté est à ce prix. Elle dépend des cadres. Le capitalisme libéral est, avant tout, l'instrument rigoureux de la sélection et du contrôle des cadres, sans gêne pour la communauté, et il permet leur renouvellement sans recours à la révolution.

C'est une vérité sévère pour des hommes qui se sont octroyé des droits égaux. La foule incline au médiocre et au relâché ; elle déteste qui se distingue. Elle aime les orateurs qui lui disent que les diplômes ou l'élection suffisent pour constituer les cadres.

L'épuisement des ressources de l'État, les crises, le succès de doctrines puériles, la guerre ou sa menace obligent à recourir à la loi martiale et au régime de privation et de servitude (telle ou telle forme de collectivisme) qui repose nécessairement sur la loi martiale. On aspire à se délivrer de ces régimes dès qu'on les subit. Ils ne valent que pour la parade. Là n'est point l'avenir en France.

Ni ailleurs, peut-être. Les défaites du présent font l'avenir, presque toujours. Et les triomphes dans le présent sont une défaite. Je me figurais que M. Hitler préparait les voies au communisme intégral dans son pays ; mais j'entends dire que la plupart des Allemands ont aujourd'hui l'horreur du communisme parce que le régime imposé par M. Hitler leur en donne l'avant-goût. Les modes variés du collectivisme sous la férule de l'État, tous les genres de tyrannie qui triomphent en ce moment, appelés communisme ou dictature, sont déjà exclus de l'avenir. Mais la façon dont ils vont disparaître peut inquiéter.

Les capitaux américains dont la France a bénéficié durant un siècle par l'entremise d'une fabrique limousine sont incalculables parce qu'ils s'infiltraient par de nombreuses voies indirectes ; mais on peut évaluer l'avantage que les ouvriers en ont retiré.

Cet avantage est certain, puisque tant d'hommes ont

quitté la lande limousine pour devenir ouvriers porcelainiers. Est-ce qu'il était suffisant ? Je ne crois pas que l'on eût pu accorder beaucoup plus sans danger pour l'entreprise. Ce qui a manqué à ces hommes, c'est le recours à un pouvoir indépendant qui aurait eu soin de leurs intérêts.

Le chef d'une fabrique, hypnotisé par les écueils, ne peut donner aux hommes qu'il emploie assez d'attention. Il ne jugera pas avec bienveillance les grévistes, lorsqu'il voit durant cet arrêt du travail causé par une vétille (retrait de l'autorisation de manger à l'atelier) le marché de l'Amérique du Sud enlevé pour toujours à Limoges. Seul un pouvoir indépendant, et qui tiendrait compte à la fois de l'intérêt des hommes et de la bonne gestion de l'entreprise serait capable de régler des conflits qui intéressent la communauté entière.

A défaut de ce pouvoir indépendant, les syndicats ont obtenu pour les ouvriers quelques améliorations nécessaires, d'ailleurs insuffisantes. Mais au total leur action a été nuisible aux ouvriers et à la communauté, car ils s'attachaient surtout à imposer des mesures funestes à l'entreprise et à entretenir la révolte.

Tout homme a des doléances à présenter ; mais, en réalité, aucun ne sait vraiment ce qu'il désire, ni ce qui lui est bon. Nos vœux sont inspirés de la mode et rarement de nos besoins, très obscurs quand on y pense.

Les meilleurs ont la volonté charitable d'élever à leur niveau ceux qu'ils jugent en état d'infériorité. Resterait à s'entendre sur les moyens de cette élévation et son but, sur la supériorité et l'infériorité réelles des uns et des autres.

Dans la campagne limousine, les villages sont misérables. Pays pauvre il est vrai, mais la saleté y ajoute sa détresse. On voudrait donner à ces paysans le goût de la propreté ; mais ils ne souffrent pas de leur état,

ils ne comprennent pas la propreté. On voudrait qu'ils en aient la nostalgie ; c'est à quoi ils résistent. On a construit à La Haye, au bord de la mer, pour les pêcheurs, de grands immeubles dans le style des plus luxueux hôpitaux. Les pêcheurs préfèrent leurs masures d'antan. On voudrait qu'ils souffrent d'un si pauvre logement. Mais ils n'en souffrent pas. Toujours on se heurte à cette obstination de malheureux aveugles qui sont contents de leur sort ; ils n'éprouvent même pas le besoin de s'instruire. Heureusement, des hommes énergiques se dépensent pour leur bien et présentent les doléances du peuple.

A ce propos, l'expérience d'un gouvernement socialiste en 1936 a été très instructive, du moins pour moi. J'ai eu sous les yeux, dans un village de l'Eure, une petite usine fort agitée à cette époque. Par la voix d'un délégué, les ouvriers ont fait connaître leurs doléances. Elles étaient raisonnables et furent tout de suite admises. Mais ces faveurs demandées et obtenues, les ouvriers ne les désiraient pas. Ils ont d'abord exigé une salle de douches. Elle fut installée aussitôt, et elle existe encore. Les ouvriers ne s'en servent pas. Ils n'aiment pas les douches. Ainsi des autres vœux.

Ce qu'ils désiraient vraiment, c'était gagner davantage. Mais sur ce point, il faut subir la force des choses, comme nous l'avons vu.

Les doléances des gens de lettres, ces dernières années, m'ont instruit mieux encore. Elles ne se distinguent pas des revendications d'un délégué d'usine ; c'est le même esprit ; il s'agit toujours de détruire l'instrument qui vous fait vivre.

Les gens de lettres veulent secouer le joug des éditeurs dans le moment où les éditeurs s'effacent d'eux-mêmes.

Les difficultés des éditeurs proviennent de leurs largesses à l'égard des auteurs. Payer à l'avance des droits

sur des ouvrages qui ne se vendent pas, éditer le manuscrit d'un enfant dans l'espoir de recueillir le germe du talent, offrir sans cesse au public ce qu'il refuse, dépenser beaucoup d'argent pour donner au moins à l'auteur le plaisir de voir son nom en caractères gras dans les journaux, c'étaient de belles fantaisies, mais trop coûteuses.

Les écrivains de talent et qui ont un public ne reprochent rien aux éditeurs. Mais la société des gens de lettres comprend des milliers d'auteurs qui ont à se plaindre du sort. Ils trouvent au Parlement des gens de même espèce toujours disposés à soutenir les plaignants afin d'abolir les abus, c'est-à-dire les choses qui existent, même excellentes. La révolte est le plus souvent une fièvre de l'ignorance et de la médiocrité. Même la révolte contre la vie, et toute plainte, et les soupirs.

Notre société est très dure. La foule souhaite une communauté plus humaine qui ne mesure pas strictement ses faveurs aux mérites et aux services qu'elle juge bons. Mais, lorsque les doléances de la foule et le vœu des grands cœurs triomphent, c'est une société bien plus dure qui se constitue sur des ruines ; car seule une vieille société bien établie peut se permettre quelques fois un luxe de charité, des gentillesses pour l'art, et l'entretien des dissidents.

JACQUES CHARDONNE

TOUT LE TRAFALGAR

Tout au fond de la Salpêtrière et vers la droite, se dressait le pavillon Gosset tout neuf, mais qui n'étant pas achevé faute de capitaux, paraît-il, conservait derrière sa façade moderne des baraques en bois. Ces baraquements pourris et branlants n'existent certainement plus, car vers la fin du séjour que j'y fis, l'on nous transporta dans d'autres bâtiments, pour livrer les baraques aux démolisseurs.

Les gens non prévenus étaient fort surpris, lorsqu'après avoir traversé le pavillon moderne ils débouchaient dans notre vieille salle. L'administration l'avait nommée Salle Segond, mais les malades l'appelaient « le bateau-lavoir ». Construction en bois hâtivement et provisoirement dressée au début de la guerre, elle rappelait les baraquements militaires américains. Sous la poussée du vent elle craquait de toutes ses jointures, deux de ses fenêtres s'ouvraient infailliblement, et à trois reprises j'ai vu un opéré du jour recevoir l'averse en pleine figure — à son grand plaisir d'ailleurs ! Sur le plafond et les parois, la pluie avait tracé des cartes géographiques, les rideaux aux fers rouillés étaient couleur d'urine, et il était impossible de les baisser. Si l'on y arrivait tout de même, il n'y avait alors plus moyen de les remonter. Après l'observation du médecin qui ne voyait plus clair, on allait chercher une échelle et un garçon de

salle, qui arrangeait le rideau au péril de sa vie. Lorsqu'il ne ventait ni ne pleuvait, et que les infirmières n'étaient pas obligées de placer partout des cuvettes pour recueillir l'eau, c'était pis encore. Il faisait une chaleur suffocante. On était dans une étuve et il était interdit d'ouvrir la fenêtre, à cause de l'opéré du jour. Et comme il y avait des opérés tous les jours, ou presque, l'air était constamment empesté. Plus d'une fois j'ai vu défaillir des gens, malade ou visiteur. N'empêche que la salle était humide sur ses pilotis. Le troisième jour les biscuits se ramollissaient, bientôt le sel devenait inutilisable. Il y avait aussi des bêtes. En plein jour se baladaient dans la salle souris et cafards. J'ai vu aussi des mille-pattes, mais parce que mon séjour fut très long dans cette salle (cent trente-huit jours). Comme notre chat Kiki était un mâle châtré ayant peur des souris, on avait placé dans la salle un piège. Ça claquait parfois.

La salle Segond contenait trente lits, douze de chaque côté et six dans le milieu. Ces derniers, appelés brancards, disparaissaient quelque temps en été. Eh bien ! de ces trente lits dix étaient de trop. Tassés et entassés dans ce bateau-lavoir, les malades devaient prêter mille attentions à chacun de leurs actes, tant l'espace était réduit. Mais bien pire était la condition des infirmières. Faire avancer le chariot, était une manœuvre très délicate. La cuisine roulante passait en nous frôlant (au poil, comme on disait) et souvent se cognait aux lits, dans un grand fracas de vaisselle remuée. Le bouillon montait comme un geyser puis se répandait, au grand amusement des titis.

La salle Segond se prolongeait au delà d'un petit couloir, et formait une chambre de dix lits, appelée « la chambre des Sénateurs », à cause des discussions épiques qui s'y déroulèrent à un moment donné, sur la politique intérieure du Front Populaire. Entre ces deux fractions de la salle Segond, c'est-à-dire dans le couloir même, se trouvait, lui — le cabinet ! L'unique cabinet ! Le cabinet

pour quarante malades ! Mais laissons cette abomination.

Il nous reste à dire maintenant le bon côté de la salle Segond. Le bon côté est connu de tous, certes, mais on ne dépassera jamais les bornes, en revenant sans cesse, en insistant toujours sur ce bon côté : les miracles accomplis par les médecins, et le grand dévouement des infirmières obscures.

I

Foch et les moineaux

Le N° 10 est un vieillard qui perd ses forces petit à petit. Il s'appelle Foch comme le maréchal et il va mourir bientôt. Il a des sourcils épais constamment froncés, et des moustaches longues dont certaines mèches se soulèvent, lorsque le vieillard se met à mugir et à grogner. Longtemps il a mené une lutte épique avec l'infirmière alsacienne qui voulait lui tailler ses moustaches gauloises, longtemps il a pesté à propos de tout et de rien, mais depuis quelques jours il ne crie plus. L'air toujours bourru, il attend la mort patiemment, en attendant il regarde ses mains couleur de cire. A une heure tapant arrive sa femme, lourde et épaisse ménagère très pauvrement habillée, ayant comme unique parure un collier de verre rose.

Après le bonjour, elle s'installe auprès de son homme, croise les mains sur le ventre, et se tait comme d'habitude. Le couple n'a rien à se dire. Au bout d'un long silence la femme parle tout de même :

— T'as bonne mine aujourd'hui, t'sais ?

L'autre :

— Non. J'ai mauvaise mine et tu n'es qu'une menteuse.

— Comment ça ? Pourquoi menteuse ?

— Parce que de vrais amis m'ont fait comprendre ce matin que j'ai mauvaise mine. Quand je me suis mis à la fenêtre, j'ai fait fuir les pierrots.

— Les pierrots ?

— Les moineaux, quoi ! En voyant ma gueule, ils se sont enfuis tout de suite, comme ça, frrr... ! Ceux-là sont plus sincères. Une bête à Dieu c'est plus sincère, et elle nous fait comprendre quand elle a peur.

De son métier, Foch était vidangeur.

2

Pendant la canicule

Mon voisin de droite, c'est-à-dire le N° 16, est un tout petit bonhomme de 62 ans, souriant et propret, qui me montre les photographies de l'être qu'il aime le plus au monde : son chien-loup.

Tous les jours il reçoit la visite de sa femme et de sa nièce. Cette dernière personnifie la stupidité sur la terre de France. Jamais, jamais il ne m'a été donné de rencontrer une femme aussi sotte, aussi stupide ! Elle est très jeune et jolie pourtant, et possède une poitrine superbe, mais même cette poitrine me fait sourire avec un sentiment de commisération. Elle parle sans arrêt, et bien entendu, pour ne rien dire. Le malade fait claquer parfois un juron sonore, en disant : « La ferme ! » La nièce ouvre de grands yeux étonnés, secoue sa jolie tête d'où pendent des boucles d'oreilles incroyables, et verse deux larmes. Mais aussitôt après elle sourit gentiment, et rectifie son maquillage à grands coups de houpette. Elle a désarmé l'adversaire.

Arrive le jour fatidique où l'on opère le bonhomme. Notre salle est chaude comme un hammam, et l'opéré. couvert par un énorme édredon, transpire à grosses gouttes. Parfois il s'efforce de me parler, mais comme on lui a retiré son appareil dentaire, j'ai mal à le comprendre. Je distingue seulement ces mots :

— N'en peux plus ! Je meurs !

A l'heure des visites arrive la femme tout essoufflée et

très rouge, précédée par la nièce qui marche comme un petit coq, la tête haute, la poitrine dehors, la taille bien prise dans le corset. La femme est si bouleversée qu'elle s'écroule sur ma chaise. Quant à la belle enfant, je lui dis :

— Causez pas ! Il faut le laisser tranquille aujourd'hui.

Au bout de deux minutes elle a oublié mon conseil et parle sans arrêt, pose mille questions au malade, arrange les couvertures qui n'en ont nul besoin. A la fin le malade dit :

— J'ai chaud !

La nièce lui répond textuellement, en secouant sa jolie tête :

— Que veux-tu, mon petit bonhomme ! Tout le monde souffre avec ces chaleurs ! Je transpire à tel point, que j'ai failli mourir ce matin. Et telle que tu me vois, j'ai du talc entre les fesses !

3

La mort du gavroche

Les brancardiers nous ont amené un gavroche de quinze à seize ans, écrasé par un camion. Après lui avoir fait sa toilette, la blonde infirmière, cette bonne et maternelle madame J. vient près de moi pour dire :

— Mon Dieu, mon Dieu, il était sale comme un clochard !

En effet, le gavroche qui ne portait pas de chaussettes et dont les sandales béaient lamentablement, avait les membres inférieurs tout à fait noirs. Arrivé vers dix heures du matin, il est mort avant midi, sans que la science intervienne, car il n'y avait rien à faire.

Après sa toilette, il a lancé dans la salle un regard circulaire, un très long regard circulaire, et comme les malades le regardaient mais se taisaient, avec une angoisse bien compréhensible, cet enfant déjà marqué par la mort et très pâle, a dit :

— Eh ben alors quoi ! On ne cause pas par ici ? Est-ce que je suis à la Salpêtrière ou au musée Grévin ?

Les malades, ces visages de cire, ont tout de suite rompu le silence. Tout le monde posait des questions à la fois, comme en se bousculant. L'enfant a dit, en parlant du camionneur qui l'avait écrasé :

— Qu'est-ce que j'vais lui casser à ce mec-là ! Mais tu comprends, moi j'tenais bien ma droite avec ma bécane, mais il m'a monté d'sus !

Puis il a ajouté :

— Des mecs qui n'savent même pas conduire... Y a d'quoi désespérer. Ah ! je te dis mon pote, y a de quoi !...

Ensuite il a redemandé à boire. Comme on le lui refusait, très vite il a élevé la voix, poussant un cri de fillette. Après avoir copieusement injurié les infirmières et lancé au milieu de la salle son « canard » vide, il s'est tourné vers nous pour dire :

— Mais c'est pas des femmes, c'est des gonzesses ! et vous vivez avec ces garces-là ! Mais vous n'êtes pas des hommes, vous autres...

Mais bientôt il s'est tu. La tête blonde tombait, se relevait péniblement, retombait encore. De la porte ouverte entrait une pauvre femme, qu'on était allé chercher au fond d'une fabrique certainement. C'était la mère. Elle ne pouvait rien dire, mais regardait s'en aller son fils. Après un long silence le petit a dit ces mots :

— Poupoule, Poupoule, ils m'ont tué pour la vie !

Ensuite,

— T'entends Poupoule, pour la vie !

Avec trois paravents, on l'a isolé. C'était la fin.

4

Contre la Salpêtrière

Je dois avoir l'air bien triste, car mon voisin fait beaucoup d'efforts pour me consoler et me distraire. Il parle

d'une façon continue et me raconte, entre autres, qu'il a été emprisonné pour motif d'assassinat. Travaillant dans une ferme, voici déjà pas mal de temps, il a été pris à parti par un autre garçon de ferme, dont le vin était mauvais. Connaissant la brutalité et la force peu ordinaire de l'ivrogne, et pour lui faire peur, il avait saisi le couteau de cuisine qui traînait sur la table (ils finissaient de dîner) lorsque l'ivrogne est venu se jeter sur lui comme une masse, et naturellement s'est enfourché sur le couteau. Il est mort, les intestins perforés.

Et mon voisin qui a connu la vie des prisons, s'efforce à me faire comprendre qu'on est infiniment mieux à l'hôpital, sur le chapitre de la cuisine tout au moins. Mais comme il se rend compte du peu d'effet de ses paroles, il ajoute :

— Ah je te comprends ! y a des jours où tout va de travers. Mais faut pas désespérer pour ça, va ! Moi, vois-tu, quand ça n'allait point je me rendais toujours aux Halles, et je faisais le porteur, je me débrouillais quoi ! Parfois tu ne trouves pas de boulot, ça arrive, parce que comme tu n'as pas de permis, faut travailler en cachette. Mais alors, on demande quelque chose aux marchandes, pas vrai ?

— On demande quoi ? De l'aumône ?

— Ah mais non, on n'est pas des mendigots. On demande une salade, quoi ! Si la marchande vend des carottes on en demande une petite botte, ou bien une tête de chou-fleur. Une petite, bien sûr ! Si elle te la passe, tu vas un peu plus loin et tu vends ton chou-fleur à une ménagère. Une fois, vois-tu, j'ai rien trouvé, mais rien du tout. C'était la poisse. Il était presque midi et j'avais pas de quoi me payer un verre. C'était il n'y a pas longtemps, c'est pour ça que je t'en cause. Eh bien mon vieux, j'ai trouvé un type dans mon genre, et je lui ai vendu ma culotte qu'était assez bonne...

— Non mais des fois ! tu te payes pas ma tête ? T'es tout de même pas resté dans la rue en caleçon !

— En caleçon ? Que t'es con ! Tu sais même pas que nous portons toujours deux culottes ! Une qu'est en toile des fois, genre mécano, et une qu'est une culotte de bourgeois. Eh bien, tu vends celle-là !

Deux semaines se sont écoulées depuis cette conversation et mon voisin a regagné les Halles certainement, lorsqu'un après-midi l'on dépose à mes pieds une civière. L'homme qui s'y trouve ne donne pas signe de vie. C'est un homme jeune encore, pas trop mal habillé, portant des chaussures aux bouts vernis et une ceinture très large. Grand est mon étonnement lorsqu'on le déshabille et sous son pantalon j'en vois apparaître un deuxième. Maintenant je sais que c'est un clochard.

Doucement, lentement, il se réveille. Comme sur l'oreiller sa tête est tournée vers la droite, c'est moi qu'il aperçoit le premier en ouvrant les yeux. Sans faire le moindre mouvement — il en est bien incapable — il me demande :

— Où que je suis ?

— Dans le plumard.

Passé un moment, il reprend plus fort :

— Où que je suis ?

— A l'hôpital.

Il me fixe longuement et méchamment. Non, il n'est pas satisfait. De sa voix rauque il revient à la charge :

— Où que je suis ?

— A la Salpêtrière !

Le juron s'est échappé vif, sonore, magnifique. Ce clochard, pour qui la Salpêtrière est l'enfer terrestre, veut s'en aller sur-le-champ, tout de suite, sans délai. Il se redresse, et puis :

— Moi, je me barre.

Mais il ne peut pas, car il est bien faible encore. En s'amenant au pas de course, l'infirmière l'attrape et le renverse dans les draps. Pas pour longtemps ! Le clochard reprend ses forces petit à petit et bientôt il faut deux

infirmières pour le maintenir. Aidées par un garçon de salle, elles l'attachent à son lit, mais l'homme se débat comme un forçené et défait tout.

A la fin on emploie une force plus grande encore, la persuasion. La surveillante s'installe auprès de lui et lui parle maternellement. La conversation s'anime, l'homme devient un peu plus doux, il sourit. Nous savons maintenant qu'on le laissera partir, car vraiment il n'a rien. La syncope est bien passée, et la surveillante conclut :

— Tu connais la règle, n'est-ce pas ? Nous, on veut bien te laisser partir, mais il faudra d'abord que tu pisses. Si tu pisses, cela sera une preuve que tu n'as rien dans le ventre, que tout fonctionne bien. Allons, pisse !

Voici sa réponse :

— Moi, je veux rien laisser ici de ma personne. Tout à l'heure, quand je serai sorti, j'irai pisser contre la Salpêtrière, mais jamais dedans ! Jamais dedans !

La dispute s'est prolongée longtemps sur ce sujet, et l'homme n'a fait que répéter les mêmes mots : *contre la Salpêtrière, jamais dedans* ! Farouche et entêté, il disait des injures à l'adresse des agents qui l'avaient amené dans cet enfer, et ne voulait qu'une chose, partir tout de suite, partir sans laisser trace.

Sur le moment de partir, le clochard a fait la moue en voyant mon bol de tisane.

— Moi, c'est du pinard que je veux !

Et comme la surveillante voulait savoir comment il se procurait de l'argent, il répondit :

— Vous savez, en ce moment ce n'est pas bien difficile. On s'engage pour l'Espagne et on empoche 200 balles, avec un billet pour Toulouse...

— Tu t'es engagé, toi ?

— Mais bien sûr !

— Alors, qu'est-ce que tu fous par ici ?

— C'est que, quand on prend le train pour l'Espagne, on descend à Orléans et on fait demi-tour...

Je note ce qu'il a dit. Ce pauvre type se vantait peut-être. On disait — ce qui paraît un peu plus logique — qu'il buvait sa pension militaire. Il avait dans le ventre une balle, reçue au régiment pendant les grandes manœuvres, et il était inapte au travail (?)

5

Le Flic

Sitôt installé dans son lit, mon voisin me raconte son histoire, ainsi que font d'ailleurs tous les entrants : il allait être engagé à la Préfecture de Police comme chauffeur, lorsqu'à la visite médicale on s'est aperçu qu'il avait une petite tumeur sur sa jambe gauche. Ce n'était qu'une chose sans importance, une tumeur formée par de la graisse paraît-il, mais on lui a conseillé d'aller d'abord à l'hôpital faire enlever ce bout de chair. C'était une affaire de trois jours au plus.

Il y a déjà un moment que le voisin m'a raconté son histoire, lorsque Le Frisé, mon autre voisin qui n'avait rien entendu, me demande :

— Qu'est-ce qu'il a, le copain ?

Naïvement je lui répète ce que je viens d'entendre. Rien, mais rien dans cette histoire ne m'avait paru digne d'intérêt. Ce n'était pas l'avis du Frisé. Il éclata, avec une sainte indignation :

— Quoi ? Il va se faire flic ce coco-là ?

Le policier, c'était l'ennemi. Pour le Frisé, c'était l'adversaire de toujours. Avec cette « tumeur », le déshonneur venait de rentrer dans la salle Segond. D'autres personnes demandèrent à mon voisin, si vraiment il allait passer « de l'autre côté de la barrière ».

Mon voisin était un gaillard très brun et très beau.

Qu'allait-il répondre ? Lentement il se dirigea vers le coin hostile d'où lui venaient toutes ces questions, et parla à ces gens avec douceur, disant qu'il était réduit au chômage depuis des mois, qu'il avait à sa charge sa vieille maman, qu'il n'allait pas devenir policier, loin de là, mais tout simplement chauffeur.

Il s'excusait. On lui pardonna. Et ceci d'autant plus volontiers que l'homme était réellement sympathique. Mais c'est égal, on le surnomma Le Flic.

***

Comme sa tumeur est bénigne, c'est un tout jeune étudiant qui vient prendre les observations du malade. L'étudiant n'a nulle expérience, il n'a encore jamais pris d'observations, mais le cas est tellement facile qu'on en a profité pour faire débuter ce garçon. Assis auprès de moi, le jeune homme pose des questions et note les réponses. Il va décrire aussi l'aspect extérieur de la tumeur, son emplacement exact, etc. C'est un garçon coquet, très sympathique, fort méticuleux, mais bien peu audacieux pour un futur chirurgien. Il fait d'abord un brouillon, ensuite un deuxième. En revenant sur ses mots il ajoute un *s*, met un accent, corrige la ponctuation. Mais évidemment, il fait une faute ! Malgré tant d'attention ou à cause de cela même, il se trompe affreusement, lorsqu'il remet à neuf son brouillon. Au lieu d'écrire. *La tumeur n'est pas douloureuse*, il écrit sans sourciller. *La douleur n'est pas douloureuse.*

Il fallait voir la tête du Flic, lorsqu'après le départ de l'étudiant il a lu sa pancarte ! Avec l'expression d'un homme congestionné, il a fait venir le coupable, mais lorsqu'il a vu le trouble de ce savant en herbe, il a grogné simplement et gentiment :

— Va donc ! Ponson du Terrail !

6

La Politique

Excepté quelques clochards qui ne se souciaient que de leur bien-être, qui n'attendaient que l'heure bénie « de se taper la cloche », excepté aussi les vieillards croulants, tout le monde prenait part aux discussions politiques. Y compris les infirmières. Bien entendu la salle n'avait pas plusieurs opinions politiques, puisque tout le monde était partisan du Front Populaire. Ces hommes du peuple ignorants, et quelquefois même illettrés, étaient certes loin d'être dépourvus de bon sens, mais leurs discussions prenaient une tournure bien comique parfois, du fait qu'ils se disputaient très fort, sans se rendre compte qu'ils soutenaient la même thèse de part et d'autre. Mais ce qui était plus curieux, c'était l'application que trouvaient ici les slogans bien connus du Front Populaire, ces mots qu'on entend surtout pendant les manifestations.

Lorsque les élèves infirmières, appelées « Les petites bleues » à cause du ruban bleu qu'elles portent au front sur leur voile, lorsque ces jeunes et charmantes filles traversaient notre salle dans un grand remous d'air frais, l'on criait sur l'air des lampions :

— Les petites bleues avec nous ! Les petites bleues avec nous !

Lorsqu'un malade valide et plein de dévouement se dirigeait vers le cabinet, pour apporter aux impotents des bassins, l'on disait en scandant bien les mots.

— Un pour tous, tous pour un !

Lorsque plusieurs malades lançaient des petits bruits à des intervalles irréguliers, c'est-à-dire sans ordre, l'on criait :

— Camarades, discipline ! Respectez les mots d'ordre. Discipline; discipline...

Un jour l'on déposa dans le lit N° 24 un ivrogne de

trente-quatre ans, quelque peu blessé dans sa chute. On l'attacha solidement aux barres de fer de son lit, car il avait le delirium tremens. De son métier il était ramasseur d'ordures ménagères (il travaillait dans la gadoue, comme on disait) et nous venait de je ne sais plus quel coin de la périphérie.

Jusqu'à sa mort, c'est-à-dire trois jours durant, cet homme a conduit son cheval dans son délire, ayant comme compagnon un certain Julot. Il criait :

— Hip-hip... hé-di... Vas-y Julot !

Le jour il était calme, mais à la nuit il reprenait sa rengaine. Dans la nuit sinistre, lorsque la veilleuse bleue du plafond prenait le large, la voix montait, devenait de plus en plus sonore et ample, elle éclatait, elle tonnait :

— Hé-di !... Les ordures ménagères, Mesdames ! Il est 8 heures Mesdames !... Bon sang de bon sang, elles sont sourdes !

Dix heures, onze heures, minuit, et il criait toujours. Comme tout le monde, j'ai entendu maintes et maintes fois ce joli cri des charretiers parisiens — hip, hip ! — mais ce que j'entendais ici était tout autre chose. C'était un cri unique, un cri non-pareil, une merveille ! Quelle gamme ! Il y avait des notes et des demi-notes impossibles à retenir et plus impossibles encore à imiter. Cette voix d'ivrogne restée si forte et si claire malgré tout, donnait la vision des larges avenues qui disparaissent dans la campagne couverte de rosée. C'était l'aube dans le ciel très pur. Et dans cette campagne purifiée, ce n'était plus un cheval que nous avions devant nous, mais des troupeaux entiers qui cavalcadent dans les Arizona.

— Hip, hip... Hou, ou, ou... hi !

Les infirmières pleuraient de rage. La voix ébranlait non seulement notre pauvre baraque, mais on l'entendait aussi des autres salles. Comme à un moment donné le délirant se mettait à enguirlander sa femme, quelqu'un lui cria :

— Tu vas nous emmerder, c'est entendu, mais em-

merde-nous au moins joliment ! Au lieu d'engueuler ta femme, engueule donc un flic ! ça nous fera plaisir !

Ça, jamais ! Employé municipal, il a respecté le service d'ordre et la cité. Il a honoré sa corporation en restant digne et correct devant ses chefs. Et jusqu'à son dernier souffle il a travaillé. Il s'arrêtait parfois en disant « Julot, hé mon gars ! on casse la croûte ? » puis il reprenait la bride imaginaire. Je sais que la plupart des malades, malgré leur insomnie et leur profonde lassitude, étaient soulevés par une grande pitié, puisqu'ils disaient au copain :

— Mais repose-toi, ne te fatigue donc pas, c'est fini, c'est fini le boulot !

Non, il travaillait !

C'était ça leur politique : travailler, casser la croûte, et enguirlander la femme qu'ils aiment à leur façon.

Tout le Trafalgar

Celui qui employait cette expression occupait le lit N° 7 et criait de douleur. Nuit et jour il sautait très haut dans sa couche, et cet homme dur tremblait de tous ses membres raidis. Enfin on l'opéra en hâte et sur place. Il mit longtemps à comprendre que l'opération (en la circonstance une ponction) était faite uniquement pour l'aider à mourir et non point pour le guérir. Il avait trente-six ans, une brave femme et cinq gosses. Comme la femme ne se rendait pas compte de la gravité de la situation, la surveillante à trois étoiles lui dit qu'elle pouvait venir voir son époux en dehors des heures de visite, à n'importe quelle heure du jour et de la nuit.

— C'est que ça coûte cher le bus et le métro ! dit la femme, dont la misère était extrême.

Mais en même temps elle devint subitement écarlate. Enfin, elle avait tout compris. Au bout de deux heures elle revint. Pour la première fois elle amenait avec elle toute sa nichée, et pour la première fois ses yeux se remplirent de larmes. Lorsque l'aînée des enfants aperçut

les larmes de sa mère — cela devait être une chose tout à fait extraordinaire — elle s'accrocha à sa jupe. Presque aussitôt le cadet imita sa sœur et empoigna son tablier. Le troisième, qui était un garçon chétif, hésita un moment. Par deux fois il se pencha pour regarder sa mère très rouge et très immobile, puis s'accrocha à son tour. A la fin ils formèrent une chaîne le long du moribond. Pas de surveillante, pas même une infirmière pour leur tenir compagnie. Ils restèrent seuls et enchaînés. Le tout petit dont les pieds étaient nus et poussiéreux, n'arrivait pas à la hauteur du lit et bien entendu ne se rendait compte de rien, mais il était seul à pleurer à haute voix.

Le moribond murmura à la fin :

— Tout le trafalgar.

Les siens n'ont peut-être rien compris, mais nous autres, nous savions parfaitement ce qu'il voulait dire. La veille il avait tenu un discours haché par de longs silences, durant lequel il avait parlé aussi de sa vie. Sa vie n'avait été qu'un désastre — un Trafalgar. Il disait :

— Il y avait le chômage, la misère, la maladie, le froid, et tout le trafalgar !

Il était blême, ses yeux très noirs chaviraient, mais il reprenait :

— Il y avait l'embauche, les queues à faire, les fosses d'aisances à vider, les escaliers à monter, les caves à nettoyer, et tout le trafalgar !

Passé un moment, il reprenait :

— Il y avait la soupe populaire, les certificats, les quittances, les probloques et tout le trafalgar !

Une pause et puis :

— Et les maisons, et les pavés, et les nuages, et le vent, et tout le trafalgar !

Non, il n'a pas prononcé ces derniers mots, mais ce qu'il a dit à la place dans des phrases longues et détaillées, signifiait cela et pas autre chose. Il s'appelait Tone Georges.

ARMEN LUBIN

DE " L'AUBERGE DES SONGES "

Le 6 décembre 1891, on pouvait lire dans l'*Echo de Paris*, sous le titre « Un poète anglais à Paris », un article signé Jacques Daurelle, qui se terminait ainsi :

« Je puis apprendre aux admirateurs de M. Oscar Wilde une nouvelle inédite. Oscar Wilde publiera dans quelques mois un volume de contes fantastiques, *l'Auberge des Songes* ».

Quels étaient ces contes, qui ne furent jamais écrits ? Pendant des années, j'ai, avec persévérance, interrogé les survivants, lu les mémoires, sollicité tous ceux qui, de près ou de loin, avaient pu retenir quelques bribes des conversations où le poète se plaisait à essayer et à parfaire ses inventions. Voici trois des histoires que j'ai pu recueillir.

GUILLOT DE SAIX

L'ŒIL DE VERRE [1]

Certain richard, ayant été victime d'un banal accident de chasse, devint borgne : il se fit confectionner un œil de verre spécial, un œil admirable et parfait, digne en tout point de sa fortune.

Le cristal le plus pur et l'émail le plus fin en faisaient un petit chef-d'œuvre. Dans l'eau verte de sa prunelle scintillaient des paillettes d'or, et l'iris en semblait vivant, profond, changeant et velouté.

Le borgne l'essaya devant la glace et s'en trouva si satisfait qu'il devint presque amoureux de lui-même. Il voulut consulter son meilleur ami.

1. Rapporté par Laurent Tailhade.

— Eh bien, lui dit-il radieux, que penses-tu de mon œil de verre ?

L'ami répondit tièdement :

— C'est vraiment tout ce qu'on doit pouvoir faire de mieux.

— Comment tu n'es pas étonné ! n'est-ce pas la vie même ? Quant à moi, j'en suis si surpris que je n'en distingue qu'à peine le faux d'avec le véritable, regarde bien, regarde mieux et dis-moi si l'on voit quel est l'artificiel ?

— C'est celui-ci, répondit l'ami sans hésiter.

— Et comment l'as-tu deviné ?

— C'est le plus beau.

— Oh ! tu es de mauvaise foi ! c'est parce que tu le savais ! Mais faisons l'expérience. Viens donc avec moi dans la rue.

Les deux amis sortent et le richard avise près de chez lui, contre le mur, un mendiant roidi de froid.

— Mon ami, lui dit-il, voulez-vous gagner une couronne ?

— Une couronne ! dit le pauvre, cela me ferait bien plaisir. Je n'ai pas mangé depuis deux jours et j'en ai fièrement besoin.

Écarquillant son œil unique, le richard se plante devant l'arbitre en mettant dans sa paume une pièce d'argent.

— Regardez, examinez à loisir. Je suis borgne. Dites-moi lequel de mes yeux est un œil de verre ?

Le mendiant, sans plus hésiter que l'ami, dit aussitôt : « C'est celui-ci.

— Voilà qui est stupéfiant ! Et comment l'avez-vous deviné ?

— C'est bien simple, monsieur, répond le gueux, c'est le seul dans lequel j'aie vu un peu de pitié ! »

L'ILE DE L'OUBLI [1]

Un jour, des marins, en débarquant dans une île déserte, ignorée de tous les géographes, y trouvèrent un beau vieillard, qui les accueillit en souriant, le teint frais et l'œil clair.

Cet homme n'était vêtu que de ses longs cheveux qui retombaient en pèlerine sur ses épaules, et de sa longue barbe qui descendait, en tablier pudique, jusqu'à ses genoux.

Les marins entourèrent l'inconnu et lui demandèrent de leur raconter son histoire.

— Tout ce que je puis vous dire, leur répondit-il, en souriant toujours, c'est que je suis venu ici pour oublier.

Les marins, curieux, rétrécirent leur cercle :

— Oublier quoi ?

L'homme leur répondit, sans cesser de sourire :

— J'ai oublié.

L'HOMME ET LE SECRET [2]

Il y avait un homme riche à qui sa richesse valait beaucoup d'ennuis.

Un individu d'aspect louche et décidé, certain jour, vint lui dire :

« Monsieur, je connais, moi, votre Secret, et si vous ne me donnez pas mille livres, je le révélerai au monde, vous serez un homme perdu. »

L'homme riche, pris de peur, donna ce qu'on lui demandait.

Le peu scrupuleux personnage prit l'habitude de

1. Rapporté par Eugène Tardieu.
2. Rapporté par Reginald Turner.

venir de temps à autre, quand il en sentait le besoin, renouveler sa demande, et finalement vécut de cette indolente industrie.

Mais, malgré toute sa fortune, l'homme riche ne put empêcher la mort d'approcher de lui.

Quand il se vit aux dernières minutes de sa dernière heure, l'homme riche fit appeler le maître-chanteur et lui dit d'un ton où l'ironie se mêlait à l'angoisse :

— Maintenant que je vais mourir, dites-moi, mon ami, quel était mon secret[1] ?

---

1. *Variante* : Le maître-chanteur apprit avec peine que l'homme riche était malade. Il courut chez le mourant, qui lui dit :

— Vous arrivez trop tard, mon ami, je m'en vais.

Et l'autre, alors, avidement :

— Au moins, Monsieur, avant que de partir, dites-moi, je vous prie, que est votre secret.

TROIS PROPOS

I

L'ART DU COMÉDIEN

Tous les arts ont leurs secrets, mais l'art du comédien est peut-être le plus caché de tous. L'idée qui se présente d'abord, et qui est bien trompeuse, est que l'acteur doit donner l'apparence d'un homme qui éprouverait véritablement la fureur, l'horreur ou le désespoir. Toutefois ce n'est pas si simple. Nous sommes au théâtre comme à la messe ; la première fin est de composer et conserver les signes ; tout ce qui étonne, tout ce qui est ambigu, tout ce qui est violent fait aussitôt scandale et honte parmi les spectateurs ; d'où, par une réaction naturelle, un rire contagieux doit résulter.

Guitry, dans *Monsieur Piégeois*, avait trouvé un geste vrai. Comme il entraînait un homme désemparé, à qui il essayait de donner quelque espérance, il le coiffait d'un chapeau mou, et l'autre se laissait équiper, semblable à une chose inerte ; l'effet aurait dû s'élever au tragique ; mais le chapeau se trouvant mis de travers, la salle riait. Signe ambigu, donc ; aussi périlleux, et pour les mêmes causes, que l'hémistiche célèbre, prononcé par une jeune princesse : « Il m'appelle à régner. » Le poète avait tort. Au théâtre il ne faut point signifier en même temps deux choses.

Mounet-Sully arrivait au plus beau tragique dans *Œdipe*, par des mouvements composés selon la tradition. Dans *Hamlet* le même acteur se livrait à une gymnastique improvisée, et quelquefois faisait rire. Chacun sent bien qu'il serait imprudent de recevoir sur le théâtre un homme réelle-

ment irrité ou réellement affligé. Dont la raison est que les signes naturels des passions sont ambigus ; un homme dans les paroxysmes est réellement égaré ; les spectateurs seraient égarés aussi.

Cette expérience n'a jamais été faite au théâtre. Dans les réunions publiques elle est faite assez souvent, lorsqu'un homme gonflé de rancune ou de colère parvient à conquérir la tribune. C'est alors que l'on comprend que l'éloquence naturelle est tout à fait sans puissance. Premièrement l'homme passionné parle trop vite et n'est pas entendu. De plus les gestes et l'expression du visage n'étant nullement composés, l'expression ressemble à un texte surchargé que chacun lit à sa manière ; l'unité du sentiment se trouve rompue ; chacun improvise l'applaudissement, le blâme, la moquerie. Le rire triomphe bientôt, qui délivre du scandale, sentiment pénible et sans objet. D'après quoi l'on peut comprendre assez bien ce que c'est qu'un orateur, et aussi ce que c'est qu'un comédien. Une nécessité commune à ces deux arts est que l'on soit entendu ; le plus grand génie doit se soumettre à cette condition. D'où l'on peut deviner que les arts solitaires ont été formés par les arts de société, comme on peut nommer l'éloquence et le théâtre. C'est la foule qui a discipliné l'expression ; c'est le renvoi des signes par la foule qui a purifié les signes. Ainsi la poésie et la musique, au sortir du théâtre, étaient bien plus près de l'humain. Il est clair en tout cas que le comédien peut apprendre de l'orateur l'art de modérer ses passions imaginaires ; car l'orateur souvent éprouve des passions réelles, mais toujours il les domine, et en quelque sorte s'en retire, se livrant en revanche à une émotion réglée et rythmée que l'on doit appeler poétique. Il faut que le comédien trouve aussi sa mélopée et se garde surtout de chercher le ton naturel par l'imitation des conversations ; il n'y a point de piège plus redoutable ; on en viendrait à parler comme l'homme parle. Au contraire il faut que le comédien toujours chante au lieu de crier, comme il doit, au lieu de s'agiter, danser. L'action au théâtre est plutôt danse qu'action. Il y a une mélopée du geste pour donner un coup de poignard. Ces principes sont oubliés, mais heureusement, les conséquences en sont encore enseignées par quel-

ques bonshommes enivrés de théâtre et éperdus d'admiration pour les fameuses tragédies. Je conclus qu'elles sont l'école du sentir, de l'aimer, du mépriser et de tous les sentiments.

II

SCULPTURE PEINTE

On s'est demandé pourquoi la mode de la sculpture peinte ne s'établissait point. Peut-être cela vient-il de ce que ces deux arts se repoussent par leur notion essentielle. Que veut le peintre ? Fixer une impression entre mille ; cela ne veut pas dire qu'il sera comme un photographe de couleurs qui choisirait son moment ; ce n'est pas si simple. Il faut du style ici comme dans tout art, c'est-à-dire l'expression resserrée, plus frappante que la chose même. Mais enfin, quand l'œuvre est faite, c'est une impression d'un moment qui est maintenant durable, que le spectateur retrouvera toujours, sur laquelle il pourra réfléchir. La fameuse Joconde offre toujours le même sourire. Un paysage présente toujours la même saison et la même heure. Lorsque l'amateur change de place, ou modifie l'éclairage, ce n'est point pour donner au tableau une signification nouvelle ; mais c'est pour le voir tel qu'il est ; c'est pour recevoir l'impression unique, constante et forte ; pour n'en rien perdre. Un tableau n'a qu'un aspect.

Une statue a mille et mille aspects ; un édifice, de même. Faites un pas dans une cathédrale, vous changez tout. C'est bien la chose qui est devant vous, non une impression fixée de la chose. Une peinture peut représenter l'intérieur d'une cathédrale, avec les arcs qui s'entrecoupent ; mais si vous marchez en regardant le tableau, les piliers ne marchent pas avec vous ; la voûte n'a point cette mobilité si saisissante ; car, chose digne de remarque, l'architecture est changeante, la peinture est fixe. Une statue vous donnera des milliers de vues, toutes différentes et liées entre elles, selon votre

mouvement, ou selon l'heure. La cathédrale est un tableau que le soleil colore de mille façons. L'aurore, le midi, le couchant, la saison s'y représentent. On comprend que l'uniformité de couleur soit ici la règle ; il faut que l'ornement coloré soit l'exception. C'est l'heure qui peint la statue. C'est pourquoi ces arts repoussent d'eux-mêmes, et naturellement, tout ce qui fixe l'impression, par exemple une distribution de couleurs une fois pour toutes.

La musique, la danse, la poésie, l'éloquence forment un troisième groupe opposé aux deux autres. Ici l'objet et l'impression s'enfuient ensemble. Il ne dépend point de l'auditeur ni de l'exécutant de s'arrêter, de recommencer, d'accélérer, de retarder. Chaque impression ne dure qu'autant que l'auteur le veut. L'ensemble n'existe à aucun moment. Ce n'est pas comme la peinture, où l'impression vous attend, et se laisse goûter et approfondir. Ce n'est pas comme l'architecture et la sculpture, où l'objet subsiste pendant que vous en tirez autant d'impressions qu'il vous plaît.

III

LA MUSIQUE COMME PENSÉE

La guerre était finie à peine qu'ils coururent à la musique. Je les vois encore au Trocadéro, visages marqués et ravagés. Ils venaient là pour apprendre de nouveau à vivre ; et moi de même. Ce que fut la vie intérieure, pendant ces années tragiques, nul ne le saura assez. Les émotions étaient trop fortes, et, sans doute, se succédaient d'après la loi de fatigue, qui veut des compensations. Mais chacun, qu'il se livrât à l'anxiété, à la terreur, à la haine, à l'enthousiasme, à la sévérité, chacun s'y jetait tout, sans précaution et sans aucune pudeur à l'égard de soi. De façon qu'aucune pensée n'étant avouable, il régnait sur les visages une uniformité triste.

J'ai observé aux armées ce rebondissement et ces pensées

sans mesure, hagardes, folles. On les voyait mieux là, je le suppose, parce que l'action militaire ne reçoit pas l'hypocrisie ; et toujours est-il que, dans le cercle des hommes de troupe, là où je fumais ma pipe, les pensées étaient improvisées, violentes, informes, selon les secousses et les ressources du corps humain. « Qu'on en finisse, et soyons tous Allemands, je m'en moque » ; un peu après : « Qu'on y retourne seulement, en Allemagne, le revolver au poing, et toutes les filles y passeront. » Ou bien, plus triste encore : « Si j'étais tué, sais-tu, mes parents seraient fiers. » Puis des imprécations contre l'officier, contre le civil. Des projets d'avenir, bien dignes de ce beau présent : « Passe pour cette guerre ; j'y suis j'y reste ; mais pour la prochaine ils ne me prendront pas. » Ou bien, retour d'énergie : « Si l'on attaquait partout à la fois, droit devant soi, on les enfoncerait, qu'est-ce qu'on attend ? » Le même homme disait et pensait ces choses, et bien d'autres. Les pensait-il ? Une convulsion n'a jamais été une pensée. Deux convulsions opposées n'ont jamais fait la plus petite vérité. Violence partout. Dans le misérable corps humain, visé et menacé en toutes ses parties, violence. Les mêmes régiments on les a vus, violents contre l'ennemi, violents contre leurs chefs. Je ne juge pas autrement d'un pauvre homme qui suivait la guerre dans son fauteuil. Violence contenue et lente, toujours sans mesure. Et moi aussi bien, quoique plus défiant, quoique économe de gestes en ce temps-là ; accusant trop, louant trop ; sans mesure aussi.

Ce qu'ils venaient chercher à la musique de Beethoven ou de Wagner, ils le trouvèrent. Une règle extérieure pour sentir ; une règle inflexible. La colère, l'amour, le pardon ; l'action et le repos ; le nœud et la solution ; le tremblement, les larmes, le repos ; l'adieu, l'absence et le retour. Mais tout cela mesuré et réglé par le génie, selon l'humanité en équilibre et réconciliée ; selon les forces et selon le courage et selon la faiblesse. De ces mouvements composés une pensée peut naître ; plus d'un pleura enfin et se reconnut. J'ai lu que Beethoven était le plus grand penseur de son temps. Ce jour-là je le compris.

Je m'aperçois qu'il ne suffit pas de dire que la musique exprime les sentiments. Il faudrait dire qu'elle fait les senti-

ments. Il est très difficile d'éprouver sans tumulte ; et en particulier les souvenirs du combattant ne peuvent se produire dans la sérénité ; ils s'écartent de la ligne belle et vraie que l'amour suit à grand'peine. On comprend bien que les douces larmes ne sont pas données sans le secours du poète. Ici le poète, ce fut le musicien. Ce fut donc l'artiste qui sauva l'homme ; l'homme put sentir en homme ; ce jour-là, un Allemand pouvait y venir ; il était homme et cela suffisait. Malheureusement, ces merveilleux moments n'ont point duré. Autrement, quoi de plus simple que de faire la paix avec le plus musicien des peuples peut-être ?

ALAIN

CHRONIQUE DE CAËRDAL

21 juillet. — ENNEMIS. — Théologiens, ils sacrifient Dieu à l'Église. Non seulement ils préfèrent l'Église à Dieu, ils ne connaissent Dieu qu'en fonction de l'Église. Ils ne peuvent pas faire autrement, sans doute ; mais pourquoi y mettre tant d'arrogance ? La malice des Théologiens sclérose peu à peu toutes les religions.

Et les théologiens de la science pires que les autres. Qu'ils sont ridicules avec leurs parsecs, leurs mille et cent mille zéros, leurs univers supposés, leurs horaires à cent mille millions d'années près ; leurs thermomètres à cinquante mille degrés, ou deux ou trois cent mille, toute cette vaine logorrhée où rien ne distingue le néant de l'absolu ni l'absolu du néant. Et leur néant n'est jamais fixe : il change d'absolu tous les cent ans. Les contes numériques de Jeans font penser aux tours d'un pître ; et comme il croit nécessaire d'y mettre quelque humour, on se demande à quoi rime ce clown triste.

***

29 juillet. — Je n'écoute pas ; mais j'entends de fort loin. Une jeune femme et un jeune homme s'entretiennent, assis l'un devant l'autre, à table. Ils se regardent avec une sorte de douceur brève et froide ; ils ne sont pas unis d'hier et l'on dirait pourtant qu'ils se découvrent. Mots rares, regards assez tendres toutefois.

— Pourquoi ne dis-tu rien ? fait-elle.

— Je n'ai rien à dire. Tu ne parles pas non plus.

— J'attends. Ton silence me pèse.

— Que veux-tu que je dise ?

— Dis-moi : chérie, chérie. Je n'en demande pas plus. Cela suffit.

— Tu crois ?

***

1er août. — PHILOCTÈTE. — Je n'ai plus rien, dit-il, plus rien. Pas même une douce main pour tenir la mienne, à l'instant de mourir ; pas même ce baiser du sourire qui mêle aux plus lourdes larmes le miel de l'amour et qui dissipe tant d'amertume avec tant de douceur.

On a l'horreur de la mort à la mesure où l'on s'est fait une idée plus enivrante de la vie. Et rien ne rend la mort plus affreuse que la grandeur déçue. N'avoir rien eu de la vie, rien de ce qu'on attendait, rien de ce qu'on s'en était promis, une telle ruine est éternelle, et ne se peut souffrir que si l'on s'acharne à vivre. Sans quoi, la misère est infinie : on est alors également déçu de vivre et de mourir.



7 août. — Rien n'est plus méconnu qu'une bonté infinie. Comme on n'en sait pas les raisons, on n'en voit pas les termes. On en accepte tout, comme la lumière chaque matin. Une bonté infinie est toujours secrète, surtout pour ceux qui en sont l'objet. Pour en trouver le germe, il faut aller au fond de la douleur : douleur de vivre, douleur d'être soi, douleur de ce monde fat.

Infini, non pas au sens mathématique ; ni au sens de l'image, toujours vague. Mais seulement au sens de l'action : une bonté qui se renouvelle à la mesure où parfois elle s'épuise. On ne pense plus à soi ni à son propre mal, parce qu'on prend à soi le mal d'un être qu'on aime. L'AMOUR EST LA.

Il y a plus d'un infini. Il y a un infini en chaque ordre. Montalte le sait mieux que personne.

Je ne crois pas du tout qu'une bonté de ce genre soit universelle. En principe, elle n'excepte rien ; en vérité, elle choisit et ne s'étend qu'au petit nombre, et parfois à un seul

être, le plus beau, celui qui en a le plus besoin. Donner, et non recevoir, selon saint Paul : voilà un infini.



10 août. — Ce monde mortel où il n'est rien que pour ne pas être, où tout n'est vie que pour la mort : c'est le monde des corps. Ce monde mortel, et par là si affreux, est pourtant un merveilleux spectacle. Mais qui peut toujours vivre en spectateur ? Prospéro lui-même se retire dans la grotte et s'y prépare un lit de repos.

Le corps est toujours acteur et force à l'action. Tel est le drame. C'est le corps qui est le sac de nos os, l'étui de la mortalité, la matrice de la mort. Et l'esprit jamais n'en doute.



• *15 août.* — ANIMAL ET NON. — Je ris d'un homme qui se moque de la métaphysique. Ainsi le singe doit se moquer de l'homme. Celui qui traite la métaphysique avec mépris ne sait même pas de quoi il parle. Ici, les jeunes gens ont seuls une excuse : l'ivresse de l'action les emporte. On ne demande pas à l'ivrogne de penser ni même de faire semblant. Le jeune homme est l'ilote de l'homme qui pense.

Peu importe si la religion est la métaphysique des simples et des sots, ou si au contraire la métaphysique est la religion des grands esprits : l'une ou l'autre discipline est la réflexion de toute conscience sur elle-même. J'ai pitié d'un homme qui n'a que faire de Dieu.

L'homme sans Dieu ni métaphysique n'est qu'un animal. Il est automate. Car rien ne distingue l'homme de la bête que d'être. AUTOMATE N'EST PAS.



19 août. — Quelle qu'elle soit, la spirale asymptote au cercle. L'équation $\rho = Re^{m\theta}$ représente la logarithmique : spirale de l'escargot. Que cette notion est féconde, et qu'elle doit l'être dans les sciences de la vie. Elle implique l'indéterminé.

20 août. — VECTEURS. — Hamilton, grand esprit mathématique.

Il appelle et définit le nombre une grandeur scalaire. Ce terme est digne de Pascal et de Maxwell.

Son calcul vectoriel est le calcul géométrique par excellence. Il restitue et il impose la direction à la droite dans l'espace. Pascal eût donné son assentiment à cette rigueur grecque. Ne pas vider l'abstrait de tout son être concret. Il n'y a pas de droites : il n'y a que des directions.

Je ne peux plus me représenter une figure géométrique dans l'espace que sous la forme du vecteur.

La grandeur vectorielle est la grandeur proprement géométrique. Passer de là à la critique et à l'essence de la grandeur ponctuelle.

En vérité, toute la mécanique semble une théologie de l'abstrait.

***

21 août. — POUVOIR ET CONTREDIRE. — Qu'est-ce que la puissance en art et dans le style ? une vérité qui brûle, et qui redresse l'objet en brûlant. Elle le consume, s'il doit être détruit ; et s'il doit vivre, elle l'illumine.

***

Les esprits ingénieux et vifs sont contredisants. Mais la contradiction pour elle-même n'est pas bon signe.

Trop de vanité dans le plaisir de contredire : on ne s'y livre qu'en public. Rentré chez lui, ce duelliste est homme d'habitude : il a laissé toutes ses armes dans l'antichambre.

Le contredisant d'habitude taquine ; il ne suit pas une pensée forte ; il perd la ligne.

On ne peut pas toujours sortir de la grande route, pour s'engager dans les innombrables chemins de traverse : ils sont trop : on va de l'un à l'autre ; on tourne en rond sur soi-même, et à la fin, on n'a pas fait un pas. Le griffon, lui du moins, a mis son nez entre ses pattes et dort.

Du reste, si l'on commençait par de bonnes définitions, e contradicteur ne pourrait plus contredire. La plupart

contredisent parce qu'ils n'ont rien compris à la nature du pays et qu'ils n'ont pas le sens de la route impériale, ni même du point d'où l'on part pour se rendre à la capitale. Ils errent, en croyant de contredire ; et ils crient en errant. On brille faute de mieux ; mais le brillant ne comble pas le vide.

***

Comme je relis la note du 7 août, je vois venir double couple de spectres : Tolstoï et Carlyle avec leurs femmes. Pour combien d'autres ces deux-là ne parlent-ils pas ? Là-dessus Saint Paul, il me semble, aurait dû sentir qu'il donne trop peu aux femmes : L'éternel lui cache trop la créature. On n'est pas toujours à midi sur le chemin de Damas, au coup de la foudre qui ouvre la fin du monde. Pauvres femmes, elles sont de ce monde-ci, et ont bien le droit d'en être, puisqu'elles y sont pour nous.

ANDRÉ SUARÈS

L'INTERPRÊTATION DU TRAGIQUE

Athalie à la Comédie-Française, *Britannicus* au Gymnase, *Antigone* et *les Perses* dans la cour de la Sorbonne : la saison théâtrale s'est achevée en tragédies... En apparence, il ne s'agissait que de célébrer ici le tri-centenaire de Racine, là de poursuivre un effort de présentation « scientifique » qui date de plusieurs années. Mais, à considérer le choix des ouvrages, il faut bien admettre que les préoccupations d'actualité n'étaient pas tout à fait absentes.

En écoutant *Athalie*, Louis XIV pouvait penser à Dieu, M. Albert Lebrun, ses électeurs et les électeurs de ses électeurs ne peuvent penser qu'à Hitler, persécuteur d'Israël. *Les Perses* ne chantent plus la victoire des Athéniens sur les Barbares, ils proclament celle d'une démocratie sur un régime totalitaire. *Antigone* demeure ce qu'elle a toujours été, la rébellion d'une conscience individuelle contre les abus d'un tyran, mais sa révolte et son geste prennent un accent d'urgence qu'ils avaient perdu depuis longtemps. Quant à *Britannicus* qui, lors de sa dernière reprise au Théâtre-Français, demeurait l'histoire du « monstre naissant » secouant le joug d'une mère ambitieuse, il est devenu, dans la présentation de M. Raymond Rouleau, l'aventure d'un jeune Führer, au lendemain de sa prise de pouvoir.

Rien n'a plus de quoi nous surprendre dans le contenu de toutes ces tragédies dont la violence et la cruauté fournissent le ressort. Leurs mythes s'incarnent chaque jour dans la réalité. Public et acteurs finissent par se sentir ou se croire de plain-pied avec les héros tragiques. D'où la tentation pour les acteurs de se préoccuper avant tout du sujet, de jouer le drame de la façon la plus vivante, la plus directe possible, en négligeant la forme dont le poète l'a revêtu, de raccourcir

les distances entre Athalie et nous, entre Néron, Agrippine, Narcisse et nous.

M. Raymond Rouleau, qui a mis *Britannicus* en scène et interprété lui-même, dans ce sens, le rôle de Néron a ainsi fait la preuve qu'on pouvait tirer de la grande tragédie politique de Racine un autre *Mal de la jeunesse*, gidien et hitlérien à la fois, aussi intense, aussi inquiétant, aussi bien et même mieux carcassé que celui de Brückner, qui précisément valut à M. Rouleau son premier succès.

Le décor, imaginé par M. Raymond Faure, fait penser à un frontispice pour les œuvres complètes du marquis de Sade. Il figure une cage aux fauves (les fauves raciniens), dont les barreaux épars sont surmontés d'anneaux et de cordes de torture. Contre la grille, un canapé moelleux et un tabouret en X forme tout l'ameublement de la scène que borde au fond, au delà des barreaux, un mur cyclopéen. Au premier plan, à droite, trois marches conduisent à une porte étroite en forme de guérite qui ouvre sur le vide. Ce vide figure le vestibule des appartements particuliers de l'empereur. Nous voyons au début du premier acte, une Agrippine maigre (Mme Rachel Berendt) accroupie sur les marches, comme un félin prêt à bondir. Mais en guise de prologue et pour créer l'atmosphère, M. Rouleau nous avait montré en raccourci, au ralenti et presque en ombres chinoises l'enlèvement nocturne d'Aricie (Mlle Michèle Alfa).

Si les costumes d'Agrippine et de sa confidente gardent quelque chose du drapé antique traditionnel, ceux des hommes hésitent entre l'opérette et l'imagerie surréaliste : Britannicus revêt un collant bleu à paillettes qui rappelle Sarah dans l'*Aiglon*, Burrhus est en uniforme soutaché de dompteur, couleur vert-bouteille, Narcisse porte une toge jaune et brodée de mandarin chinois. Quant à Néron, en chemise noire, culotte de cheval et bottes vernies, il jette par instants sur ses épaules un manteau noir doublé de satin blanc. Rien de commun, on le voit, avec les représentations en veston du *Misanthrope* ou de *Hamlet*. La stylisation recherchée par M. Raymond Rouleau tend à un modernisme hyperaigu. On en retire l'impression d'un tableau de Chirico, revisé par les illustrateurs de *Verve* et les photographes de *Match*.

La récitation est violente, entrecoupée, soulignée par les attitudes, les gestes les plus familiers, les plus quotidiens, avec de soudaines crises d'hystérie. M. Rouleau a réussi, ce n'est pas douteux, à extraire de *Britannicus* une poésie sauvage qui, par instant, donne le frisson. Il a tiré de Racine des effets physiques d'une acuité, d'une brutalité presque intolérables.

A la Comédie-Française, Mme Mary Marquet, d'une façon beaucoup moins radicale et sans que ses camarades la suivissent dans son jeu, en a usé de même avec le personnage d'Athalie. D'un mot on pourrait dire qu'elle a tenté de le présenter comme un personnage de Shakespeare ou de Hugo.

Que la terreur et la pitié soient le fondement du tragique, Aristote l'a dit, Horace l'a redit et Corneille l'a répété, mais encore les faut-il accompagnées de grandeur et de dignité. La tragédie est autre chose que le « théâtre de la cruauté » rêvé par Antonin Artaud et par Jean-Louis Barrault.

« J'ai eu dessein autrefois, avoue Saint-Evremond, de faire une tragédie. Il me souvient que je formais mon caractère sans y penser, et que le héros descendait insensiblement au peu de mérite de Saint-Evremond, au lieu que Saint-Evremond devait s'élever aux grandes vertus de son héros. Il était de mes passions comme de mon caractère ; j'exprimais mes mouvements, voulant exprimer les siens. »

Saint-Evremond, que n'étouffait pourtant ni le préjugé, ni le respect du classique, a compris qu'aimer la tragédie, ce ne peut jamais être la ramener à soi, mais se hausser à elle. Et la première condition est de se soumettre au langage noble dans lequel elle s'exprime. Escamoter ou désosser le vers tragique, comme M. Rouleau et ses comédiens, ou Mme Mary Marquet, c'est la première, la moins pardonnable des trahisons. D'autant moins pardonnable qu'elle part d'un désir plus sincère d'ôter ses bandelettes à la tragédie et de la revivifier. Mais a-t-on jamais fait revivre un culte en se permettant des privautés de plus en plus grandes avec un Dieu ? La familiarité tue le tragique. C'est pourquoi le

présent n'est jamais tragique, même s'il offre tous les éléments d'une tragédie, la grandeur et la pureté de l'événement s'y trouvant toujours diminuées par trop de visibles petits à-côtés. On ne déplutarquise pas impunément la tragédie. Elle glisse au mélodrame dès qu'elle perd son aspect éternel et son langage poétique.

Toute la question est de savoir si l'alexandrin de nos deux grands classiques suffit à créer l'*aura* nécessaire. Il est aisé d'accorder à Paul Valéry qu'une tragédie est un poème avant d'être une pièce de théâtre et que, par suite, il importe de ne jamais « sacrifier aux effets directs de la scène toute la partie musicale de la pièce. » Que le vers racinien comporte « une certaine union très intime de la réalité physique du son et des excitations virtuelles du sens », ce n'est pas douteux. Et quand Valéry conseille à l'acteur qui se prépare à jouer Racine de « demeurer dans un pur état musical jusqu'au moment que le sens survenu peu à peu ne pourra plus nuire à la forme de la musique », on applaudit à l'ingéniosité théorique du conseil, mais on est obligé de constater que, dans la pratique, pareille récitation enlève aux tragédies de Racine tout efficace dramatique et les rend inécoutables. L'équilibre entre la musique du vers et l'expressivité dramatique ne s'obtient que par miracle et à de rares instants.

Il est permis de se demander, dès lors, si le pouvoir incantatoire du vers employé par Racine est présentement suffisant pour « transporter » les auditeurs. A petites doses, par absorption lente et individuelle, l'incantation produit tous ses effets (*La fille de Minos et de Pasiphaé*). Mais l'acteur a le devoir de négliger le vers pour donner le mouvement de la scène. Sans mouvement, point d'action dramatique. Marcel Proust s'étonne que la Berma prononce sans les mettre en relief suffisant les vers qu'il admire. Ne pourrait-on ralentir le mouvement sans inconvénient pour mieux chanter les vers magiques. On devrait en tout cas tenter l'expérience. Déjà l'exemple des Théophiliens de Sorbonne qui ne sacrifient rien au mouvement est encourageant à cet égard. Mais si ce ralentissement se révélait insupportable, il faudrait bien conclure que nos tragiques

du XVIe et du XVIIe siècles, Corneille et Racine compris, ont tué la tragédie en l'humanisant à l'excès et en la privant de ses chœurs et de ses parties lyriques.

C'est ce que la reprise des *Perses* et la présentation d'*Antigone* par les étudiants du « groupe antique » en Sorbonne, obligent déjà à penser. Les masques et les chants du chœur suffisent à éliminer tout réalisme, tout « quotidien » de l'action scénique, à interdire tout appel à la vraisemblance commune, à élever le spectateur sur le plan de la poésie et de la convention tragiques, à susciter en lui une âme religieuse, bref à le « transporter ».

Dans l'interprétation des étudiants de Sorbonne, la part incantatoire du drame grec est scrupuleusement restituée. Scandant leur texte sur des mélopées prosodiques, composées par M. Jacques Chailley, et parentes des chants de synagogue, les chœurs introduisent d'emblée l'élément religieux qui hausse et transfigure le spectacle. Quand le dialogue parlé se fait entendre après les paroles chantées, le spectateur a l'impression de revenir au naturel, à l'accessible (toujours noble, grâce au vers), tandis qu'il doit se guinder pour passer de la prose à l'alexandrin français tragique. Le coryphée et ses quinze choreutes, tantôt monologuant leur commentaire, tantôt dialoguant avec les personnages du drame, rois, reines, princes, princesses, grands-prêtres ou messagers aident à cette navette entre le drame et le mythe, entre l'action et le poème.

Autre chose encore favorise l'incantation tragique : ce sont les danses du chœur, qui n'ont pas d'équivalent dans la tragédie française. On a comparé, non sans raison, à un tam-tam nègre l'évocation par le chœur de l'ombre de Darios, dans les *Perses*. La danse à laquelle se livre le chœur, dans *Antigone*, après que Créon, troublé par la prophétie de Tirésias, semble décidé au pardon, n'est guère moins surprenante. A la mesure exquise du texte se juxtapose la sauvagerie des gestes, la frénésie des corps. C'est que, très probablement, on ne peut atteindre à 'émotion tragique intégrale, si les corps n'y participent pas à leur manière. On est heureux d'apprendre des meilleurs exégètes qu'il

n'y a aucun doute sur la frénésie primitive qui emportait les choreutes dans ces danses.

Il n'est pas douteux que la stylisation fixe du drame grec comporte un redoutable risque de déshumanisation, de raideur, de monotonie. Cette stylisation est poussée beaucoup plus loin encore dans les *nôs* japonais. La Société franco-nippone a justement projeté à l'écran, la semaine où *Antigone* était jouée en Sorbonne, un film documentaire reproduisant la représentation d'un *nô*. La jalousie de la protagoniste s'exprimait contre une rivale endormie, simplement figurée par une robe posée à terre, au milieu des cris et des gémissements du chœur. Le rythme des pas de chaque acteur s'y voyait strictement réglé. La tragédie devient au Japon tragédie-ballet.

Quel que soit le danger des stylisations excessives qu'entraînent la présence des chœurs et les danses, ne faut-il pas penser que Racine, après *Phèdre*, méditant sur son art dans le silence, ait compris ce que le tragédie française avait perdu en renonçant aux chœurs et qu'en écrivant ceux d'*Esther* et d'*Athalie*, il ait voulu se rapprocher du drame grec ? Il serait trop décevant qu'il se fût simplement soucié de donner au plus grand nombre possible de demoiselles de Saint-Cyr l'occasion de paraître sur le théâtre. Il est dommage qu'il n'ait pas mêlé davantage les chœurs à l'action et ne leur ait pas confié le rôle qu'ils avaient chez Sophocle et plus encore chez Eschyle, au moment où il tentait avec *Athalie* de rendre à la tragédie son caractère sacré et, sous le nom de Jéhovah, de porter à la scène l'antique Fatalité et la colère divine.

Athalie n'est peut-être pas le chef-d'œuvre de Racine, mais c'est une œuvre sublime et un point de départ. Mieux accueilli, où ce premier drame ne l'aurait-il pas conduit ? Vers quels hardiesses eschyléennes, vers quelles libertés shakespeariennes ? Après tant de tragédies psychologiques, où l'acte mûrit et couve pour aboutir à un récit qui en marque l'accomplissement, il osait enfin les abordages les plus brutaux, les plus physiques. Il portait l'acte sur la scène. Tandis que le « Sortez » de Roxane, comme la fin du IV dans *Britannicus*, rejetait l'action dans les coulisses, le

« *Grand Dieu, voici ton heure, on t'amène ta proie* » de Joad l'appelle des coulisses sur la scène. *Athalie* représente en vérité dans la dramaturgie de Racine une révolution malheureusement sans lendemain.

De toutes les tragédies raciniennes, *Athalie* est celle qui supporte le moins de n'être pas dite comme une messe solennelle. Il est vrai que la messe doit être écoutée par un peuple fidèle avec la piété qu'il faut. C'est la piété tragique des spectateurs (religieuse, patriotique ou civique) qui permet de grandes représentations tragiques. Existe-t-elle, peut-elle exister en France ? Il est permis d'en douter. Ce n'est point en tout cas en assimilant Athalie à Théodora qu'on risquera de la faire renaître. L'exemple que donne le groupe antique de la Sorbonne ne devrait pas être perdu pour les Comédiens français. On n'a rien vu d'aussi grand cette année au théâtre que l'apparition de Darios en haut des escaliers de la chapelle, tandis que, sur le parvis, le chœur menait sa danse, rien entendu d'aussi beau que les dialogues de Créon et d'Antigone, de Créon et d'Hémon ou que le récit du Messager des *Perses*. On n'a plus le droit en France d'interpréter la tragédie sans tenir compte de ces recherches et de ces réussites.

BENJAMIN CRÉMIEUX

ESSAIS CRITIQUES

JOURNAL INTIME ; LE MAL DE VIVRE, par *Eugène Dabit.*

LA VIE ET LE ROMAN, par *Pierre Lièvre.*

LES LÉPREUSES, par *Henry de Montherlant.*

Trois ans après la mort d'Eugène Dabit viennent de paraître son *Journal intime*[1] et la première partie du roman qu'il avait entrepris, *le Mal de vivre*[2]. Je ne sais ce qu'il attendait de son *Journal*, ni même s'il pensait qu'il dût le publier un jour. Son roman, il y avait mis beaucoup de lui-même, et beaucoup d'espoir ; c'était à ses yeux, semble-t-il, sa « grande œuvre ». Mais tels que se présentent aujourd'hui ces deux ouvrages, le roman apparaît comme une tentative malheureuse ; le *Journal*, au contraire, comme l'œuvre la plus importante, la plus complète et la plus durable de Dabit.

Le Mal de vivre devait être essentiellement un roman d'amour ; non pas une histoire inventée et conduite avec éclat ou prudence, mais une confession à peine déguisée, plus libre qu'un journal, un récit direct où l'auteur s'engageât, se livrât presque sans réserves. Car si l'amour constitue le thème principal de ce livre, il s'agissait pour Dabit d'un amour inextricablement mêlé au temps présent, à la vie quotidienne, à tout ce qui le combat, le diminue ou l'alimente. Non point « un livre sourd », écrit-il, songeant à tel

1 et 2. Editions de la *N. R. F.* En même temps qu'un émouvant *Hommage à Dabit* par Aveline, Bernard, Blanzat, Chauveau, Friedmann, Gide, Giono, Guehenno, Jacob, Jouhandeau, Masereel, Maurois, Parain, Thérive, Vlaminck....

roman dont il m'avait longuement parlé, non point un livre « ayant ce genre de pureté distante et abstraite ». Et nul doute qu'il n'eût raison d'exiger de son roman le tumulte même de sa vie, si nulle passion n'était venue organiser ce tumulte et tout à la fois lui donner et en recevoir un sens. La sincérité de Dabit, sa formation particulière, sa méfiance à l'égard d'une longue élaboration des thèmes, son goût des notes directes, son art même, qui le poussait à dire plutôt qu'à suggérer, tout l'assurait dans cette voie.

Mais, roman d'amour, *Le Mal de vivre* nous montre un homme partagé entre le regret ou le désir de trois femmes ; c'est dire que le héros réclame pour lui tout notre intérêt, et que le sujet du livre est moins l'amour que l'impuissance d'aimer. Du moins pouvait-il en naître une œuvre assez déchirante ; mais l'auteur hésite, n'ose faire de son tourment le vrai sujet de son livre, noie le drame sous l'abondance des réflexions et descriptions quotidiennes, et n'aboutit qu'à une complainte.

C'est donc l'auteur à peu près seul qui nous touche dans ce faux roman. Nous aimons le voir s'installer dans un petit hôtel de Cassis, nager, peindre ; nous goûtons ses remarques ; nous nous promenons avec lui. Mais de même qu'il nuisait à son histoire, l'histoire à son tour le gêne, le restreint, le fausse un peu. Non, ce n'est pas là tout Dabit, ni même sans doute l'essentiel de Dabit. Nous le connaissions mieux, absent ou mi-présent, dans *La Zone verte* ou *Faubourgs de Paris*. Et surtout nous le connaissons par ce *Journal intime*, dont *Le Mal de vivre* apparaît enfin comme un fragment trop nettement destiné au public.

On ne cherchera point dans le *Journal intime* ces révélations sur un homme et sur l'homme, auxquelles d'illustres confessions doivent leur prix, ni une pensée subtile et mûrie, ni une forme harmonieuse ou brillante. Mais on y trouvera une vivante image de Dabit. Vivante par le geste et la parole surtout, sans doute, et l'on sent bien que quelque chose reste à dire, et que ces gestes et ces paroles cachent autant qu'ils expriment. Mais enfin il est détendu. La forme qu'il adopte (des notes, peu de verbes) lui donne plus d'assurance. Le voilà dans sa vie, ses projets, son patient et sûr

acheminement, dans cette bonne volonté et cet ardent effort qui chez lui suppléaient à la grâce, qui étaient sa grâce. C'est une soirée qu'il passe avec Gide, Guéhenno ou Blanzat, et la façon si simple dont il s'offre à l'amitié, comme la joie qu'il en reçoit, sont profondément émouvantes. C'est un été en Espagne, la mer, le soleil, les petites gens auxquels il va d'instinct, la présence ou le regret d'un corps nu dans l'air libre. Ce sont des promenades dans les faubourgs, sa vraie patrie, d'ardentes stations au Prado ou à Vienne. Parfois aussi, mais brièvement notées, une rencontre, une conversation qui l'emplissent de doute et le déchirent. Mais nulle envie, nulle méchanceté, nulle secrète rancœur qui l'empoisonne : c'est bien là l'un des plus beaux caractères de ce journal. De temps en temps, il fait le point, et ce garçon qui a fourni énergiquement sa tâche et ne doit rien qu'à lui-même prend conscience de ses progrès, inspecte son domaine, dont il ne s'exagère pas l'importance, mais qu'il sait à lui, découvre une nouvelle route, qu'il entend suivre, la vie aidant. Car c'est, d'une page à l'autre, une confiance grandissante dans la vie : on parle peu de son dernier livre, mais il en écrit un nouveau ; une amie est loin de lui, mais il rencontre une autre femme et s'émerveille ; et la Russie peut le décevoir, il n'en sera que plus attaché à ses convictions. Tout cela avec tant de cœur et de simplicité que, pour un temps, il désarme une vie qui ne l'avait pas comblé.

***

Dabit, qui venait de rencontrer Pierre Lièvre, notait dans son *Journal* : « Discret, simple, effacé, et à peu près inconnu. Homme de qualité. Secret, résigné [...] Me sens loin de cet homme, comme des années qu'il a vécues, qui furent celles de sa jeunesse. Malgré quoi, l'air, autour de lui, très pur. Et lui accorde une réelle estime, sans restrictions. » J'ai à peine connu Pierre Lièvre ; mais c'est bien cette discrétion et cette qualité, jointes à une extrême finesse, qui m'avaient alors frappé. Jointes aussi à une grande compréhension : il était certes moins éloigné de son temps que Dabit ne le

pensait ; et son dernier livre en témoigne. Jean Guérin, qui présente ce livre posthume, dit avec raison : « On s'apercevra, entre autres découvertes, que l'œuvre de Pierre Lièvre présente de *l'après-guerre* un tableau singulièrement aigu, qui ne le cède ni par la pénétration ni par l'exactitude à cette chronique de 1920 que fut *Ouvert la Nuit.* » Elle ne le cède guère en effet que par l'éclat, quitte à se rattraper sur la nuance. Jean Guérin ajoute : « L'on ne peut même dire de Pierre Lièvre qu'il soit méconnu. Il est tout inconnu. Il ne devrait plus l'être, après *La Vie et le Roman* [1], qui est le plus nuancé et le plus complet, sinon le plus pur, de tous ses récits. » Oui, et c'est aussi l'entreprise la moins facile qu'il ait tentée. Car le livre répond nettement à son titre et n'esquive pas ce périlleux sujet que constituent les influences mutuelles de la vie et de la fiction littéraire.

Le héros de Pierre Lièvre est romancier. Un jour qu'il veut quitter, pour une partie de plaisir, le plus décent des milieux et qu'il s'excuse sur son travail, une jeune fille, par jeu, met en doute cette excuse. — « Mais vous n'avez qu'à venir avec moi, vous verrez bien. » C'est pure plaisanterie, mais le voilà qui s'émeut à la pensée de cette petite innocente qui le suivrait dans sa débauche, et se pervertirait, mais garderait la même sagesse aux yeux de sa famille. Telle est l'origine du *Fruit véreux*, qui fait de lui un auteur à grand succès. Quinze ans passent ; il s'attache passionnément à sa fille, qu'il avait d'abord négligée. Elle est belle, fine, secrète. Et soudain la fiction du *Fruit véreux* devenant pour lui réalité, il est pris d'angoisse, soupçonne, guette la jeune fille, l'imagine, un soir qu'elle n'est pas rentrée, étendue sur un lit de hasard, s'évanouit : c'est son ancien roman qui vient de le prendre pour victime ; c'est aussi la possibilité d'un nouveau roman, qu'il n'écrira sans doute pas, mais qui, s'étant formé en lui, le délivrera quelque peu de son obsession.

Plutôt qu'un roman, ce livre est une sorte de conte. Un jeu vraisemblable plutôt qu'une peinture directe. Mais les personnages ont leur indépendance ; ils se transforment et

1. Editions de la *N. R. F.*

l'on ne saurait les réduire à de plaisantes marionnettes. La finesse de l'auteur ne nuit en rien au progrès dramatique. Ce n'est pas seulement subtil ; c'est juste de ton et d'aperçu.

***

« Tout ce que j'ai écrit là, je le crois profondément, dit, à la fin des *Lépreuses* [1], le héros de M. Henry de Montherlant [...] Mais parfois il me semble que je pourrais soutenir avec autant de sincérité, c'est-à-dire avec une sincérité entière, une vue tout opposée de la question : celle qui montre la grandeur de la femme. » Je l'ai pensé plus d'une fois en lisant les quatre volumes des *Jeunes Filles* ; et je ne vois pas de contradiction véritable entre les dernières paroles de Costals et sa longue, sa virulente diatribe. C'est moins à la femme que s'en prennent Costals et Montherlant, qu'aux dangers qu'elle incarne à leurs yeux : faiblesse, sentimentalité, confusion, romantisme de mauvais aloi, respect des conventions, avant tout et à tout instant : goût de l'oubli et du sommeil. Et c'est en quelque sorte en *moralistes* qu'ils les combattent (voilà sans doute la portée capitale de cette œuvre), j'entends au nom des valeurs qu'ils sentent en eux, réelles ou possibles, valeurs nietzschéennes d'affirmation de soi, d'héroïsme, de lucidité, d'indépendance, valeurs de joie et de création. Cette série des *Jeunes Filles* vient donc à son rang dans l'œuvre de Montherlant ; elle n'y introduit pas une diversion, elle l'appuie, l'illustre et la complète.

Qu'après coup Montherlant se prenne à penser qu'il eût pu, qu'il pourrait écrire un livre à la louange de la femme, on ne le croit pas assez puéril pour en douter. Et l'on imagine assez bien comment il pourrait l'écrire sans rien renier de sa morale personnelle, éclairant cette flamme, ce don de soi (non pas cet abandon) et cet héroïsme sans gloire ni fracas, qui piqueraient d'envie Costals lui-même, si Costals pouvait envier. Mais déjà Vigny, qui adressait à la femme les pires reproches et le plus beau chant d'amour et d'admiration...

Reste que l'on ne frappe fort que partial ; et que, scrupu-

1. Grasset.

leusement justes, les quatre livres des *Jeunes Filles* seraient mille fois moins amusants. Je dis amusants sans la moindre nuance péjorative. Ils ne seraient pas cet étonnant monologue, coupé de scènes cocasses ou touchantes, de boutades à deux sous et de saisissantes remarques, peuplé de caricatures et de chairs pantelantes, cette confession amusée, hautaine ou émue, cette parade sincère, ce flux d'invectives où l'auteur s'emporte, sourit de sa méchante humeur, mais redouble, cette lucide comédie, traversée de lyrisme et ponctuée infailliblement d'instants solennels, ce jeu enfin, endiablé, désinvolte, soudain lassé, de l'auteur avec son sujet, ses personnages, son lecteur et lui-même.

La composition des *Lépreuses*, soit qu'elle fût depuis longtemps préméditée, soit plutôt qu'elle ait surgi à son heure, répond moins aux nécessités d'un livre complet en soi qu'à celles de l'œuvre entière. Hardie et simple, elle juxtapose à un épisode un autre épisode qui l'éclaire en même temps qu'il éclaire les trois livres précédents. De même que Costals, un instant, cède à sa fiancée, puis se reprend et se retrouve intact, il se croit contaminé par une lépreuse, se voit perdu, mais enfin se découvre pur de toute atteinte. Est-il besoin d'ajouter qu'à ses yeux la plus dangereuse de ces lèpres n'était pas celle du corps ? Les deux épisodes sont également scandés par les lettres d'Andrée Hacquebaut, la provinciale éperdue, la vierge à son déclin, et ces lettres, monotones, chimériques, grotesques, traînent jusqu'à la fin de l'œuvre une silhouette proche de la caricature, nullement invraisemblable pourtant, douloureuse dans sa bouffonnerie, atteignant à une sorte de grandeur dérisoire.

Aussi bien l'on ne peut dire que Montherlant, si désinvolte, insolent et cruel qu'il nous montre Costals, c'est-à-dire une part essentielle de lui-même, n'aperçoive pas chez ses victimes, et quelque bornées qu'il les ait choisies (c'est la faiblesse de sa *thèse*), ce qui, çà et là, les fait sortir de la médiocrité. En vain s'écrie-t-il, horripilé par cette histoire qu'il faut poursuivre et mener à bonne fin, par ces personnages auxquels il ne s'intéresse plus et sur qui il se venge de son ennui, que tout cela est parfaitement médiocre, qu'on ne peut rien en tirer, qu'il perd courage. L'instant venu, son at-

tention s'éveille, une sympathie involontaire et peut-être une des figures du respect. C'est un rendez-vous où Solange, la fiancée, se révèle aimante et dévouée avec simplicité ; une nuit où la mère de Solange ne peut dormir, rejoint sa fille, et la presse éperdûment, et la sent fuir. De telles scènes — est-ce parce que je m'attache plus à ce qui peut sauver un homme qu'à ce qui le menace — me semblent parmi les plus précieuses et les meilleures du livre.

Lèpre morale et lèpre du corps, les deux épisodes des *Lépreuses* se rejoignent et se survivent encore en quelques notes ironiques, puis cèdent la place à un réquisitoire direct, véhément, argumenté point par point. Digne conclusion de l'œuvre entière : plus que la fable et les comparses, c'est l'auteur lui-même qui nous intéresse et nous retient. C'est le combat qu'il mène contre les tentations de la faiblesse, ou de ce qu'il tient pour tel ; — mais la plupart des livres de Montherlant sont le récit d'un combat, d'un triomphe et d'une conquête (La guerre et moi ; moi et le taureau ; moi et la femme), parfois d'une alliance (Le soleil et moi, ou l'adolescent, ou la volupté, ou le sport), jamais d'une résignation.

Et ces longs *Commentaires* pèseraient sans doute et lasseraient enfin, si l'expression en était moins étonnante et le ton moins varié. Négligeant, négligé (mais Montherlant peut se permettre des incorrections dont rougirait un élève de rhétorique : sans doute n'est-il pas aujourd'hui d'écrivain qui ait de la langue un sens plus sûr ni plus haut), capricieux jusqu'à l'enfantillage (les gros mots qu'il assène, l'air voyou, les citations latines), soudain, et sans le moindre effort, grave, passionné, d'une éloquence qui épouse strictement la pensée et l'élan, d'un lyrisme concret et souple jusque dans son éclat, il semble que Montherlant ne se soit jamais encore senti aussi libre. Et c'est bien cette liberté, ce naturel (*id est*, dirait Costals le Romain, la fidèle, l'unique expression d'un individu, non pas l'application d'une recette ; mon naturel, non pas le tien) qui donnent à cette forme un prix si rare.

MARCEL ARLAND

NOTES

Charles du Bos

Nous l'avions vu, il y a deux ans, comme emmuré vivant dans la souffrance physique. Il avait écrit, sur sa cruelle réclusion, des pages inoubliables, qui semblaient le dernier sursaut de son courage et de sa foi. Puis, d'une manière inespérée, sa prison s'était ouverte ; il avait pu oublier son corps, reprendre son activité intellectuelle et ces échanges avec des esprits proches du sien, où il trouvait sa joie et en quelque sorte sa mission particulière. Il s'était senti soudain, non pas un convalescent, mais un homme guéri ; si bien qu'il avait cru pouvoir répondre à l'invitation qui lui était adressée d'Amérique et accepter une chaire à Notre-Dame University. Mais l'effort dépassa celui que permettait un équilibre encore précaire. Il rentra épuisé, et ce fut pour reprendre le vieux tête-à-tête avec la souffrance. Il nous avait habitués à des redressements si inattendus que nous ne perdions pas espoir. Mais son cœur surmené ne supporta pas cette nouvelle épreuve. Une suprême accalmie lui fut pourtant accordée : il eut la mort que sa longue patience avait méritée, sereine, dans la compagnie spirituelle de ses poètes préférés et de ses saints, avec une lucide pensée et un adieu pour chacun de ses amis.

Parmi ceux qui se tenaient groupés derrière son cercueil, dans le cimetière de La Celle-Saint-Cloud, personne qui ne sentît quel attentif conseiller, quel confident irremplaçable il avait perdu. Depuis des années, ce malade exténué trouvait moyen de porter à bout de bras et de maintenir à flot des existences qui cherchaient secours auprès de lui. Et les autres, nous tous qui lui devions les longs plaisirs de causeries sans fin autour d'œuvres, d'auteurs admirés en commun ; nous qui nous étions laissé séduire toujours

à nouveau (même quand leur subtilité nous impatientait un peu) par les méandres de son analyse, par les arcs-en-ciel de ses nuances, nous qui ne l'avions jamais quitté sans emporter une stimulation, une chaleur de cœur et d'esprit, nous savions tous ce qui nous manquerait pour jamais. Et malgré la touchante résignation avec laquelle Charles Du Bos s'était vu arrêté dans son travail, sans pouvoir achever de donner forme à tout l'immense acquis de ses études et de ses réflexions, nous ne nous défendions pas d'un double chagrin à la pensée de toute cette moisson qui perissait, mûre pour la faucille.

Il est probable qu'aucun amateur d'art et d'idées n'aura plus, dans le monde d'aujourd'hui, la possibilité de nourrir ses curiosités avec l'insouciance d'un but immédiat et avec les loisirs dont Charles Du Bos eut le privilège dans sa jeunesse. Longs séjours à l'étranger, possession parfaite des langues, exhaustive étude des musées, prise et reprise des mêmes objets d'étude, des mêmes auteurs, sans hâte, sans autre préoccupation que de suivre ses sympathies. Il avait publié ses premières études sous le titre bien révélateur d'*Approximations* et conservé cette désignation, comme la plus adéquate, pour les séries suivantes. D'autres essayistes acquerront des connaissances aussi variées que les siennes, surpasseront son érudition ; mais ce qui a chance de toujours leur manquer, c'est cette subtile mise au point obtenue par d'infinies conversations, par d'incessantes confrontations avec le goût d'autrui, bref par cette collaboration imprévisible qui est le mode même par lequel une culture se raffine et s'accomplit.

Car l'œuvre de Charles Du Bos fut essentiellement, spécifiquement, une œuvre de culture — non pas seulement par le choix des problèmes abordés mais par son expression même, qui dérive de la communication orale à un public choisi. Ceux qui l'ont entendu parler, rendre claires, par l'intonation, les longues modulations d'une phrase chargée d'incidentes, ceux-là savent retrouver sa voix dans son style écrit, l'en animer et lui donner son vrai mouvement ; mais les lecteurs qui ne l'ont point connu, ne suppléeront jamais tout à fait au timbre manquant. La pensée de Charles Du Bos ne se formulait pas sur le papier, par approches progressives, reprises, ratures ; elle naissait dans le bonheur de l'élocution, définitive du premier coup. D'où l'habitude de dicter son texte et une croissante aversion pour toute autre forme de

travail. Il savait le danger d'une telle méthode et l'obstacle qu'elle oppose à une certaine sobriété, à un certain serré de l'écriture. Il en avait pris son parti — trop facilement, pensaient ses amis — avec une sorte de modestie, qui était, après tout, dans la ligne de sa vie, telle qu'il l'avait voulue.

Si les préoccupations religieuses devinrent de plus en plus dominantes, il sut y intégrer tout ce qu'il avait aimé dans les lettres, sans rien rejeter de ce qui avait eu du prix à ses yeux. Peut-être connaîtrons-nous un jour tout ou partie du Journal auquel il ne cessa de confier le plus intime de lui-même. C'est là sans doute, et là seulement, que nous retrouverons tout entier l'homme charmant qui tenait tant de place dans notre affection. Les livres qu'il nous laisse suffisent à justifier la considération grandissante qu'il s'était acquise ; mais il y avait en lui quelque chose qui dépassait ses livres ; et il faudra ses pages confidentielles pour révéler les qualités les plus exquises de sa pensée et de son cœur.

JEAN SCHLUMBERGER

***

LA POÉSIE

CHANSON COMPLÈTE, par *Paul Eluard* (Éditions de la N. R. F.).

Qu'est-ce que c'est ? Qu'arrive-t-il à Eluard ? Qui s'accomplit ici ?

De l'adorable *Dame de Carreau*, écrite il y a plus de quinze ans (« Tout jeune, j'ai ouvert mes bras à la pureté. Ce ne fut qu'un battement d'ailes au ciel de mon éternité... »), à l'admirable *Chanson Complète*, où l'on peut lire aujourd'hui, en lettres d'or :

Ce n'est pas seulement ta force qui l'habite
Mais la gloire de lire un bonheur sans limites
Dans la simplicité des lignes du présent,

c'est un autre et c'est le même, c'est un autre Eluard qui est devenu lui-même. Il a franchi le cap de la pureté, ce cap aux dures épines, aux aiguilles de glace, aux fourmillements de fer. Et voici qu'il trace ses sillons dans la mer féconde et la maturité.

Il est en somme le premier poète d'après-guerre qui soit victorieusement sorti du prodige et de l'adolescence. Il est notre poète.

Sur la foi de son nom, on l'avait cru ludion, et voici que c'est lui qui régit les humeurs et les souffles. On l'avait, sur la foi de ses vers de naguère, de sa « vie immédiate », baptisé maître en pierres précieuses, en pierres tout court, en « yeux à casser les cailloux » ; et voici qu'il n'est plus même possible de parler de la pâte, mais de la chair de sa poésie. Il n'était pas fait pour le tranchant mais pour le poli (Pierre qui roule n'amasse pas mousse, mais l'expérience de Paul, c'est cette sûre rondeur) ; pas pour les articulations dialectiques, mais pour les veines et l'irrigation profonde ; pas pour le squelette et le minéral, mais pour l'abondance et la simplicité des plantes.

Un poète, notre poète qui s'est soumis à la vie, et qui n'avance plus la tête en arrière ! Eluard en règle avec lui-même, et qui tient les merveilles du monde non plus dans les mangeoires du ciel, ni même de l'inconscient, mais sûrement dans ses yeux, dans sa gorge, dans ses doigts ! Un homme de 1939 qui, laissant les nuits trop sacrées et les jours trop profanes, ose enfin écrire (car il a trouvé sa région où vivre, qui est celle des aubes) : « La lumière et la conscience m'accablent d'autant de mystères, de misères que la nuit et les rêves ! » *Autant*, entendez bien : autant, ni plus ni moins.

Ça n'aura pas été sans mal. Dix ans, quinze ans pour balayer les dogmes, et pour se délivrer non point du surréalisme (car qu'est-ce que le surréalisme, quelle est sa « définition » ?) mais de l'école et de ses magisters ; pour renoncer au rythme bref, aux voix de tête et à leurs fausses sécurités ; pour oser respirer. — Quinze ans, ce n'est pas trop payé. Car maintenant, nous avons quelqu'un pour nous apprendre à nouveau la beauté du monde. Quelqu'un pour nous *montrer* :

Tu vois un bel enfant quand il joue quand il rit
Il est bien plus petit
Que le petit oiseau du bout des branches

Les thèmes de l'école, les faux cheveux de Samson, il nous les livre lui-même, dans *Donner à voir*. Il n'a plus rien à craindre. Il peut très bien professer : « Tu ne lis que pour découvrir,

contrôler ou corriger ce que tu penses. Signe ce que tu approuves. » Car peu importe désormais ce qu'il lit.

Il lit par exemple, à la bibliothèque de l'école, le *Droit à la Paresse* de Paul Lafargue. Et voici ce qu'il écrit, voici sa signature :

Je vois des hommes vrais sensibles bons utiles
Rejeter un fardeau plus mince que la mort
Et dormir de joie au bruit du soleil.

Il lit dans les journaux les horreurs de la guerre d'Espagne ; il lit même les horreurs de la poésie dite révolutionnaire, et voici ce qu'il écrit :

Mais ces désirs sont moins lancinants dans la nuit
Frères que cette étoile rouge
Qui gagne malgré tout du terrain sur l'horreur [1]

Il lit peut-être au thermomètre qu'il fait 33° à l'ombre, et voici ce qu'il écrit :

Je vis bien en été la chaleur m'émerveille.

Monsieur le jaseur (Monsieur qui êtes un homme et un poète), que Dieu vous garde de mal, tant vous avez la bouche fraîche. La bouche et les yeux et les doigts. Et le cœur.

A.-M. PETITJEAN

***

LITTÉRATURE

LA POÉSIE SCIENTIFIQUE EN FRANCE AU XVIe SIÈCLE, par *Albert-Marie Schmidt* (Albin Michel).

Ronsard évoquant les Démons, Maurice Scève spéculant sur l'Adam-microcosme, Belleau décrivant les *Amours des Pierres précieuses*, Peletier du Mans versifiant l'*Eloge du Nombre Un*, Du Chesne, calviniste paracelsien et physiologue pansexualiste, Béroalde de Verville, Christofle de Gamon, Clovis Hesteau de Nuysement blasonnant des *Visions hermétiques* : tels sont les

1. Ce sont peut-être les seuls vers français d'aujourd'hui, dignes de ceux de Lorca, dont il serait possible de faire l'offrande, sans insulte ou sans dérision, aux Espagnols de chair et de sang qui sont dans nos camps de concentration.

animaux étranges, bariolés et quasi monstrueux que nous ramène du fond du XVIe siècle le coup de filet très savamment prémédité de M. Albert-Marie Schmidt. Tous ces poètes ont l'air plus authentique que ceux que nous pensions connaître. Ils n'ont pas été restaurés par les auteurs de manuels, ni patinés par nos lectures. Les voici avec toutes leurs barbes et verrues, incongrus et antédiluviens, marée grouillante d'une Renaissance pré-baroque. C'était le temps où la magie et la raison illuminée collaboraient dans un pédant délire, la première nourrissant la seconde de tentations fécondes ou grotesques. Qui sait où cela nous eût menés ? Le livre de Schmidt inventorie, avec une sorte d'ardente lucidité, les richesses dont l'ère classique a voulu faire le sacrifice. Ce n'est pas rien ! Cela donne à *Phèdre* un air de luxe fou : pour fondre ce bijou de platine d'une suprême élégance, la plus discrète, il a fallu brûler le mobilier, les souvenirs de famille datant du moyen âge, un tas d'objets inutiles et bizarres, chargés de significations magiques. Ensuite, au XVIIIe, il n'est resté que la nudité du décor. La discipline est devenue lésinerie...

Comment louer assez les mérites de l'auteur, sa patiente intrépidité, la « volubilité infinie » de l'esprit que suppose son entreprise ? Car l'étude des poètes hermétiques exige une faculté d'interprétation recréatrice bien différente des qualités requises du pur et simple philologue. C'est une vision du monde, et des rapports du monde à l'homme, qu'il s'agit de concevoir à nouveau, si l'on veut entrer dans ces rythmes, goûter ce vocabulaire, et dégager le pittoresque enfoui sous des amas d'abstruse érudition. Il fallait être Schmidt pour découvrir dans ce grenier de notre poésie tant de possibles, tant d'intentions [1], tant de correspondances théologiques, et finalement pour en extraire un matériel encore utilisable. Il me semble d'ailleurs que ce travail apporte plus d'incitations aux créateurs qu'il ne comble les amateurs de beaux poèmes oubliés. Toutes ces tentatives constituent, pour reprendre une heureuse expression de l'auteur,

1. Un exemple au hasard. Ce vers de Baïf : « *L'huître dans son écaille essaye sa puissance* » amène Schmidt à citer Marsile Ficin, Guy de la Boderie, Ronsard, Psellos, M. Laumonier, et les philosophes mystiques de la Renaissance qui « considéraient l'huître comme un condensateur du fluide vital circulant par l'univers ». Voilà de la belle érudition : qui signifie. C'est une manière de poésie que bien peu savent allier à tant de science.

autant « d'appels plastiques à l'avenir ». Un écrivain contemporain, conscient de l'impasse où l'a conduit l'idéal d'une poésie pure, pourrait trouver dans les thèmes et les formes qui foisonnèrent au XVIe siècle des incitations très fécondes. Encore y faudrait-il une passion de culture que les facilités de l'après-guerre ont passablement déprimée. On imagine un Valéry reprenant tel dessein de Scève : décrire la naissance des figures puis des solides géométriques à partir du point originel. Mais qui oserait encore envisager l'ambition d'un Guillaume du Bartas, d'un Peletier, d'un La Boderie et de tant d'autres, cet inventaire de la Création embrassant tous les arts et les métiers humains, de la magie cérémonielle à l'anatomie, de la géographie à l'acuponcture, de la musique à la théologie, à l'agriculture, à l'obstétrique, à la vénerie, à l'orfèvrerie, à la mécanique, à l'astronomie... Schmidt nous aide à concevoir l'espèce de fureur titanique qui animait ces Renaissants, leur volonté de « singer Dieu », de recenser les objets et les formes, les rythmes et les lois cosmiques, afin de les parfaire par le Verbe et, finalement, de s'en rendre maîtres. Tous sont soutenus par une double croyance dans le pouvoir magique du langage, et dans la liberté infinie de l'homme, capable de refaire avec ses mains le Paradis perdu et les « gestes de Dieu ». Le poète a reçu la vocation de restituer le cosmos à l'état adamique, d'effacer les traces du péché, de retrouver les noms réels et les « signatures » primitives dans le jeu des symboles et des correspondances. C'est l'ambition que refoulera trop aisément notre âge classique, et que ressusciteront les romantiques allemands, à partir de Hamann et de Herder. La création entière, disait Hamann, est « un discours adressé à la créature au moyen de la créature ; car un jour le redit au suivant, une nuit l'annonce à l'autre. Cette parole traverse tous les climats, jusqu'aux confins du monde, et l'on perçoit sa voix dans chaque dialecte ». Nous l'avons perçue de nos jours, dans le dialecte d'un Claudel, parfois même dans celui de tel surréaliste. Mais notre monde est-il encore formulable en noms et en rythmes ? La science moderne ne tend-elle point à nous le rendre proprement inimaginable ? N'a-t-elle pas dissocié Nombre et Verbe au point de rendre puérile à nos yeux l'ambition d'un lyrisme cosmique ?

D. DE ROUGEMONT

MÉMOIRES du *Cardinal de Retz* (la Pléiade) ; ANNE-GENEVIÈVE DE BOURBON, DUCHESSE DE LONGUEVILLE, par *Jacques Debû-Bridel* (Éditions de la *N. R. F*) ; DÉFILÉ ENTRE LA BRUYÈRE ET BERGSON, par *Jacques Paoli* (Göteborgs Högskolas Arsskrift).

Entre 1620 et 1660, s'est définie en France une morale de très grand style, fondée sur l'exercice de la volonté et sur la recherche de la gloire, qui marque, avant Racine et l'invasion définitive de la complaisance à la passion et bientôt à l'analyse de la passion, avant les progrès vraiment décisifs de cette double anémie du cœur et de l'intelligence, le plus haut degré d'une civilisation où la santé et la vigueur n'étaient que les dons naturels et comme inévitables de la jeunesse et n'étaient pas même sentis comme des biens alors qu'elles ne pourront plus être dans la suite que des victoires difficiles et précaires sur la fatigue, le vieillissement ou le dégoût, des trésors qu'on sait, cette fois, précieux et qu'on craint trop de perdre pour en user sans compter, comme se dépensent les éléments.

De cette belle tenue, lucide et ferme à la fois, aventureuse et sévère, que l'Europe depuis n'a plus retrouvée que dans les délires de ses fièvres et par l'effet illusoire d'un désir exacerbé, il est bon de connaître la figure essentielle, non qu'on puisse espérer se l'approprier par la seule grâce de la révélation, mais pour gagner quelque humilité qui, donnant mieux à chacun la mesure de ses forces, l'invite plus fructueusement qu'une timidité inconsidérée, à ne rien entreprendre qui ne soit à sa taille et lui laisse en même temps l'espérance de grandir un jour et l'idée de la grandeur à atteindre.

Un tel pressentiment, les Mémoires de Retz, excellemment édités par M. Maurice Allem, la vie de la duchesse de Longueville racontée par M. Debû-Bridel, l'éthique de La Bruyère commentée de façon originale et profonde par M. Jacques Paoli, peuvent également l'apporter. Il me paraît peu raisonnable de discuter les mérites ou les défauts mineurs de ces ouvrages : ils sont si disparates qu'il y aurait un paradoxe certain à les réunir, s'il s'agissait de les examiner en eux-mêmes et non d'attirer l'attention sur le commun et exceptionnel profit qu'on retire de leur lecture.

Je tairai donc ce qui fait l'intérêt propre de chacun : la rigueur de M. Paoli dans la description des démarches morales qu'il reconstitue ou propose, l'interprétation si attachante que donne M. Debû-Bridel de la Fronde de Paris et de l'Ormée de Bordeaux, la conscience d'éditeur de M. Allem. Ce silence même témoigne de l'extrême intérêt que suscitent leurs apports. Il est des cas où il ne faut parler que de l'essentiel. Ici, c'est la détermination de ce type d'êtres sur qui les passions ont peu de prise, hors celle de dominer, que le privilège d'une nature royale prédestine à de grandes actions, animés d'une ambition insatiable et abstraite qu'un orgueil encore plus étendu et plus subtil condamne immanquablement à l'échec, ces êtres enfin que Corneille (on ne sait s'il fut leur peintre ou leur maître) définit d'un trait en écrivant que « leur générosité soumet tout à leur gloire » (*Pompée*, 373). Retz, ainsi, souligne lui-même la raison de ses infortunes : « Il est vrai qu'ils ne réussissent pas dans les Cours, au moins pour l'ordinaire ; mais il y a des gens qui préfèrent au succès la satisfaction qu'ils trouvent dans eux-mêmes. » Il n'en fut pas autrement pour Anne-Geneviève de Bourbon, sinon pour Condé. Dans un passage que cite M. Debû-Bridel, Villefore, leur premier biographe, écrit : « Ils se sentaient tellement nés pour une autorité suprême que, loin de se reposer sur la gloire qu'ils avaient acquise, elle ne servait, ce semble, que d'amorce pour exciter en eux de nouveaux désirs, et cela se remarquait particulièrement dans Mme de Longueville. On eût dit qu'elle était jalouse d'elle-même, tant elle avait envie d'enchérir toujours sur cette grande réputation, et sur ce grand crédit dont elle jouissait. » Comme Retz, elle n'appréhendait pas la pratique de la démagogie : elle se rend à l'Hôtel-de-Ville pour accoucher d'un fils, qu'elle appela Charles-Paris et qu'elle met sous la protection du peuple de la capitale ; à Bordeaux, elle s'appuie, contre le Parlement, sur l'*Union de l'Ormée*, association révolutionnaire qui fait flotter le drapeau rouge sur tous les clochers de la ville en juin 1652 et que dirige un boucher qu'elle convoque chez elle pour discuter émeutes. Malgré cette liberté d'allures, elle garde comme Gondi une intraitable fidélité à son être intime, une terrible fierté, dont elle use à l'égard de ceux dont dépend momentanément son sort ou son intérêt, cet orgueil ombrageux qui du cœur de l'ambition fait dépasser l'ambition même et qui,

selon La Bruyère, dans une phrase sur laquelle M. Paoli conclut justement son essai, « fait négliger les postes et ceux qui les procurent : qui nous exempte de désirer, de demander, de prier, de solliciter, d'importuner, et qui nous sauve même de l'émotion et l'excessive joie d'être exaucés. »

Avoir dédaigné une victoire acquise par des moyens indignes d'elle constitue le secret de la chute et du rayonnement de ces grands courages. Ils ont voulu accéder au pouvoir les mains nettes et l'âme intacte. Ils n'ont pas pensé que l'acceptation d'un esclavage qualifiât jamais personne pour le gouvernement des hommes, et Tacite n'eût pu leur appliquer la courte et infamante formule dont il étiquette les brigues d'Othon : *omnia serviliter pro dominatione.* Eux n'ont cessé d'agir en maîtres pour être dignes de l'être. S'il faut les louer d'avoir ainsi ruiné leurs propres entreprises par l'effet d'un amour-propre que les politiques passent pour devoir d'abord arracher de leur cœur, ce n'est pas que l'échec, même noble, mérite en soi un éloge, c'est qu'un effort malheureux, mais pur paraît une plus sûre image de la grandeur qu'une réussite abâtardie par le large champ qu'on s'était accordé pour l'obtenir.

L'époque présente connaît, par surcroît d'infortune, d'autres servitudes. Ce ne sont pas seulement les facilités qui risquent de compromettre essentiellement les plus belles ambitions, c'est plus encore le goût d'un certain éclat factice qui tient lieu des véritables et solides conquêtes. Aussi rien ne m'assure mieux de la qualité d'âme de T. E. Lawrence que cet avertissement qu'il a placé en tête de ses *Sept piliers de la Sagesse* et que Corneille n'a pas eu besoin de donner à ses contemporains : « Plaise à Dieu que les hommes, ayant lu cette histoire n'aillent pas, par l'amour de l'étrange et de son flamboiement, prostituer au service d'une autre race leurs talents et leur être même. » C'est en effet le premier pas qu'il faut maintenant faire dans la voie du dépouillement, que chacun détruise en son âme le prestige de l'étrange et de son flamboiement.

ROGER CAILLOIS

***

LE THÉATRE COMPLET DE SHAKESPEARE, Avant-propos par *André Gide*, traductions de *J. Copeau* et *S. Bing, Ed. Fleg, A. Gide, F. V. Hugo, P. J. Jouve* et *G. Pitoëff, P. Leyris* et *E. Holland, Maeterlinck, E. Morand* et *M. Schwob, G. de Pourtalès, J. Supervielle.*

C'était une dangereuse tentative que d'assembler des traductions aussi variées du même auteur. Elle a pourtant réussi. Il est même curieux qu'elles ne soient pas trop inégales entre elles (il est vrai que souvent, sans même le vouloir, je remplace la traduction par le texte). En somme, dans cette traduction, seules les chansons clochent. Mais qui pourrait mieux faire ? On n'a pas osé donner pour *Othello*, l'adaptation de Vigny, quitte à la corriger en note. Peut-être est-ce mieux ainsi.

Ce bréviaire si commode va-t-il stimuler chez nous la religion shakespearienne ? Je ne sais s'il faut s'y attendre, ni s'il faut le souhaiter. Les Anglais, après voir mis Shakespeare trop bas pendant plus d'un siècle, ont voulu au siècle dernier qu'il dépassât, écrasât, toute la littérature humaine. Il faut voir de quel ton, de Macaulay à Sidney Lee, tous les autres poètes sont constitués ses vassaux. Si ces absurdes comparaisons avaient un sens, je dirais sans hésiter que je préfère Homère, Eschyle et Sophocle. Mais ne comparons pas, c'est bien assez blasphémer que de dire ce qui est évident : plus des trois quarts des calembours et plaisanteries de Shakespeare sont trop longs et manquent de sel ; dans une part des pièces historiques, le rafistolage des chroniques est aussi hâtif, aussi truqué que dans Alexandre Dumas.

Grand partisan, après Auguste Comte et Alain, du culte des grands hommes, il me semble pourtant que la religion shakespearienne n'a pas donné de bons résultats. Faute de pouvoir bien choisir, le public ne le lit guère, ni en Angleterre, ni en Amérique. Un jour, à Cambridge, cinq étudiants en lettres des plus distingués, qui achevaient leurs études, firent le compte de ce qu'ils en avaient lu ou vu jouer : onze pièces à eux cinq. Le mot familier sur ces pièces : « des drôles d'histoires pleines de citations » est vrai à la lettre. Quand on a joué *Hamlet* ou *Jules César* en costumes modernes, le public admirait, parce que c'était Shakespeare, mais était déconcerté par ce texte étrange et scandaleux.

Au reste, l'admiration sans nuances a gâté aussi l'exégèse du texte : nous sommes à peu près sûrs que certaines pièces ont été écrites en collaboration. Comment se fait-il que la part de ce génie unique au monde s'y discerne si mal ? Quand Shakespeare cite par exemple Montaigne, il a fallu trouver la théorie de la transfiguration : ce qui n'est chez Montaigne que sage et judicieux devient génial dès que Shakespeare le copie. Ce parti-pris fait plus de mal que de bien à qui veut admirer *Jules César*, cette merveille.

Quant à la religion des Français, religion shakespearienne née au siècle dernier, elle s'est jetée uniquement sur le romantique, sur *le Roi Lear*, les sorcières de *Macbeth*, le spectre de *Hamlet* : comment aurait-on préféré *Jules César*, ou *Antoine et Cléopâtre*, si voisins de *Cinna* ou de *la Mort de Pompée ?* Faute de critiques, par un aveuglement à demi-volontaire, nous avons surtout admiré l'ornement, la surcharge et l'oripeau.

Il est urgent de créer un protestantisme de la religion de Shakespeare, de rendre à chacun sa liberté d'examen, de rendre possible une hiérarchie des valeurs. Un tel débat serait plus fructueux pour la culture anglaise, pour la culture humaine, que la solution de l'énigme Shakespeare-Bacon.

JEAN PRÉVOST

***

ESSAIS

STÉRILITÉS MYSTÉRIEUSES ET NAISSANCES MALÉFIQUES DANS L'ANTIQUITÉ CLASSIQUE, par *Marie Delcourt* (E. Droz).

Ce livre est sorti du commentaire approfondi de quelques mots grecs. Des faux-sens ont été redressés et toute une littérature en a été éclairée. Par exemple, le mot λοιμός, dans son sens primitif, signifie non pas *la peste* mais *un fléau*. C'est moins une maladie qu'une malédiction. On se tromperait d'ailleurs si l'on voyait, dans la signification première de *fléau*, une vague abstraction, une notion générale pour désigner tout ce qui accable le genre humain. Primitivement, les mots généraux sont des mots à compréhension riche, ils sont les substituts de sentiments généraux et profonds et ils ont un sens plus direct que les mots particuliers.

Si l'on ne comprend pas ce paradoxe qui renverse toute la perspective familière aux logiciens, on ne comprend pas les âmes primitives.

On ne comprend pas davantage le sens et la fonction des premières rationalisations. En restituant, à l'origine de la littérature grecque, la fonction psychologique exacte de certains termes, Mme Marie Delcourt apporte une lumière vive et nouvelle sur les œuvres les plus classiques. On avait mal pris la mesure du tragique destin des hommes. On croyait qu'un fléau était un mal qui frappait un être maudit, une famille infortunée. On croyait qu'un fléau était la colère violente et momentanée d'un dieu. Mme Marie Delcourt montre que la nature entière est sous le joug d'une même fatalité. Une naissance irrégulière (Œdipe, l'enfant maudit, s'appelle Pieds-Enflés) est une naissance maléfique : elle menace toute la cité. Une *peste* porte la stérilité sur les champs, sur les bêtes, sur les femmes. Il faut « exposer » l'enfant malingre, non pas dans un précoce souci de « racisme » mais parce qu'il est un mauvais *signe*, la marque d'une fatalité. Il serait si facile de le supprimer, de l'enterrer ! Mais la terre qui recevrait en son sein un tel être n'en multiplierait-elle pas l'espèce ? Ne propagerait-elle pas le mal sur les troupeaux et les vergers ? La fécondité des femmes n'est qu'un cas particulier de la fécondité du Monde.

Un tel syncrétisme est lent à se disperser. Même dans les œuvres classiques, un lecteur qui aura médité le livre de Mme Marie Delcourt en trouvera des traces. Mme Marie Delcourt replace ainsi les œuvres les plus diverses dans leur fonction psychologique exacte, fonction que des traductions trop rationalistes avaient méconnue. Elle nous montre, par exemple, comment une rationalisation prématurée défigure les légendes populaires, d'Homère à Sophocle. Sa démonstration rejoint les travaux de MM. Thomsen, Nilsson, Jeanmaire qui ont déjà signalé l'étonnante série de contre-sens et de malentendus dont souffre encore l'histoire des sociétés antiques.

Le livre de Mme Marie Delcourt est donc un dossier fort important pour la psychologie de la rationalisation. En le lisant, un psychologue sera émerveillé de la densité et de la finesse des remarques. Il se rendra compte que la *psychologie des profondeurs* n'a nul besoin de recourir aux documents oraux rapportés d'Australie ou d'Afrique par des voyageurs. Dans les littératures an-

tiques, la *psychologie des profondeurs* dispose de *documents écrits* qui sont aux sources mêmes de notre culture. Remarquons d'ailleurs que tout poème écrit est déjà, de ce fait, rationalisé. Il fallait donc un sens psychologique très perspicace pour dégager la signification primitive que le langage écrit trahit toujours plus ou moins.

Réciproquement, la lecture du livre de Mme Marie Delcourt doit convaincre les hellénistes et les latinistes que la psychologie des profondeurs — et les diverses écoles de psychanalystes en particulier — leur fournit des méthodes d'examen toutes nouvelles. Tous les textes doivent être revus, sans forcer la valeur d'aucune tonalité, en respectant les obscurités psychologiques et les erreurs objectives. Mme Marie Delcourt s'étonne justement du besoin de comprendre à la moderne qui pousse certains hellénistes à accumuler les *leçons claires*. Trop souvent, ils tiennent plus à la logique interne d'une œuvre qu'à sa richesse psychologique. Il faudra du temps et un dur travail pour effacer ce camouflage rationaliste. Il sera ensuite nécessaire d'effacer le camouflage utilitaire. La nouvelle érudition a donc besoin d'hellénistes et de latinistes qui soient des psychologues avertis de la psychologie nouvelle. Mme Marie Delcourt a ce double savoir. Son ouvrage, qui sera lu avec profit par les hellénistes, les historiens, les psychologues, est un modèle de profondeur et d'exactitude psychologiques.

GASTON BACHELARD

***

L'AMOUR ET L'OCCIDENT, par *Denis de Rougemont* (Plon).

Entreprise capitale que ce livre. C'est la première fois que l'on aborde psychanalytiquement l'adultère non chez tel ou tel sujet, mais dans le corps historico-dogmatique dont le sujet est résultante. Ce n'est alors pas de la psychanalyse vulgaire — ce n'est pas une plate investigation de commande — c'est infiniment plus noble. Rougemont descend et pénètre dans une crypte sacrée dont il est le premier explorateur.

Cependant, attention si nous disons sacré ! Les cryptes et l'albigéisme sont une drogue excitante, mais pas d'une innocuité absolue. Il faut alors réduire les termes et de Rougemont qui est

prudent autant que talentueux y songe. D'abord « adultère ». Pourquoi aller aux conséquences qui suppriment l'insatisfaction où se résume tout l'art ? Pourquoi l'amour ne serait-il pas chaste ? Rougemont fort à propos cite ce vers de Guilhelm Montanhagol : *E d'amor mou catitaz* (d'amour vient chasteté). Donc déjà il y a moins de dualisme. Ce qui subsiste d'un peu inquiétant, c'est l'appareil théologique occulte, conscient ou non, qu'il met à découvert. L'amour extra-conjugal ne serait pas une transgression à l'état de pratique : ce serait une conséquence légitime. Dans la crypte de notre poésie amoureuse il y aurait un catéchisme et il y aurait un dogme d'une autre religion que celle-là du Christ pratiquée au grand jour. Non pas un paganisme, un dualisme oriental ou albigéisme vaguement chrétien encore, nettement discernable dans Tristan et Iseut et dans l'œuvre des troubadours. Voilà qui est fort possible, mais je comprends très bien qu'on n'y croie pas — qu'on refuse d'y croire — même si c'est vrai. Mieux vaut pécher que de favoriser un système autorisant à pécher en ne péchant pas.

Mais que de talent il y a dans ce livre et cette écriture, livre *gonflé*, comme dit M. A. Rousseaux, *des problèmes les plus profonds et les plus touffus.* Rougemont est un homme d'ubiquité et de bienfacture alertée et d'énergie très grande. D'ubiquité, parce qu'on le voit tout d'un coup à Bâle, empoignant un public sur un sujet des plus ardus et des plus délicats, et cela dans la chaire où Nietzsche plusieurs années de suite donna ses cours. C'est aussi une grande âme et un cœur probe. Et aussi, beaucoup plus qu'on ne croit, c'est un lyrique.

Quoi qu'on en pense — on a déjà pas mal écrit là-dessus — la thèse de Rougemont n'a rien de forcé. Il ne dit pas que l'albigéisme a besoin d'être conscient pour être existant, à dose très forte même, chez les troubadours. A bon droit, à ce propos, il invoque l'exemple de Foulques ou Folquet de Marseille, l'évêque qui combat les Albigeois puisque à tort ou à raison — je crois que c'est à tort — il est accusé d'en avoir fait périr cinq cents, et qui, dans sa poésie, s'avère saturé d'albigéisme puisque le dualisme est albigeois. Cependant il faut dire que ce n'est pas à la même époque. Folquet, évêque et protecteur de saint Dominique, n'est plus le Folquet troubadour. Cela est si vrai que quand on voulait lui faire une bonne farce — les puissants de la terre s'amusaient à cela —, on

faisait exécuter en sa présence une de ses anciennes chansons amoureuses. Ce jour-là l'évêque se mettait au pain et à l'eau. Mais elle était bien belle sa poésie amoureuse, puisque Dante, qui le cite et le célèbre, le reconnaît pour un des maîtres du vulgaire illustre. Quant à ce reproche d'avoir fait massacrer tant de gens (*que plus de DM que grans que petits, i fe perdre las vidas e'ls cors e'ls esperitz*) il faut, plus que la chanson de la croisade contre les Albigeois dont la première partie a été écrite par un Albigeois, consulter les rapports mêmes du concile. C'était à Rome, donc, au Concile de Latran. Il y avait Raimon, le neveu du roi d'Angleterre, le comte de Toulouse (*Thoulouse*, lit-on, ce qui est beaucoup mieux), son père, et les comtes de Foix, de Comminges. Et Innocent III et tout le concile frémit d'horreur quand le comte de Foix lança cette accusation. Mais l'évêque troubadour était là et on ne cite pas assez sa réponse. D'abord lui personnellement n'avait combattu l'hérésie que par la parole. Quant aux actes, c'était le comte de Toulouse joint au comte de Foix qui avaient fait périr au lieu dit de Montjoie plus de 6.000 croisés qui se portaient au secours de Lavaux. Et si quelques sévices avaient été exercés contre les hérétiques. Il y avait de quoi vraiment. L'air à Toulouse était irrespirable. il y avait tant de schismatiques de toute sorte (platoniciens, pauliciens, cathares, bulgares, tisserands, enriciens, pétrobusiens, eucratiens, apotactiques, dualistes astityrites, mononatistes, vaudois, puritains, slaves, ariens, etc.) que Folquet, tout neuf dans son église, n'osait se montrer ni envoyer sans escorte à l'abreuvoir quatre mulets qui étaient siens qu'il avait amenés de sa contrée.

Ah ! mais je m'égare. Il n'était qu'incidemment question de ça. On voudrait raconter toute l'histoire quand on la sait — des coins seulement — et qu'on commence. Je voulais dire encore quelque chose sur ce livre si remarquable. Ah ! oui, c'est au sujet d'un dualisme qui existe et qui est très évident pendant tout le moyen âge entre le religieux et l'art. C'est au point que je ne crois pas qu'il y ait d'art religieux. C'est un art qui cohabite avec la religion — *dualise* avec la religion — et lui est très utile, mais n'a en soi rien de religieux au sens où nous disons chrétien. C'est autre chose, vraiment. Cependant cela existe, fichtre ! et cela signifie. Signifie quoi ? Voilà où Rougemont entre en scène. Il y a quelque chose et il n'est pas inutile de savoir ce que c'est.

Mais je pense plus en particulier à l'art roman — à ces lions et à ces hippogriffes obligés et comme canoniques et à toutes sortes de déchants — qu'au *trobar* du XIIᵉ.

On reproche aux troubadours leur édulcoration et leur monotonie. C'est nous plutôt qui sommes monotones dans notre exigence assez sotte de variété continuelle depuis la Renaissance. Et puis monotones comment ne pas l'être si un sujet est inépuisable. Le troubadour lui-même — Foulques de Marseille, pièce XIV — dit cela mieux que personne :

Qu'aucun ne croie que change ma chanson
Puisque ne change mon cœur ni ma raison ;
Car jouissant d'amour, m'en vanterais,
Mais, d'en mentir, nul profit n'aurais ;
Lui me tient comme sait faire balance
Désespéré avec quelqu'espérance,
Mais point ne me laisse mourir
Afin que chaque our me puisse occire.

Ce qu'il faut dire encore, c'est combien ce livre est magnifiquement stratégique dans toutes ses parties. Rougemont est davantage une sensibilité qu'un cerveau, mais s'il l'exerce — et ce livre le montre assez — peu de cerveaux sont si bien organisés que le sien pour persuader et convaincre. Enfin il a un attirail d'information prodigieux.

CHARLES-ALBERT CINGRIA

***

PLEINS POUVOIRS, par *Jean Giraudoux* (Éditions de la N. R. F.).

Voici que M. Giraudoux franchit enfin, avec autant de prudence que d'éclat, le fossé qui sépare les pouvoirs de l'imagination de l'imagination du pouvoir. Il nous propose dans *Pleins Pouvoirs* une sorte de dictature de l'invention créatrice. Avec prudence, car il cherche moins à en définir l'essence et la structure, que les entreprises et les fruits. Avec éclat, car ce livre simple et qui semble n'emprunter son accent qu'aux plus accessibles évidences, est sans doute avcc *l'Idée Socialiste* de M. de Man et *Au delà du nationalisme* de M. Thierry Maulnier l'essai politique le plus original conçu depuis la guerre. Rien n'est sacrifié ici aux *messianismes géographiques* de ce temps, dont c'est peut-être la faiblesse

la plus grave que ce transfert continu hors des frontières où l'on vit, des paradis terrestres (et des enfers). Rien n'est sacrifié non plus au ressentiment : la violence surprenante qu'on découvre ici dispense à l'esprit une surprenante paix (je ne veux pas dire la tranquillité, et non plus la sécurité). Ce livre est pur, qui traite d'un objet impur (la France de 1939). Il est réaliste, et vrai, avec précision et exactitude, alors qu'il traite d'un sujet « idéal » (la France de demain). Il est libre enfin, parce qu'on sent en même temps que son auteur s'y engage, mais s'efface derrière la *mission* qu'il expose. C'est une des réussites les plus invisibles et les plus profondes de *Pleins Pouvoirs*, ce livre dur, ce livre de violence, que l'auteur en sorte *intact* sans cependant s'être *désolidarisé*, comme y inclinent un peu M. de Montherlant, et beaucoup, quoiqu'il s'en défende, M. Bernanos (pour ne rien dire de l'ostentation et du verbalisme). Il fallait beaucoup craindre, cependant, de ce qui fait ailleurs le meilleur de M. Giraudoux : l'extrême vitesse de ses perceptions, l'extrême éclat des formules qu'il en extrait. Parler de la France, c'est consentir à s'accorder au rythme par définition lent d'une nation, qui souffre mal qu'on en examine les ressorts avec trop de promptitude. C'est consentir aussi à ne tirer de morale ou de leçon qu'avec prudence sans forcer les vérités pour leur donner plus de tranchant, sans incliner les faits pour les mieux éclairer. Or, que M. Giraudoux soit un des écrivains les plus *vites* d'aujourd'hui, qui en pourrait douter ? Mais qu'il soit aussi le plus capable de la féconde lenteur, le plus accessible au mûrissement, aux lentes osmoses du repos, voilà ce qu'il faut redécouvrir grâce à *Pleins Pouvoirs*. Son imagination est merveilleusement agile, ses rapprochements, ses jonctions, les mécanismes de sa mémoire d'une incroyable promptitude, certes. Mais il sait aussi épouser longuement et tiédir une idée, un sentiment, ou une métamorphose, caresser les êtres et charmer les choses avec une paisible prudence qui lui livrera dans un éclair leur vérité, l'instant où Jérôme Bardini, Electre ou la nation France se *déclareront*. Toute l'œuvre de M. Giraudoux, si on la considère avec soin, nous le montre, s'enrichissant, se construisant avec une sûreté presque végétale, où les nerfs les plus subtils jamais ne contrarient la lente action du temps. Alors que presque tous les livres politiques sont des livres hâtifs, celui de M. Giraudoux (sans doute écrit avec promp-

titude), exprime l'assurance, la solidité, une maturité historique profondément accordée à celle du siècle. La vitesse de l'esprit puise ici sa vitalité dans une parfaite perméabilité à la durée. Ce n'est pas pa 1 hasard si dans son étonnant petit livre sur *le Sport*, M. Giraudoux a exprimé de si subtiles réflexions sur le repos dans l'effort athlétique.

A cette tentation de la vitesse, la colère qui anime ces pages ajoutait encore ses risques. Car avec la vertigineuse justesse de ton qui est le secret de M. Giraudoux, lui qui écrit de chaque chose sur la note unique, fragile, fuyante, qui la caractérise, il parle ici de la France actuelle, à la France actuelle, avec le seul accent possible, celui de la colère. Il ne s'agit pas de cette emphase de lutteur de foire qui anime un peu trop de « cris de colère » contemporains. Il ne s'agit pas de ces rancœurs ni de ces rancunes, de ce mélange de vanité et d'humilité feintes. Pas de vibrations pathétiques, pas d'invocations ; à peine d'éclats, pas de cris, nulle violence qui ne soit intérieure, ou ne sourde du concret, du simple exposé des faits. Mais là encore cette colère laisse l'esprit étrangement tranquille et lucide. Elle ajoute ici à l'acuité de la vision, quand ailleurs elle la trouble.

Il faut admirer enfin combien dans *Pleins Pouvoirs* M. Giraudoux se refuse aux facilités de la formule. Lorsqu'une petite phrase, sèche et vive, vient nous ébranler et nous convaincre, elle est nourrie d'événements et d'exemples. Quand éclate la cinglante affirmation terminale qui résume le livre : « *Nous serons deux nations : une nation générale française qui peut encore, et pleinement, remplir sa mission, mais qui n'a plus de responsabilité — et une nation politique française, sinon inférieure, du moins spéciale, à laquelle nous confions à tort la charge de l'autre* » cette formule est appuyée, étayée par tout le reste de l'ouvrage, trois cents pages la préparent, l'amènent, et l'élèvent enfin, irréfutable et tranquille. Ainsi, ce livre d'apparence parfois nonchalante, qui feint le désordre relatif d'un rapport sur des états complexes et vastes, est en réalité d'une incomparable rigueur dialectique. Dialectique vivante, pleine de sagesse, qui posant au départ au-dessus de l'univers français dénaturé et avili, l'univers intact et pur de l'imagination française, esquive avec bonheur tous les dangers d'un facile *idéalisme*.

Il faudrait peut-être maintenant reprendre l'une après l'autre

les pages de *Pleins Pouvoirs*, en épouser la force et en subir l'efficacité. Mieux vaut laisser descendre en soi le profond message du livre : car s'il propose aux esprits les travaux d'une révolution, celle de la lucidité et de l'imagination, ce qui fait par-dessus tout le prix de ce livre considérable, c'est que pour cet effort il nous assure de l'essentiel : du calme, et de la paix de l'âme. *Pleins Pouvoirs* est une démonstration de force, de cette force véritable d'où jaillit une mystérieuse allégresse. Que M. Giraudoux continue *ailleurs* son œuvre, c'est bien. Mais qu'on s'arrête à ces seules pages, et déjà comme on leur saura gré de leur puissance pacifiante. Car ici M. Giraudoux achève notre image de la France, et la France achève de nous éclairer le visage de notre Giraudoux, dans la sereine plénitude de ses pouvoirs d'homme, d'écrivain — et de Français.

CLAUDE ROY

***

LETTRES ÉTRANGÈRES

AVVAKUM ET LES DÉBUTS DU RASKOL (Champion) ; LA VIE DE L'ARCHIPRÊTRE AVVAKUM ÉCRITE PAR LUI-MÊME (Editions ds la *N. R. F.*), par *Pierre Pascal.*

Ce sont les thèses, inséparables, que Pierre Pascal a soutenues en Sorbonne le 4 mars dernier. La première, *Avvakum et les débuts du raskol,* ne se contente pas d'être une biographie du fondateur du schisme des vieux-croyants, elle s'efforce encore d'être un tableau minutieux et complet de la vie religieuse en Russie au XVIIe siècle, contenant un essai d'explication du conflit. La seconde, *la Vie de l'Archiprêtre Avvakum*, est la traduction commentée de l'autobiographie qu'Avvakum a écrite en exil, au bord de l'Océan Glacial, pour instruire ses partisans et les exhorter à subir le martyre plutôt que d'abandonner la vieille foi. C'est une source de première importance. Et, surtout, c'est un chef-d'œuvre qui « aurait aussitôt fixé le russe comme langue littéraire, si, la vieille foi humiliée et écrasée, la cour et les écoles ne s'étaient laissé conquérir par un jargon aux trois quarts étranger, dont l'épuration allait demander encore un siècle et demi ». Moussorgsky, Dostoievsky et Tolstoï en ont apprécié la valeur littéraire.

Après la mort d'Ivan le Terrible (1584), la Russie entra très rapidement dans une période de troubles politiques et sociaux terribles, célèbre précisément sous le nom de « Temps des Troubles » : lutte pour le pouvoir entre les différents partis, révoltes populaires, enfin interventions suédoise et polonaise, qui refirent l'unité nationale et favorisèrent l'avènement au trône de la nouvelle dynastie des Romanov. Le pays était fort éprouvé par l'invasion, la famine, les guerres civiles et extérieures. La foi orthodoxe était menacée par le latinisme, par le protestantisme et par l'irréligion. Le désir d'une réforme morale et religieuse se fit bientôt jour. Il se constitua sous Alexis Mikhaïlovitch, vers le milieu du XVIIe siècle, un cercle d' « amis de Dieu » qui groupa ce que l'Eglise moscovite comptait de plus pieux, de plus éclairé et de plus actif. Leur dessein ambitieux était de faire de la Russie un état réellement chrétien. La tâche était considérable. Il fallait non seulement redresser les mœurs et le culte, mais encore reviser les livres ecclésiastiques qui fourmillaient d'erreurs et d'interpolations et pour cela revenir aux originaux grecs et latins. Cependant il régnait en Russie un vieux préjugé : c'est que tous les autres peuples avaient trahi l'Eglise : les Latins d'abord, lors du grand schisme du XIe siècle, puis les Grecs en se joignant aux Latins à Florence au XVe siècle, puis les Russes de l'Ouest en adoptant l'Union de Brest ; Moscou était le seul et dernier refuge de la foi pure et immaculée, la Troisième Rome après laquelle il n'y avait plus que le règne de l'Antéchrist ; et par conséquent il ne pouvait être changé un iota à ses dogmes et à ses traditions. « Contradiction flagrante qui devait fatalement diviser les membres du cercle, les uns plus sensibles aux relations nécessaires entre l'Eglise moscovite et les autres membres de l'Eglise universelle, les autres moins dégagés du nationalisme religieux engendré chez leurs compatriotes par des siècles d'isolement. »

La rupture se fit à propos de la forme du signe de croix et des prosternations. Avvakum condamna les premières nouveautés de Nikon le patriarche. Il fut envoyé en Sibérie. Nikon parti, il fut rappelé à Moscou. Mais le tsar se déclara contre les tenants de la vieille foi, et Avvakum fut exilé dans le Nord, traîné de geôle en geôle, condamné par un concile, excommunié, puis finalement brûlé comme hérétique, le vendredi saint 14 avril 1682.

A ce conflit P. Pascal voit une cause profonde : c'étaient, dit-il, deux conceptions différentes du christianisme qui s'affrontaient. « D'un côté, la conviction que la vie présente n'est rien au prix de la vie éternelle, que Dieu exige le tout de l'homme, de la société comme de l'individu, et que par suite tout doit être subordonné à l'œuvre de salut. De l'autre un désir de concilier la terre et le ciel : à Dieu, l'église ; mais à nous les jouissances : les sciences pour le plaisir de l'esprit, la comédie pour le plaisir des yeux, la politique pour le plaisir de dominer. Ceux-ci sont aussi assoiffés des biens de ce monde que ceux-là des biens du paradis. Là, des abstinents et des ascètes ; ici, des sensuels et des laxistes. Les vieux-croyants ont le sentiment de défendre la croix du Christ contre ceux qui « l'évacuent », la vraie religion contre ceux qui la minimisent. Les deux doigts et les prosternations, occasion extérieure de la rupture, n'étaient que les symboles de cette vraie religion. Il y a deux Eglises. Le tsar, naturellement, prend parti pour la plus accommodante ; les évêques lui obéissent ; en 1666, le concile consacre le schisme. Rapidement, les périls inhérents à chaque parti se développèrent : là, prédominance de l'esprit politique sur l'esprit religieux ; ici, négation de l'autorité ; là, laïcisation de l'Eglise même et dessèchement prochain de la foi ; ici, renoncement à implanter l'Eglise dans ce monde et abandon de la vie à l'Antéchrist, désespoir et brûlements volontaires. Avant la fin du XVIIe siècle l'évolution est accomplie : une Eglise d'Etat, corps d'où l'âme est prête à se retirer ; des croyants sans Eglise, dans la division et le trouble. »

P. Pascal rejette donc toutes les explications historiques du schisme, par l'ignorance, l'esprit de routine, le traditionnalisme obtus d'Avvakum, par des haines et rivalités personnelles, par un vice propre au caractère russe, l'importance exagérée accordée aux rites, par la révolte des communes contre l'État centralisateur. Il ne veut lui reconnaître qu'une origine purement et profondément religieuse. Il aperçoit dans le Temps des Troubles le germe du grand déchirement. « L'appétit de réformes ressenti après la catastrophe suit deux directions différentes, presque opposées l'une à l'autre : d'une part un besoin d'ordre extérieur, dans l'Eglise comme dans l'Etat, qui conduit à la réglementation, à la « correction » des rites et des livres, à la séparation du sacré et du profane : de l'autre, un effort vers la perfection intérieure,

morale et religieuse. De là une première tendance plus intellectuelle, plus dépendante du savoir, des influences étrangères, du pouvoir ; une seconde plus populaire, plus spontanée, plus étroitement russe et même provinciale. L'intervention de Grecs suspects et de Petits-Russiens fiers de leur science exotique ; le caractère brutal et autoritaire de Nicon ; l'intransigeance de ses adversaires, les hésitations du tsar ; certaine confusion des rites avec les vérités par eux figurées firent éclater le schisme latent. »

« L'histoire avec laquelle se confond le nom d'Avvakum, ajoute-t-il, n'est pas morte : elle se prolonge sous nos yeux. Si la Russie, au cours de ces deux siècles, a été en proie à un malaise spirituel dont les conséquences ont enfin éclaté, une des causes essentielles s'en trouve dans le schisme qui a privé également l'Eglise officielle, domestiquée par le pouvoir civil, et le christianisme traditionnel, divisé en groupes multiples, figé dans les uns, et déformé dans les autres, de toute influence sur la vie intellectuelle, sociale et politique du pays. » On voit qu'à travers le raskol, P. Pascal essaie d'atteindre les traits essentiels de la civilisation russe. Il y a là matière à réflexions. Le contraste entre les deux forces qui commanderaient l'histoire russe, autocratisme des maîtres et christianisme populaire, est peut-être forcé. Nicon, symbole des réformateurs à la fois et brutal astucieux, est peut-être un peu malmené. L'orthodoxie a joué un grand rôle dans la pensée russe du XIXe siècle. Son aspiration à dépasser le niveau des croyances populaires pour se constituer en doctrine universelle n'est peut-être pas suffisamment prise en considération. Le débat est ouvert. Nous manquons d'une théorie ferme de la civilisation russe. P. Pascal, dont l'expérience russe est fort riche, a beaucoup médité sur ce sujet. Les idées qu'il avance valent également qu'on y pense avec sérieux avant de les admettre ou de les rejeter.

BRICE PARAIN

***

HYMNES ET PRIÈRES DU VÉDA, traduits par *Louis Renou* (Maisonneuve).

Devant les hymnes védiques, comme devant les vieux poèmes babyloniens, hébraïques ou chinois, la pensée ordinaire — y compris celle de nos plus grands « penseurs » — doit abdiquer. Ce sont des poèmes, des créations, et l'homme tel que nous

sommes ne peut pas créer, ne peut donc pas comprendre un vrai poème. Leur origine, disent les Hindous, est « non-humaine » (*apaurusheya*).

Il faut avoir affronté ces hymnes dans les textes que nous en possédons et avec les armes insuffisantes de la philologie védique, il faut de plus s'être fouillé profondément soi-même devant ces paroles dont le bourdonnement puissant frappe les cœurs directement en fracassant nos fragiles logiques au passage, il faut, pauvre Sherlock Holmes, s'être avoué vaincu devant ces mystères, pour apprécier, en fin de compte, l'humilité de la traduction de Louis Renou. J'ajoute qu'il faut aussi, pour lui rendre hommage, avoir rougi de l'impudence avec laquelle tant d'autres, jusqu'ici, ont voulu « expliquer » les hymnes védiques, pareils à des astronomes qui, pour mieux voir le Soleil, essaieraient de l'éclairer avec des bougies. Louis Renou, à ce qu'il me semble, a choisi pour chaque mot et pour chaque forme syntaxique, entre les divers sens possibles, celui qui est le moins invraisemblable dans l'état actuel de l'exégèse védique. Ses prédécesseurs fondaient leurs traductions sur des idées partiales, fausses. Lui ne base la sienne, en fait, sur aucune théorie préconçue (vraie ou fausse), et cela donnera certainement au public français une image moins mensongère (non pas plus vraie) de la poésie védique. Ignorer n'est qu'une maladie, notre maladie à tous ; prétendre savoir est un crime. Acceptons de bonne grâce ce pis-aller, puisqu'il est peu probable qu'il se trouve avant longtemps un homme à la fois capable de comprendre la pensée du *Véda* (mais ce ne serait plus un homme au sens ordinaire du mot), et connaissant suffisamment le langage védique et la langue française pour nous donner une traduction parfaite.

Le choix des hymnes traduits est bon, en ce qu'il montre la variété de ton et de but des milliers de poèmes réunis dans les quatre recueils des *Védas*. Ce qu'il faudrait maintenant, pour malgré tout tenter de pénétrer mieux dans la pensée du *Véda*, ce seraient des traductions non plus horizontales, pour ainsi dire, mais verticales : au lieu de traduire un hymne après l'autre, traduire un hymne, puis ses commentaires les plus autorisés (comme ceux de Sâyana) ; puis les passages des *brâhmana* et des *upanishad* relatifs à cet hymne, avec leurs gloses et les commentaires de ces gloses ; et enfin les principaux textes psychologiques, mytho-

logiques, juridiques, etc., se fondant sur l'autorité de la parole originelle. Un tel travail pourrait, au moins, donner une idée de ce que représente pour un Hindou orthodoxe l'autorité du *Véda*.

RENÉ DAUMAL

***

LES ARTS

LE VISAGE DU CHRIST, texte de *Pierre Mornand*, introduction de *François Mauriac* (Tisné).

C'est un recueil de 152 planches, dont 24 en couleurs, qui reproduisent le visage du Christ tel qu'il a été imaginé par les artistes depuis le ve siècle jusqu'au XIXe. Il présente plus qu'un intérêt simplement historique. Il révèle, à travers l'extraordinaire diversité des figurations, la variété des esprits et des sociétés qui les conçurent. Est-ce vraiment le même Christ, celui du Greco et celui de Rembrandt — pour prendre deux peintres qui n'étaient pas si éloignés que cela dans le temps ? L'expérience est d'autant plus intéressante qu'il s'agit non de n'importe quelle figure humaine mais de celle d'un Dieu fait homme. Ce livre en montre beaucoup d'interprétations peu connues : par exemple par les Allemands et les Espagnols. Il est comme un raccourci d'une histoire de l'art dans ses rapports avec la foi.

François Mauriac se pose la question : *Le Christ était-il beau ?* Il aurait fallu d'abord définir la beauté... Elle varie tellement avec les époques ; et puis quelle commune mesure entre la beauté créée par la foi qui est une transfiguration (ainsi le Christ de Fra Angelico) et la beauté qui est la réalisation du type idéal d'une société (ainsi le Christ de Van Dyck) ? Les deux sont liés sans doute : mais on part tantôt de Dieu, tantôt de l'homme. Enfin si nous nous demandons seulement : *Le Christ paraissait-il beau à ses contemporains ?* Mauriac est obligé de dire que nous n'en savons rien, les textes pouvant être sollicités à ce sujet dans les deux sens, et que seul le Suaire de Turin, s'il était authentique, pourrait fournir une réponse : dans ce cas le Christ réaliserait le type humain dont l'art de Saint-Sulpice a donné la caricature, blond avec des yeux bleus [1].

1. On a soutenu en Allemagne que le Christ, étant originaire de Galilée, non de Judée, pourrait très bien être considéré comme un Aryen, au même titre que les Galates, Galiciens, Gallois, Gaulois, etc..., qui formeraient le même peuple. Il va de soi que cette thèse est fantaisiste.

Pierre Mornand se contente de suivre l'évolution du sentiment religieux à travers les différentes représentations du Christ : dans les premiers siècles, la souffrance du crucifié n'est guère représentée ; la mort sur le gibet répugne encore aux païens convertis et ils se souviennent trop de l'idéal apollinien dans lequel ils ont été élevés ; le triomphe de l'Église accentue encore le caractère de majesté du Christ dans l'art byzantin. Mais le moyen âge réagit, et à sa fin, au XV[e] siècle, le Christ est représenté avec un réalisme aigu et une violence dramatique qui s'exaspèreront chez les Flamands et les Espagnols. Enfin avec la Renaissance italienne et le classicisme français nous verrons que la manière théâtrale et décorative prend de plus en plus de place pour aboutir aux pieuses niaiseries du siècle dernier[1].

JEAN GRENIER

***

DES LOGIS S. V. P. par *Le Corbusier* (Ed. de l'Architecture d'aujourd'hui) ; L'ŒUVRE PLASTIQUE de *Le Corbusier* (Editions Albert Morancé).

J'ai toujours aimé les idées de M. Le Corbusier ; elles ont pour elles la franchise, une solide logique, et presque toujours la raison. L'architecture et les lettres peuvent seules renouveler l'esthétique : elles ont des matériaux résistants et difficiles à manier : pierre, ciment ou langage ; au lieu de la beauté toute seule, dont chacun juge à sa fantaisie, elles s'appuient sur deux principes plus objectifs : utilité et vérité. Ainsi chacune de ces deux disciplines peut profiter de l'autre.

Mais les ouvrages de M. Le Corbusier n'ont jamais été faciles à lire ; ils ne sont pas obscurs : au contraire, les affirmations tranchantes, le texte qui offre plutôt des suites d'affiches que des pages de prose, aveuglent le lecteur comme des phares d'autos ; il faut du temps pour se reprendre et pour réfléchir.

Ajoutons enfin, pour en finir d'abord avec les objections, que M. Le Corbusier, indigné par les manœuvres qu'on a souvent réussies contre lui et les passe-droits qu'on lui a fait subir, s'est parfois trop raidi ; il a mis trop de rigueur dans ses démonstrations, et trop de démonstrations dans ses maquettes ; une car-

1. Il y a des artistes à part : le Christ de Giotto, celui de Vinci et de Rembrandt ont leur mystère irréductible.

rière moins combative eût fait de lui un artiste moins tyrannique ; la variété des besoins humains, ce qui reste de légitime dans la variété des goûts l'auraient assoupli.

Cela dit, M. Le Corbusier a admirablement compris le problème de l'architecture moderne. Il s'agit de réconcilier l'architecture monumentale avec l'habitation. Les Grecs de la grande époque n'ont accordé aucune importance à l'habitation. L'habitation moderne ne peut nous servir de modèle. La ville du moyen âge, cruellement comprimée par les besoins du rempart, ne nous donne pas non plus de modèle. Nos moyens matériels sont multipliés. Il s'agit donc de créer un monument qui soit beau, et qui soit en même temps le logis d'une foule.

Des îlots de cinquante mètres de haut groupés en douze doubles étages ; chaque appartement rappelant, par la grandeur des vitres, la distribution en pièce haute et pièces basses, les appartements à studios contemporains ; de vastes parcs entre chaque groupe d'immeubles qui donneraient à tous une vue analogue à celle de notre Champ de Mars ; des terrasses au sommet, des possibilités de passer sous l'immeuble, des autostrades en l'air pour les autos, tels sont les traits principaux du projet pour les villes. Trois millions d'habitants seraient logés dans l'enceinte actuelle de Paris, au milieu de ces parcs, avec plus de place par personne que n'en comporte, non pas le logement ouvrier, mais le logis bourgeois moyen...

C'est un admirable rêve. En ce moment, un tel rêve est illégal : une législation vétuste limite arbitrairement le nombre des étages, au lieu de prescrire un espace libre proportionnel à la hauteur. Un tel rêve aurait contre lui les concierges, dont le nombre serait diminué, et les petits commerçants, qui cesseraient d'occuper toutes les parties des immeubles au niveau des regards. Il va sans dire que ces intérêts corporatifs sont beaucoup plus puissants que le bien public.

Le village moderne de M. Le Corbusier a plus de chances, si singulier que cela paraisse, d'être un jour réalisé. Il suffirait d'une volonté intelligente de gros propriétaire ou, plus aisément encore, d'administrateur colonial, créant un pays neuf. C'est surtout dans les très petites agglomérations qu'un parfait groupement assure le confort. On ne peut compter sur une bonne volonté coopérative. S'il fallait attendre un moment de raison

de l'homme en architecture, ne pourrait-on pas compter aussi sur la même raison pour la production économique, l'abolition des guerres, l'hygiène publique ? Quatre heures de travail par jour, quatre-vingts ans de vie moyenne dans les plaisirs des sports, des lettres et des arts, voilà ce que la raison nous donnerait en même temps que les villes radieuses. Mais il se trouve que l'homme a des passions. Le propre des passions humaines est de vouloir la grandeur (parti, famille, patrie, défense des choses sacrées) et de produire la médiocrité (nos logis, nos crises, état de l'Europe).

JEAN PRÉVOST

*

LES REVUES

GAZETTES

Adrienne Monnier dans sa *Gazette* écrit de petites fables sur les hommes et les œuvres d'aujourd'hui. C'est a la fois lointain et proche, familier et grave. Quand c'est fini, l'on y cherche une morale. Il arrive qu'on la trouve. Par exemple :

Jean-Louis Barrault dans Hamlet

Dès le lever du rideau, Barrault fut doucement prodigieux, oui, comme en taille-douce. Pas un de ses gestes, pas une de ses intonations qui ne vous comblât ; tout fourmillait de « fins éclairs ».

Pour moi, Laforgue était vivant. Il me parlait. Je me sentais pleine de joie et de remords. De remords ? Oui, voici pourquoi :

Quand j'étais étudiante, je possédais bien mon Laforgue ; je l'avais élu parmi les mieux-aimés. Puis était venue la connaissance des grands vivants. Laforgue s'était tassé à l'arrière pour leur faire place. Quand parut l'*Histoire de la Littérature* de Lalou, j'étais si contente de le voir rendre justice aux meilleurs contemporains, que je ne lui tins pas rigueur d'avoir traité Laforgue avec dédain. Et pourtant, autour de moi, on était fort mécontent. Fargue et Larbaud trouvaient cela grave, très grave.

Grâce à Barrault, Laforgue reprend sa place au premier rang, tout près du Gide de *Paludes*.

Les expressions *feu sacré, autel de l'art*, reprennent pour cet artiste leur signification première. Il officie ; on communie dans un mystère d'autant plus grand qu'il ne vise pas à la grandeur, mais la mesure de la flamme et du souffle. On vit, on se sent vivre au sein d'un drame essentiel. L'auteur est poète dans l'immédiat. J'ai souvent rêvé au sens des applaudissements. On dirait que les mains ramassent le temps et le pressent en un gâteau des Parques, un éternel présent. Ce temps qui sera dévidé tout au long de l'œuvre qui a pris forme, ces mains qui se joindront comme pour la prière devant les choses de beauté — il faut que tout crépite en une seule flambée !

Portrait de Tériade

C'est un gras, comme moi, mais peu sociable, plutôt sauvage, très doux d'ailleurs. Un potasson de pure lignée.

Il a une bonne tête ronde, de beaux yeux dont le regard est comme un bon café bien chaud. Il est toujours mal rasé, mais ça ne lui va pas mal ; Saillet trouve même que ça lui va bien. Il ressemble ainsi à certains Peaux-Rouges qui se peignent une partie de la figure. Ça lui donne l'air un peu mélancolique ; le bas de ses joues rêve d'une barbe, le dessus de sa lèvre se trouverait bien d'une moustache.

Le son de sa voix transporte au règne de l'enfance : elle fait songer au lait, aux farines, elle est laineuse ; c'est la voix d'une grande personne qui parle à des enfants.

Il a de belles mains, potelées, fuselées, comme celles des gens qui aiment les arts plastiques.

Tériade est un « nabab pauvre ». Je m'explique :

Il fonda *Verve* il y a un an et demi, commandité par des éditeurs new-yorkais qui lui avaient demandé de faire pour eux « la plus belle revue d'art du monde ». Il entra donc dans cette entreprise avec tout l'argent nécessaire. Mais les gens de là-bas furent, paraît-il, déçus : ils trouvèrent la revue « sophistiquée » ; ils auraient voulu, pour la partie photographique, plus de nus gracieux. Tériade, après un an d'exercice, reprit sa liberté. Il avait, avec les quatre numéros parus, conquis un public. Il croit, maintenant, pouvoir marcher seul. Et nous voilà, nous Français, avec la plus belle revue d'art du monde sur les bras. C'est un honneur auquel il me semble que nous pouvons faire face.

*

Sur le « Piéton de Paris »

Charles-Louis Philippe disait à Fargue, il y a Dieu sait combien d'années : « Décide-toi. » Il aura mis le temps à se décider ! Mais maintenant ça y est, et comment ! Il arrive à écrire ce que l'on n'avait jamais écrit, il fait « ressemblant », il fait tout vivre en même temps.

A mon humble avis, le journalisme lui a réussi. Avant, il se paralysait de *visonins*. Il avait besoin de ces marches forcées, de ces escalades, il fallait qu'il sue beaucoup. Il me dira qu'il s'est toujours bien assez fait suer, mais il lui est profitable qu'*on* le fasse suer.

Bien sûr, dans ce qu'il écrit pour gagner sa croûte, tout n'est pas à retenir. Mais quand il veut faire un choix, il n'a qu'à ouvrir son armoire : quel bataillon de cravates !

Certaines de ses phrases font tant plaisir qu'on en est chatouillé. Il n'y a jamais rien eu de si *physique* dans toute l'histoire de la littérature française. On rit en le lisant, on rit en y pensant ; on en a la larme à l'œil. Sacré Fargue !

*

L'ABUS D'UN MOT

Julien Benda remarque dans *Marianne:*

C'est du mot intelligence qu'il s'agit.

Tous nos lecteurs ont constaté que si un homme est très instruit, ou très cultivé, ou très brillant, ou très éloquent, ou encore doué d'un réel pouvoir créateur, de romancier ou de dramaturge, le monde dit de lui comme automatiquement : « C'est un homme très intelligent. » Or il est clair qu'il peut avoir toutes ces vertus et être fort peu intelligent, si l'intelligence est la faculté de comprendre les réalités, de distinguer les idées, si c'est le jugement, l'esprit critique.

Un bon exemple de la maldonne ici en cause est celui-ci. *Clorinde* possède une immense drôlerie, une vivacité endiablée, des réparties célèbres. On clame : « Comme elle est intelligente ! » Or elle est incapable d'approfondir la moindre idée, de supporter le moindre raisonnement. Son esprit est généralement faux, justement parce qu'il n'est que vivace. Pourquoi ne se contente-t-on pas de dire : « Comme elle est amusante ! »

Un autre exemple est très souvent celui des créateurs artistiques. Comme si le fait de bien camper un personnage ou de mener de main de maître une scène pathétique n'était pas compatible avec la totale incompréhension de maints problèmes. Mon lecteur n'est-il pas frappé de la misère de pensée de tel de nos princes du roman ou du théâtre — du poème — quand il traite d'une question politique ou sociale, voire parfois littéraire. Je songe à un ouvrage de Tolstoï qui s'appelle : *Qu'est-ce que l'art ?* Peut-on imaginer des pages d'une pensée plus puérile ? Et un romancier plus grand que Tolstoï ?

Une autre forme de l'équivoque en question est de reprocher aux apôtres de manquer d'intelligence. On sait le procès de tout un cénacle contre les apôtres de la démocratie, notamment Victor Hugo, parce que, dans leur prédication, ils ne seraient pas intelligents. Admettons-le. Je tiens que ce n'est pas leur fonction. Celle-ci n'est pas de comprendre ce qui est, elle est de créer ce qu'ils veulent qui soit ; elle est de posséder une puissance d'entraînement propre à cette création. Pour eux, selon la formule de Marx, qui vaut pour toute une classe d'hommes sans distinction de parti, il ne s'agit pas de comprendre le monde, il s'agit de le changer. On me dit : « Pour changer le monde, il faut le comprendre, savoir ce qu'il peut supporter. » Parler ainsi, c'est ignorer totalement ce qu'est l'apôtre. L'apôtre ne vit pas dans le relatif, il vit dans l'absolu ; il ne prêche pas le possible, il prêche l'impossible. (C'est peut-être pourquoi, d'ailleurs, il obtient quelque chose.) Lui demander l'intelligence, en tant qu'elle est acceptation du relatif et solution habile, c'est proprement manquer d'intelligence.

L'AIR DU MOIS

LA MAISON

Les fins Artisans accourent
Oh menuisier voix chantante !
Je me retourne
Tous les sièges sont raccourcis
Aucun homme ne peut s'asseoir
Tant pis.
Grillagiste enfantin
Avec tes carrés verts
et pour la fin le jardinier
Applaudissons le gazon pousse
Sur chaque brin d'herbe ce soir
Nous ferons pluie
On est fort.

Le vieux mur de Delacroix —
Sur la terrasse
En robe du soir
Sans les perles
La Dame pensa s'asseoir
Mais la jeune Andrée
Sale et menteuse
Vint lui parler —
Encore des Bohémiens — des chiens qui aboient
Les cris des enfants
Se poursuivant
Comme c'est bien dit la Dame —
Promenons-nous autour du château
on a coupé les arbres
et il fait très clair
Beaux jours
Doux galop de Dinah.

Je me souviens d'un croquet
Cousu en plein soleil
Pour orner le col et les poignets
d'une robe d'enfant

Chiens du château
Le jour vous aboyez
Sans savoir pourquoi
La nuit moins inutilement
Lorsqu'il fait noir
et que je veille —

Vieillir { *ce qu'on aime*
le préférer
de loin.

MARIE LAURENCIN

AU FOND DU PAYS.

Plus le pays s'élève, plus il prend un air saccagé. A la lisière du bois, un pin gît sur le pré. Son grand corps pesant, aérien, bouge un peu dans le vent. Il est là, à moitié écrasé et aplati, à moitié en l'air et balancé, comme un monstrueux scarabée tenant de la chenille qui serait tombé sur le dos ; et, rompu à quatre mètres, le tronc se dresse en stèle rose au-dessus du cadavre. Pour embarrasser le chemin, il y a de place en place d'épaisses branches de chêne, jaunes et vertes. Leur odeur est dans l'air, épaisse aussi, jaune et verte aussi, sentant le chloroforme et la sève, le tanin, la verdure foulée sur la terre sombre.

Le sentier longe un champ où l'on vient de ramasser les pommes de terre. Sur la terre retournée de frais et qui sent fort, les fanes sont rangées en andains grisâtres. Un homme coiffé d'un vieux chapeau de coutil, garde une demi-douzaine de vaches dans le pré d'en-dessous. Il s'approche, il vient parler à mon compagnon le notaire ; d'abord comme il se doit, du temps, des santés. Puis : « Vous avez dû recevoir une lettre pour moi des Economats ? » Quelques mots m'arrivent : « ...pour le cautionnement... une action... porte intérêt à six du cent... » L'histoire, c'est que son fils est allé s'installer à I. ayant été agréé comme gérant de la succursale d'un magasin d'alimentation. Le bonhomme n'a rien des vieux paysans effondrés d'une peine mystique devant la terre qui meurt : il fournit le cautionnement, en se félicitant d'un placement qui rapporte gros. Il reste ici, seul avec sa fille, tournée à la vieille fille, et tous deux

ils prennent doucement les choses. Il a tout mis en prés, ne garde qu'un champ, et de ses douze vaches il en a vendu sept.

La maison est là, bien assise au haut d'une longue conque de prairies, avec sa grange, ses hangars, ses empilements de bois, le jardin des choux et des poiriers, en deux longues bandes sur ses murs de pierre, pavoisé d'une touffe de dahlias rouges, et les paniers ronds des abeilles s'y alignent sur leur étagère de planches. Cela tiendra encore cinq, dix, quinze ans. Quand le vieux n'y sera plus, qui viendra là ? Ces toits de tuiles creuses demandent de l'entretien. Ne pas voir aux gouttières, c'est laisser la mouillure pourrir quelque poutre. En deux hivers la charpente cède et le toit descend au rez-de-chaussée. Dans vingt ans, les frênes et les sureaux pousseront dans cette maison, emmêlés de grandes ronces griffues qui jetteront leurs arceaux par les fenêtres, s'il y a encore des fenêtres.

Quelqu'un me dit : « Si souvent j'ai maudit l'argent : on l'emploie trop mal : les secours de chômage, etc. Dans les Maures, près des sources qui s'écoulent doucement sous les châtaigniers, j'ai été pris d'une vraie rage impuissante devant ces mas partis en décombres. » Ici, ce sont cinq communes qui tournent peu à peu à un grand bois.

Entre deux banquettes de la route un vieil homme regarde du côté du ruisseau. L'œil clair, une crasse de vieillesse comme par taches de hâle sur le nez, un centimètre de poil blanc sur les joues, il a un air tout ensemble de finesse défiante, de malice amicale, et de droiture, quelque chose de tout bon venant, mais à bien des replis. Et il fume une cigarette à bout de carton.

Il habite ici ; au bord de la route, la maison semble quasi neuve, mais comme inachevée, ses murs de pierre sans crépi et ses fenêtres trop nues, — oui, il vit ici avec sa fille. Du menton il désigne les prés qui pendent, — à peine si une vache y pacagerait, — au-dessus des roches embroussaillées où s'accrochent ses deux chèvres. « Vous voyez ? C'est elle qui les fauche, elle seule et elle a cinquante ans. On ne trouverait pas une journée d'homme dans le pays.... Ça a changé... Dans les temps on était les uns sur les autres. On vivait mal ; même en un sens, on était martyr. Les hommes allaient en Lorraine à pied, en sabots, et ils revenaient à pied, les scieurs de long. Allez-y maintenant ! Moi, — il lève une épaule, — je fume la cigarette, on me fait des piqûres, comme à un bourgeois. »

Le vieux, cependant, raconte son jeune temps, ses farces, comment il s'arrangeait pour aller danser dans les auberges

avec ses sœurs, malgré la mère. « On valait bien trop peu !... » Qu'il y ait eu de la jeunesse, ici, du monde, du mouvement, du rire, de la vie, il en parle comme d'une chose hors de croyance.

Tant de pierres en quartiers, d'énormes blocs pour soutenir de tout petits jardins, de murailles debout plus épaisses que des digues, ou crevées, éboulées, et les bourbiers, et les troncs de sapins, et les amas d'écorces, cela fait comme le squelette d'un village effondré sur place en débris. Le sentier tourne, monte, — en se retournant on toucherait de la main les toits chargés de pierres, pour la tourmente, — creusé, effeuillé en ravine entre ses berges de terre claire et de granits usés, il monte à travers des communaux de fougères, et par dessous d'airelles pareilles à des buis plus minces, de tous les tons du feu et de la braise. Il laisse de côté un bosquet de fayards étrangement aérés, colorés, cliquetants. Il tourne encore ; puis il file en palier, au flanc de la rampe, qui n'est qu'un embrouillement de grandes plantes jaunes et fauves, cassantes, fragiles, dans un amoncellement de roches arrondies comme des têtes d'os. De l'autre côté du val, on voit s'arquer de puissants corps de montagne, en échines rousses et râpeuses à vertèbres grises. Comme des grappes de crins couleur de rouille et des bourres de lin, d'un aurore et d'un rose incroyablement légers, il y a sur leur bosse des bois de hêtres, encore, mi-dépouillés, mi-garnis de feuillages ; il y a des couloirs de prairies aux contours plus nets que des champs ; il y a des fermes, bien assises dans les bons endroits. Mais les fermes sont désertes. Et les prés avant longtemps ne seront-ils pas mangés par le jonc et le saule ou par la bruyère et le fayard ?

Cette vision d'un terroir qui se défait s'ajuste singulièrement à la pensée qu'on a depuis un an et qui est non pas seulement d'une défaite, mais d'un pays se défaisant. La honte, pourquoi reste-t-elle si difficile à porter ? Probablement parce qu'on sent que, tout à coup ressentie, elle vient de bien loin.

Comment ne vouloir ni de la guerre ni de la honte ? On peut sans honte dire non à la guerre, mais c'est à condition de ne pas reculer devant des partis peut-être plus difficiles. On peut ne pas faire la guerre ; mais, si l'on ne veut pas faire la vie ?

Le chemin, se hissant, va vers le bout du val, tout de bois sombres plissés en cul-de-sac comme un soufflet. De droite, de gauche, un haut contrefort fait éperon. Cela se replie en cirque ; et alors qu'il n'y a pas de brume, on voit l'obscure crépelure des

sapins cendrée d'un peu de brume, qui n'est qu'une distance. Les bois peureux, les bois des contes. On entre sous leur couvert, comme on passerait dans une autre planète, d'un silence inhumain. Tout y est couleur de terre, d'écorce et d'ombre. Entre les troncs ñchés où pendent les barbes grises, à peine quelquefois une verdure, quelque mince pied de sureau ou d'épilobe, d'un vert livide et flétri. Aucun espoir de rencontrer jamais personne. Le pays est si désert que les maisons plus haut doivent être mortes et les prés à l'abandon. On aurait à coloniser la France.

Ni l'alliance anglaise ni les réserves de la Banque, ni les devises, ni les stocks, ni les avions, ni les canons ne sont la force. Il n'y a qu'une force, celle qui monte de la vie. On ne joue pas la force. Et si l'on a commencé par refuser la vie, rien n'ira contre cela.

HENRI POURRAT

POÈMES GUERRIERS DES INDIENS PAPAGOS

L'Université de Californie publiera sous peu les poèmes guerriers d'une tribu d'Indiens pacifiques, les Papagos de l'Arizona, nomades pauvres, vivant dans les régions les plus arides du Sud-Ouest américain, à la frontière du Mexique.

Ces Indiens qui chaque année allaient vendre des paniers et des fruits de cactus dans les villages mexicains, n'apprirent jamais à parler l'espagnol et ne furent pas attirés par les missions catholiques. Aussi conservèrent-ils intacts leur dialecte et leurs coutumes alors que tant de tribus s'étaient déjà américanisées. Particulièrement sensibles aux beautés de la nature, ils furent également les premiers à traduire avec quelque exactitude leurs propres émotions : pour eux, la peur était un serpent qui tressaille dans le ventre de l'homme, le plaisir un épi de maïs qui lève. Ils n'ont laissé derrière eux que des traces légères : la marque de leur pas sur les sables. Mais les anciens de la tribu aiment à réveiller le passé. Ils racontent comment, malgré leur amour pour la paix, ils étaient sans cesse en lutte avec les Apaches maraudeurs, « qui, à l'aube, sautaient du toit de votre hutte lorsque vous alliez boire à la source ».

De ces expéditions guerrières sont nés des chants très simples, qu'une ethnographe américaine, Miss Ruth Underhill, recueillit au cours des trois années qu'elle passa chez les Papagos.

Parmi ces nombreux poèmes, on retient surtout celui qui dit l'attente du chef, dans la forêt, tandis que ses guerriers dorment autour de lui. D'heure en heure, les sentinelles viennent faire leur rapport :

Puis s'en fut le jeune homme et
En un moment de la nuit,
Revint de son pas furtif.
Lui demandai : « Comment est-ce ?

(L'éclaireur répond :)

— La terre étendue se répand en silence
Et les rocs sur eux-mêmes reposent en silence.
Et les arbres debout se dressent en silence.
Et les bêtes courantes courent en silence. »

L'aube se jeta sur nous
Nous n'attendîmes pas plus
Et nous lançant en avant,
Leur fîmes un sort.

Cette dernière ligne cache discrètement tous les détails de l'action brutale dont le Papago ne parle jamais. Il s'étendra longuement sur les préparatifs de l'expédition ou sur les cérémonies expiatoires. Une seule phrase sera consacrée à la lutte. Dans ces chants, le guerrier se compare souvent à l'homme ivre qui n'est plus lui-même. La passion guerrière tombe sur l'être humain, indépendante de lui, et en fait sa victime :

Dans ma gourde, je porte
Le vertige éblouissant,
L'ivresse bouillonnante.
Grands tourbillons renversés sur nous,
Un grand cœur d'aigle,
Un grand cœur de chouette,
Un grand souffle enlaçant
Tout cela ici rassemblé
Vit au cœur de ma gourde
Et maintenant, tu boiras !

F. AUBERJONOIS

LA VRAIE LIGNE DE PARTAGE

Plus je songe, à l'occasion du cent-cinquantenaire, aux sympathisants de la Révolution (je parle des désintéressés, non des

politiciens) et à ses détracteurs, plus je me persuade que ce qui vraiment les sépare revient à une chose : la générosité.

Les premiers font crédit à la nature humaine. L'idée qu'elle pourrait connaître un jour plus de justice, plus de respect mutuel, plus de raison, ne leur semble pas nécessairement fausse. Surtout elle a de l'attrait pour eux.

Les seconds n'ont pas assez de mépris pour ces « sentimentalités ». Ce qu'il leur plaît de penser, c'est que la nature humaine est éternellement mauvaise et doit être traitée en conséquence ; on améliorera les conditions du peuple, mais selon ce que l'histoire enseigne que l'Homme peut supporter, c'est-à-dire fort peu. Au surplus, leur raideur est érigée par eux en valeur intellectuelle, la matière sociale étant, paraît-il, soumise à des lois aussi inéluctables que celles de la pesanteur ou de l'optique et ceux qui croient à son changement, des métaphysiciens stupides.

Cette attitude des contre-révolutionnaires — très accentuée par un de leurs groupes depuis quarante ans — me semble une des principales causes de leur échec en France. Rien n'est plus antipathique au peuple français que le mépris systématique de tout idéalisme généreux.

JULIEN BENDA

FATUITÉ PÉNÉTRANTE.

On demandait à Liszt :

— Comment se fait-il que toutes ces femmes qui vous dévorent des yeux autour de votre piano ne se déchirent pas entre elles ?

Lui, grave :

— Elles s'aiment en moi.

J. B.

APRÈS VOUS, MM. LES FRANÇAIS MOYENS

De même que l'amant dont le sentiment s'amenuise exige de sa maîtresse des attentions de plus en plus ferventes, de même le public, au fur et à mesure qu'il se déprend des artistes, témoigne, vis-à-vis d'eux, d'exigences de plus en plus étranges.

J'assistai, l'autre jour, à un déjeuner durant lequel, comme pour souligner qu'en France, l'œuvre plastique doit faciliter une honnête digestion, fut débattue la question de « l'Inquiétude dans l'Art ». Le titre de cette causerie à couteaux-rompus était

emprunté au dernier livre de M. Champigneulle, qui analyse, avec sagacité, les causes et les témoignages de cet état de trouble où se débat la conscience de milliers d'artistes actuels. On y constate de grandes erreurs dans l'établissement des hiérarchies, quelques oublis : Lipchitz, Maria Blanchard (dont on dirait que tout conspire à la maintenir dans une obscurité scandaleuse), mais on y trouve une définition des écoles modernes assez bien établie.

La conclusion de ces débats au sein du cliquetis des fourchettes fut que la rupture indéniable qui s'est produite entre le public et l'artiste cesserait si ce dernier, abandonnant les manifestations de sa propre sensibilité, se vouait à l'expression de la « nouvelle image du monde » qui est en train de s'élaborer. Un slogan ingénieux fut même offert à la verve créatrice des convives : « De l'homme des cavernes... par l'homme des casernes... vers l'homme de demain », en même temps qu'un exemple d'illustration provisoire de ce thème : le grand cône du Palais de la Découverte, ou Jean Painlevé a figuré, pour les vieux enfants que nous sommes, une image de l'évolution des espèces. Le fameux fossé qui sépare la cité des artistes de la Cité tout court ne serait pas comblé tant que les artistes se refuseraient à adopter comme mystique celle de l'espèce dans son devenir...

Les optimistes qui présidaient à cette fête — et M. Jean Coutrot, qui dirige les opérations du CEPH (Centre d'études des problèmes humains), est le plus hardi de tous — ne doutaient pas un seul instant d'apporter à l'art malade son salut.

M. Lalo fit observer qu'il est déraisonnable de demander à des artistes de se conformer à un programme défini, que leur adhésion à un principe, à une idée ne peut qu'être affective, c'est-à-dire, peu précise et qu'il faut bien du temps pour qu'une notion quelconque, fût-elle la plus enivrante de toutes, descende dans la sensibilité de gens qui sont avant tout des manieurs de formes. Il eût certainement ajouté, si on lui en eût laissé le temps, que, puisque évolution il y a, la sensibilité de ces âmes rêveuses, uniquement attentives au problème plastique, s'est manifestée, depuis le Moyen Age, par un détachement progressif pour les programmes, mots d'ordre et directives, officielles ou non. Le résultat ne fut pas, comme le croient quelques critiques écervelés, une « déshumanisation » de l'art, mais une plus subtile expression des vérités nouvelles, même scientifiques, devinées plus qu'apprises et précédant même certaines découvertes scientifiques, comme ce que Gustave Le Bon appelait « la déma-

térialisation de la matière », dont on commence à s'apercevoir (il faut lire dans le n° 1 de *Prométhée*, le très intéressant article de René Huyghe sur l'*Art et la Science*), que l'Impressionnisme l'avait exprimé miraculeusement avant que les théories que l'on sait envahissent les manuels.

On voit combien les sommations actuelles des apôtres du « retour au sujet », du « néo-humanisme » ou du « transhumanisme » sont indiscrètes : s'il est encore des peintres et des sculpteurs de talent, ils expriment déjà, à l'insu de tous, cette nouvelle image du monde, sans que des savants ou des esthéticiens leur soufflent la leçon. A l'insu de tous et d'eux-mêmes, car, ouvriers rivés à leurs stèles ou à leurs chevalets, imperméables à toute espèce de sentiment collectif (sauf lorsqu'ils quittent leur atelier et redeviennent des hommes normaux), le problème pictural, à leurs yeux, est celui des combinaisons de formes et de couleurs *à propos de n'importe quel sujet*. C'est ce n'importe quoi que le subconscient a mission de motiver, de bourrer d'allusions à mille choses profondes. Allusions sommeillantes aujourd'hui, mais qui se réveilleront demain, fulgurantes et pleines de sens prémonitoire.

Il est vain d'accuser les artistes d'indifférence à l'endroit de la seule « chose publique » qui compte : celle des sentiments et des pressentiments : ils ne sont ni dédaigneux ni distraits, mais comme en marge des mouvements biologiques qui préparent les grands événements de l'histoire. Les courants qui les mènent semblent être du domaine des effluves ; ou plutôt ils glissent comme entre deux eaux : au-dessus d'eux, la tempête et les vagues humaines, au-dessous les profondeurs pleines de secrets essentiels. Il est donc vain de se pencher sur les travaux de l'artiste avec le désir d'obtenir une réponse à des vœux trop actuels. Toiles et statues demeurent ce qu'elles ont toujours été : motifs à malentendus. C'est pourquoi l'artiste sage et lucide fait comme Cézanne : il met les curieux à la porte.

Durant ce déjeuner artistique, un orateur, épousant le thème de M. Coutrot, mais conscient de son indiscrétion, se défendit de vouloir « atteler Pégase à la charrue ». On eût pu lui répondre que ce dont il rêvait, lui et ses amis, c'était bien plutôt de mettre la charrue avant Pégase. En effet, avant de demander à l'artiste d'incorporer à son œuvre un élément quelconque destiné à intéresser le public, il serait plus sage et plus urgent d'inculquer à ce public si désastreusement indifférent le goût des manifestations plastiques. Prétendre que ce goût s'éveillera spontanément le jour où une notion plus ou moins morale ou scientifique sera

incorporée à l'art, est pure folie. Une adhésion intellectuelle du public est impossible, car l'art, encore une fois, ça ne se comprend pas, ça se renifle. Et ce don de sentir n'implique pas une révélation foudroyante, mais quelque prédisposition et une éducation lente et méticuleuse. L'initiateur devra prendre autant de soins pour rendre une âme civilisée, déchue, à sa fraîcheur originelle (donc à son sens natif de la beauté), que l'artiste en prend pour donner à son œuvre le lustre définitif.

Mais j'ai le sentiment d'aller chercher bien loin motif à quereller le public dicteur de programmes. En effet, que représente-t-il, sinon une société lasse d'incertitudes et de déchirements, et qui cherche un équilibre, une règle de vie. Et que représentent les artistes qu'il bafoue depuis vingt ans et auxquels il tourne le dos : des techniciens, en possession d'un métier longtemps étudié (trop même, à en croire les censeurs les plus écoutés), et qui ont comme idéal à peu près exclusif, se soumettant à des règles éternelles, d'en trouver une application nouvelle en des œuvres douloureusement équilibrées.

Le public en quête d'œuvres d'art, de miroirs plastiques, a donc devant lui ce qu'il cherche et, fidèle à la tradition de la vieille bourgeoisie, il ne le voit pas. On peut lui pardonner, mais la mesure est comble ; qu'il exige des « réalisations » plus poussées, c'est faire déborder le vase.

En attendant que quelques-uns de ces turbulents les rejoignent, les artistes qu'on dit « avancés » — ils le sont trop, en effet — se permettent de souffler un peu. Dès qu'ils seront rejoints, qu'on se rassure, ils feront un nouveau bond en avant. Après vous, donc, Messieurs les détenteurs de la nouvelle image du monde !

ANDRÉ LHOTE

LEON-PAUL FARGUE, LE PIÉTON DE PARIS

Il a le sens du temps et de toute épaisseur. La fuite féconde et fourmillante de l'heure le rend malade de phrases tournantes et goudronnées — malade, c'est-à-dire bien portant. L'abondance des matières du monde l'assiège et le taquine. Trop c'est trop. Et par où commencer ? Que d'hommes, que de sang, que de cœurs, que de têtes ! Comment va-t-on faire pour s'y reconnaître ?... Mais le poète est là, sa nuque d'évêque, ses mains de lutteur, son regard étrusque, sa promptitude policière, sa folie œcuménique et cette odeur de grives mortes, de laudanum et de laurier qu'il porte comme une besace. Il dénombre, démêle,

organise et consomme. Avec ses mots, qu'il chique noir, auparavant, dans la feuille blanche de sa propre moelle, Fargue recommence la création. Ah ! c'est craché... La décrit-il ? Non... Il l'écrit, bon homme, tout simplement... Il la relance à trois mètres, à cent mètres. Promeneur et cuisinier, il promulgue. L'autorité d'un tel ton a de quoi démonter.

Plus majestueux encore, et tout nu, Léon-Paul Fargue, piéton de Paris, avaleur de rues, domine, subroge et concilie, deux mouvements prépondérants, chocs opposés qui se recouvrent l'un l'autre au fil central d'une même cadence. Recevoir et restituer. Fargue, alors, le roc (C'est un peu ça, d'ailleurs, avec l'élasticité qu'il faut).

L'animale, la sonore marée de l'univers investit le roc, le baise et l'opprime, toute pleine de mondaines, d'autobus, de pattes de caleçon et de poulets rôtis avec les bras en l'air. Et puis elle reflue — mais, pour le coup, marquée, farguée. Le grand poète est celui-là qui déteint à l'infini.

La préface du « Piéton de Paris » grouille d'italiques ordonnées où s'atteste ce halètement immobile d'une carrure qui n'en peut plus de trop ressentir, de trop encaisser, mais que conserve au cran d'intime sûreté la joie gourmande d'une résolution éternelle à dominer, à boire la mer vivante, la malaxer, aux cavités dentelées du granit d'homme, l'analyser, la réduire, la compliquer, lui conférer, en définitive, une autre lisibilité...

Léon-Paul Fargue va faire semblant de s'expliquer, et il s'expliquera. Vous pourrez suivre ses raisons mais vous auriez manqué son but si vous n'écoutez pas ce qu'elles chantent à part de ce qu'elles disent, à part et ensemble. Il y a le modelé logique et descriptif mais, surtout, le caviar lyrique et suspendu où l'anecdote fait sa galerie, où la métaphore débouche ses étoiles... Ces anecdotes, ces images, d'ailleurs — miracles échangistes ! osmoses du tréfonds ! — nourrissent de très près le drap général du poème... « La somme brasseuse et polymorphe vivait de son fourmillement. Tout vivait en même temps. La pensée qu'il faudrait des millions d'années pour décrire la millionième partie d'un instant nous confondait, nous brutalisait, nous figeait sur place. Et je répétais que personne ne se décidait à écrire ce que l'on n'écrira jamais. Alors Philippe, de sa voix bonne, rude, un peu tordue, jamais oubliée, me disait : « Décide-toi. » Puis nous repartions vers les nuits infinies de nos destinées inconnues, aussi difficiles à prévoir et à définir que l'immensité bouleversante des destinées totales et simultanées de ce qui nous environnait... »

Ce qui nous environnait ? Paris... Trente journaux chaque matin sur l'excrément de la nuit citadine, et le *Bulletin municipal*, et dix mille notaires, greffiers, huissiers et commissaires notant et paraphant l'aventure particulière, le pittoresque individuel et, au bout du compte, l'un dans l'autre, la commune destinée, sans compter les registres d'hôtel, les correspondances privées, les rapports d'espions, les catalogues des grands magasins et les listes électorales — et, total, pas un mot qui reste, qui tranche, qui formule, qui sorte, qui touche, qui vaille, qui transpose à bloc, qui rassemble le grouillement arrondissementier des voies principales et des veinules glandulaires, la friture et l'eau de Cologne des quartiers, les éponges et les familles, l'Y des bretelles dans le dos des malabars, l'S de la Seine entre les pages des livres, l'aisselle blonde ou brune des cafés, la fièvre froide du canal et le renard pincé dans le piège à coton des gares... Fargue, heureusement, a fait le nécessaire. De la gare du Nord à Saint-Germain-des-Prés il a, puissant seigneur, comblé ce vide que Paris ne savait pas qu'il était. Il a repeint Paris à son encre d'amour. Il a tout rebâti dans la solitude myriadaire du langage farguiste où toutes les lois du nombre architectural, de l'harmonie statistique, de l'équation médicinale et de la proportion politique se mirent en souriant au plein de l'achevé. Les récits, les histoires, le trait journalistique, le calembour, les cuisses de Berthe Cerny, le « parisien », la « parisienne », « les Pompes funèbres serrées entre la rue d'Aubervilliers et la rue Curial, les entrepôts, les cliniques pour locomotives », sous la plume virile de Fargue ne s'élèvent, dans le hasard supposé des paragraphes et des rencontres mais selon l'impérieuse nécessité des lois du sang créateur, à simuler, à supplanter les apparences concrètes que notre merveilleux ami voulut imposer à notre hallucination que parce qu'il connaît les règles sûres et profondes de tout langage digne du nom de langage. Un langage digne du nom de langage réinvente, dans sa pesanteur physique d'un même coup le chaos et la mesure de la Nature et la justice respiratoire de Dieu.

AUDIBERTI

SURAUTHENTICITÉ

Malgré toutes les déceptions que nous font éprouver les Américains qu'on voit sur le continent — ceux-là on devrait au retour, c'est à savoir en Amérique, très sévèrement les punir

(oui, d'être insignifiants, saturnins, lymphatiques, pittoresques, pusillanimes, avares, dépourvus d'imagination, de calorie, horriblement snobs et affolés devant des riens, bref tout le contraire de ce que légitimement on attend d'eux) je persiste à être persuadé qu'il n'y a que l'Amérique qui puisse donner à un être humain de cette nationalité de souche romaine qu'est le *Monde moderne* le sens de rasseoiement vers la plus grande authenticité et la plus haute acuité qui se puissent produire. Disons Palestrina, par exèmple, ou un alto (un jeune garçon) unique au monde, ou un formidable domestique napolitain en perruque, ou — par opposition à Platon, Plotin, très légitimement en discrédit ainsi que la Société théosophique — saint Thomas dans tout ce qui roule d'ingestion grecque et de transmission arabe dans son opulent sang rouge. Mais disons aussi, sans y mettre aucun panthéisme, la Russie — Tchirikoff ! — disons aussi un village français avec une meule de blé et des enfants grimpés sur un tilleul sur une démesurée place mesurée. Ils aiment ça ces gens, mais surtout ils situent. Avec l'à-propos rationnellement outré qui se déploie dans les Mickeymoos. Et s'ils nous montrent un spectacle d'élan biologique vers ce qui naturellement élance qui est de paillettes et de vive fine forte chair — donc naturellement polychromé —, il est de premier choix, sans compassion ni complaisances d'amis comme chez nous envers la notorité qui implique l'âge. Ils donnent à qui le veut — le paye — le spectacle coruscant. Un massacre de médiocrités à quoi s'attache un vieux loyalisme s'impose, devant quoi ils n'hésitent pas (alors que nous nous hésitons, et c'est la débandade). Voilà ce qui fait l'attrait et la qualité inconcevable de ce continent dans tout ce qui biologiquement — romainement, à l'origine — nous appelle à lui.

Enfin il y a cette Antiquité, ce Moyen Age tout près quand on veut : la Chine. Nourritures, récitatif (théâtre), acutothérapie. Tout cela *ensemble*, vous entendez.

Nous sommes des barbons, nous ; qu'est-ce que nous foutons ici ?

Oh ! mais ce qu'il y a d'affreux, c'est quand on envoie chez eux de chez nous de ces spécimens qui nous font honte. Ce qui se passe alors est unique en fait d'officialité franco-américaine dégradante. Qu'est-ce que nous avons besoin de cette pérennité assurée au faux col du haut du capitole de Cincinnati ?

CHARLES-ALBERT CINGRIA

BULLETIN par JEAN GUÉRIN

LES ÉVÉNEMENTS

Paris. Fêtes de la Révolution : il résulte de l'ensemble des discours prononcés que, sans la Révolution, nous n'aurions aujourd'hui ni Sciences, ni Lettres, ni Liberté.

Hang-Tcheou : deux statues sont élevées au traître Ouang Tching Ouei, qui organise le gouvernement de la Chine occupée ; c'est afin de pouvoir aisément le lapider et le couvrir d'ordures.

Rome. Les aveugles, dont l'ouïe est exercée, seront utilisés pour le repérage au son dans la Défense passive.

Paris. Fêtes de la Révolution (suite) : la publicité des exécutions capitales est supprimée par décret.

Berlin. Après van Gogh et Gauguin, Rembrandt, coupable de s'être inspiré de l'histoire juive, serait prochainement exclu des Musées allemands.

Washington. La Georgetown University Medical School met en vente, à des prix modérés, 2700 variétés de microbes.

Paris. Fêtes de la Révolution (suite) : la Chambre des Représentants du Peuple, remplacée par les pleins pouvoirs et les décrets-lois, est prorogée pour deux ans.

Berlin. Tous les nazis de marque, Hitler en tête, félicitent Knut Hamsun à l'occasion de son 80e anniversaire.

Ecoussines. Au « goûter matrimonial » offert par les demoiselles à marier du Hainaut, les pancartes portaient l'inscription : *Ce n'est pas en suçant ton pouce — que tu trouveras une épouse.*

Londres. Le Professeur Haldane, préposé à la Défense passive, propose de se faire bombarder dans un abri antiaérien jusqu'à épuisement de ses forces.

Paris. Les journaux italiens et anglais nous apprennent que M. Amourelle, ami de Marceau Pivert, sténographe du Sénat, est emprisonné pour livraison aux Allemands de comptes-rendus de la Commission de l'Armée.

Dantzig. Un Congrès d'astronomes se tient dans la ville libre et lui dédie la dernière née des planètes.

Paris. Jean Giraudoux, « Commissaire à l'information » disposera des fonds secrets et de la censure de la presse, du cinéma et de la radio.

Berlin, 1er août. Le Professeur Wirtz écrit : « Un Allemand qui, à un banquet ou chez lui, mange trop, est un traître à son pays et à ses compatriotes. »

Paris. M. E. Boverat déclare que le « Code de la Famille » Daladier est le meilleur du monde.

Moscou. Mort de Bela Kun, en prison.

Vera Cruz. Jaloux des Canadiens, qui célébrèrent 600 mariages le même jour dans un stade, 900 couples mexicains, assistés de leurs enfants, régularisent simultanément leur situation à la cathédrale.

Paris. Il semble que toute trace d'alcoolisme ait disparu de France, si l'on en juge par les *faits-divers* des journaux. Cependant les mêmes journaux sont inondés d'annonces de pastis et d'absinthes.

Wilhelmstrasse. MM. Abetz et von Ribbentrop poursuivent de Kérillis pour diffamation devant les tribunaux français.

Berlin, 10 août. Fritz von Unruh perd la nationalité allemande.

Leningrad. Meyerhold est réemprisonné, comme relaps (dans le « formalisme »).

LES LIVRES

I. La Poésie.

CHARLES BAUDELAIRE : *Choix de Textes*, par Eluard (G. L. M.).

Le côté noir de Baudelaire est peut-être exagéré : mais il n'a jamais été rendu aussi éclatant. Noir comme le diamant.

FRANCIS CARCO : *La Bohème et mon cœur* (Albin Michel).

Où le talent étouffe une chanson, qui allait être naïve.

LOUIS ÉMIÉ : *Quatre poèmes* (la Hune).

De l'idée, de la beauté diffuse, et peu de beaux vers.

MARCEL THIRY : *La Mer de la Tranquillité* (Thone, Liége).

On ne saurait entrelacer avec plus de discrétion les thèmes de la vie intérieure à ceux de la méditation cosmique. Les uns en sont élargis, les autres rendus émouvants. La Mer de la Tranquillité est, comme chacun sait, un désert de la lune (J. S.).

II. Romans et Récits.

R. HICHENS : *La Toque noire* (Gallimard).

Excellent « roman de caractères », à la mode de 1900. De plus, roman-détective et, il faut l'avouer, passionnant.

RAYMOND VALADIÉ : *Les Montagnes en feu* (Denoël).

Du lyrisme révolutionnaire, parfois creux et parfois débordant, mi-Giono, mi-Malraux, s'exerce sur les grèves provençales de 1936-37. — De toute façon, un bel éclat.

JULIEN BLANC : *Toxique* (Tisné).

Roman d'une adolescence mi-Montparnasse, mi-Bat' d'Af', mais plus haute en couleurs, plus cruelle et plus tendre que ne le comportent d'ordinaire les règles du genre.

JEAN FOUGÈRE : *Flo* (Corréa).

Encore un roman de l'adolescence. Celui-ci ne présente pas d'autre singularité que d'être gentiment franco-américain.

J. C. PRIVÉ : *La Belle au Palais dormant* (Denoël).

... est une belle parfaitement endormeuse.

III. La Critique.

ANDRÉ VILLIERS : *La Vie privée d'Alfred de Musset* (Hachette).

« C'est un jeune homme de beaucoup de passé », disait Heine de Musset. M. Villiers, malgré son talent et son admiration, ne parvient pas à effacer ce jugement.

BERTRAND DE LA SALLE : *Alfred de Vigny* (Fayard).

Du bon sens, du bon goût et un jugement solide ne suffisent peut-être pas à livrer le secret de Vigny. Pourtant, une définition pénétrante de *Servitude et Grandeur militaires* : « le livre de l'objection de conscience ».

HENRI LEFEBVRE : *Nietzsche* (E. S. I.).
L'explication de Nietzsche par la dialectique hégélienne ne va pas très loin. Mais les morceaux sont, ici, remarquablement choisis.

E. BÉNISTI : *La main de l'écrivain* (Stock).
Études chirognomoniques — sur les célébrités du jour — qui valent celles des critiques littéraires... Un très bon *Giraudoux*.

IV. Les Essais.

TRISTAN DERÈME : *l'Onagre orangé* (Grasset).
Tristan Derème converse interminablement avec soi-même, M. Polyphème Durand et le public de 1900.

GASTON BACHELARD : *Psychanalyse du Feu* (N. R. F.)
Pourquoi psychanalyse ? — Curieuse contribution à la phlogistique des alchimistes, des savants et des poètes.

RENÉ GROUSSET : *l'Épopée des Croisades* (Plon).
Les Croisades, manifestations de la réaction franque contre le (premier) déclin de l'Occident, furent en fin de compte un moyen d'entente avec l'Orient.

G. DUMEZIL : *Mythes et dieux des Germains* (Leroux).
Passionnante étude, et prodigieusement actuelle, du passage d'une société sacerdotale, du type indo-européen, à une société magico-militaire. — Conçue de la sorte, la mythographie renouvelle la sociologie.

V. L'Histoire.

R. DE SAUSSURE : *Le miracle grec* (Denoël).
Aucune surprise dans le « miracle », et la thèse est bien celle qu'on pouvait attendre d'un psychanalyste : la Grèce s'est sauvée, en se libérant du *genos* et du Père. Après l' « explication » des civilisations par les saisons de la nature, vient celle par les âges de l'*individu* humain.

GONZAGUE TRUC : *Rome et les Borgia* (Grasset).
Laissons la tératologie, nous dit G. Truc. Les Borgia, curieux produit d'un mélange hispano-italien, possédaient, à défaut de morale, de prodigieux ressorts d'action en même temps que des principes politiques et esthétiques raffinés.

GEORGES DUVEAU : *Le Siège de Paris* (Hachette).
Un sens étonnant de l'anecdote, et plus de vues générales et même justes sur l'histoire que n'en semblait devoir comporter cette truculence. —Défaitisme de la bourgeoisie de Paris. Demi-réhabilitation de Trochu.

HAMILTON FISH ARMSTRONG : *l'Armistice de Münich* (Jouve).
On imagine mal une condamnation plus modérée, mieux informée et plus définitive de la politique de Munich que celle du directeur des « Foreign Affairs ».

VI. Voyages.

M. MARTIN DU GARD : *l'Appel du Cameroun* (Flammarion).
M. Martin du Gard ne dépasse que rarement le grand reportage, et l'Empire à la Daladier, mais il est alors très fin et convaincant.

ERIC DE BISSCHOP : *Kaimiloa* (Plon).

Plus fort qu'Alain Gerbault — et moins faussement misanthrope : d'Honolulu à Cannes sur double pirogue polynésienne, telle qu'il ne s'en était pas construit depuis 500 ans.

F. SIEBURG : *Visage de la France en Afrique* (éd. de France).

Sieburg, renonçant aux appels du pied trop directs, espère vaguement que la « régénération » de la France lui viendra de l'Empire. — Son Afrique est belle d'ailleurs.

VII. Lettres étrangères.

ELSA TRIOLET : *Maïakovski* (E. S. I.).

L'un des deux ou trois poètes de ce siècle qui aient été *travaillés* par la poésie... Elsa Triolet nous en dresse un portrait parfaitement russe, amical et vivant.

GIAN DAULI : *La Roue* (Stock).

Document de premier ordre sur la décadence de la bourgeoisie italienne. — De la même veine « misérabiliste » que Svevo et Settanni, mais plus dur encore, et avec plus d'éclat.

KAREL CAPEK : *l'Epoque où nous vivons* (Denoël).

Plus théâtral à la lecture qu'à la scène. — Ćapek était vraiment un auteur dramatique.

ARTHUR VAN SCHENDEL : *les Oiseaux Gris* (Plon).

Un Hollandais aux prises avec la fatalité. Petite fatalité.

VIII. Revues et Journaux.

Europe (15 juillet) est l'un des rares organes de gauche qui ait célébré la Révolution de façon efficace, en apportant des éléments nouveaux.

Paul Morand, parlant de la carrière d'André Maurois (*Figaro*) a ce mot cruel : « le succès considéré comme un des beaux-arts. »

A l'occasion du 150e anniversaire de la nuit du 4 août, Henry de Montherlant présente dans *Ce Soir* son ancêtre, François.

Dans la *Neue Rundschau* de juillet, de curieux jugements d'Allemands des XVIe et XVIIe siècles sur l'Angleterre.

SPECTACLES

Le Jour se lève, ou la « poésie du chien crevé », chère à Carné.

Les *Aveux d'un Espion nazi* ont été châtrés par la censure française. On ne peut s'empêcher d'y trouver un cousinage entre les naïvetés de la propagande nazie et de la publicité américaine.

LE GÉRANT : JEAN PAULHAN
SAINT-AMAND, IMP. R. BUSSIÈRE



Dernières nouveaut

MARIE AMON

BARRIÈRES

Roman

Un fort volume .... 30 fr

Par sa densité, son mouvement, sa couleur, son réalisme un peu lourd, sans complais clinique aussi, ce livre me fait penser au Somerset Maugham de *Servitude humaine* ; à toiewski, au contraire, par ce qu'il a de vacillant, de trouble, d'inquiet dans les princip personnages, dans son climat.

... Un des livres les plus solides qui nous soient venus de l'étranger cette année.

MARIUS RICHAR

JEAN MALAQUAIS

LES JAVANAIS

Roman

Un volume .... 25 fra

Un lyrisme de qualité très particulière, une grandeur épique à la fois bouffonne et gique.

ANDRÉ GIDI

Ainsi dans ce beau livre frémissant où la poésie triomphe du sordide et de la brutal l'ironie même se change en pitié comme pour une réponse fraternelle.

RENÉ LALOU

JOE BOUSQUET

LE MAL D'ENFANCE

Un volume .... 18 fran

Sur japon .... 100 fr. | Sur Hollande 80

Sur vélin de couleur .... 60 fr. | Sur pur fil Lafuma 45

LE PASSEUR S'EST ENDORMI

Un volume .... 21 fran

Sur japon .... 150 fr. | Sur Hollande 100

Sur vélin de couleur .... 80 fr. | Sur pur fil Lafuma 60

Deux livres de prose qui situent Joe Bousquet au premier rang des analystes et d poètes de la vie intérieure.

TRISTAN TZARA

MIDIS-GAGNÉS

Poèmes

Avec six dessins d'HENRI MATISSE

L'exemplaire sur vélin numéroté .... 30 f

L'exemplaire sur Hollande avec une pointe sèche originale par Henri Matisse (25 exemplaires) .... 500 f

19, rue Amélie, PARIS-7e ÉDITIONS DENOË

Un immense succès !

JACQUES BAÏF

LES APPRENTIS FAUSSAIRES

★

LES NAVIRES TRUQUÉS

Un volume de 380 pages .... 25 fr.

L'auteur, Jacques Baïf, l'un des mieux doués de sa génération... Son livre a plus de portée qu'il ne voudrait : il touche à ce drame de l'homme qui est d'être une âme crucifiée à un corps. FRANÇOIS MAURIAC, de l'Académie française (*Candide*).

On n'en finirait pas d'énumérer les tableaux et les croquis de mœurs qui, soit par un dialogue, soit par un mot ou un geste saisi au vol et fixé d'un trait de plume, composent ce drame et cette farce aux scènes multiples, de la coupée aux recoins des cabines, autour du pont-promenade et dans les coursives, dans l'accompagnement que le bruit des machines fait en basse continue. Par leur véracité verveuse et satirique, « Les Navires truqués » sont, à cet égard, un des romans les mieux venus de la comédie de la mer.

ANDRÉ ROUSSEAUX (*Le Figaro*).

C'est, pour un observateur, un milieu idéal que ces « Navires truqués » transformés en palaces que la mer tient prisonniers, en serres chaudes où l'individu, dépouillé de sa vie normale, contraint de tout tirer de lui-même, s'exaspère, ainsi que le montre Jacques Baïf.

MARIUS RICHARD (*Toute l'Edition*).

C'est frais et savoureux, amusant et coloré. M. Baïf est un vrai romancier, et il faut attendre avec intérêt le second volume qu'il annonce.

ROBERT DE TRAZ (*Revue Hebdomadaire*).

L'un poussant l'autre, les chapitres se succèdent à la façon des vagues sous le vent du large. Mais tout cela vous emporte et vous roule. Mais tout cela vous enlève...

GEORGES SAINT-BONNET (*Vendémiaire*).

Sous presse



LE ROYAUME DES OMBRES

roman

Un volume de 500 pages.................................... 30 fr.

Des amours heureuses dans le décor rose et blanc du printemps Japonais, des amours tourmentées, allant à la frénésie et ensuite au crime dans l'atmosphère lourde, épuisante, de la Chine convulsionnaire. C'est dans cette seconde partie, tantôt crûment colorée, tantôt nuancée, que s'achève une œuvre monumentale, destinée à une place de premier rang dans le roman contemporain.

19, rue Amélie, PARIS-7e ÉDITIONS DENOËL

nrf NOUVEAUTÉS

JACQUES DEBÛ-BRIDEL

ANNE GENEVIÈVE DE BOURBON

DUCHESSE DE LONGUEVILLE

UN VOLUME IN-OCTAVO SOLEIL, sous couvert. illustrée... 32 fr.
20 exemplaires numérotés sur alfa supérieur .... 52 fr.

EXTRAITS DE PRESSE (II)

Elle fut bien séduisante la *duchesse de Longueville*, héroïne de la Fronde, dressée contre Mazarin, reine de Paris, chef de parti et dont M. Jacques Debû-Bridel vient, dans un livre excellent, de tracer le portrait.

MARCEL-HENRI JASPAR, *L'Indépendance Belge*, 12-1-39.

L'auteur a été guidé sûrement par sa foi et la pureté de son intention. On trouvera dans son livre la flamme et l'éclat de l'enthousiasme, mais de l'enthousiasme raisonné. Debû-Bridel ne cherche pas à convaincre. La vérité lui suffit mais il étale cette vérité avec une grâce et une sûreté qui donnent un intérêt capital à cet ouvrage.

ROBERT GAILLARD, *La Justice*, 28-1-39.

Voici une des figures les plus attachantes du XVIIe siècle. M. Jacques Debû-Bridel, à la fois romancier et journaliste parlementaire, la fait revivre dans un livre nouveau.

L'auteur a le sens de la psychologie et l'expérience de la politique, et il est donc bien armé pour comprendre celle qui, au jugement de Mazarin, était capable de gouverner ou de bouleverser un grand royaume.

RENÉ ARMAND, *Les Annales*.

... je lui sais gré d'avoir comblé le vœu de Sainte-Beuve écrivant que « Madame de Longueville dans sa délicate puissance était encore à peindre »...

Anne-Geneviève a trouvé son peintre.

ROGER GIRON, *Paris Midi*, 15-2-39.

Sœur du grand Condé et n'ayant guère aimé que lui, intrépide, altière, ayant le cerveau politique, Mme de Longueville frondeuse puis janséniste méritait de trouver un historien qui ne la repetissat pas au rang d'une bourgeoise...

Au reste cette héroïne justifie assez bien l'admiration de son nouveau biographe qui ne la lui marchande pas et a écrit sur elle un ouvrage aussi documenté qu'attachant.

PIERRE LŒWEL, *L'Ordre*, 8-3-39.

Ce livre bien documenté ardent, passionné même parfois, fait preuve d'une originalité de vues qui plaira, M. J. Debû-Bridel a fait beaucoup pour son héroïne (et pour la vérité historique) en l'arrachant à l'histoire « académique ».

GEORGES MONGRÉDIEN, *Nouvelles Littéraires*, 3-6-39.

nrf ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

nrf RAPPEL

ŒUVRES DE

PAUL ELUARD

LA ROSE PUBLIQUE. . . . . 12 fr.

LES ANIMAUX ET LEURS HOMMES LES HOMMES ET LEURS ANIMAUX (avec 22 illust. de VALENTINE HUGO). . 12 fr.

MOURIR DE NE PAS MOURIR (collection « *UNE ŒUVRE UN PORTRAIT* »). . . *(épuisés)*

CHANSON COMPLÈTE (exemplaires sur vélin du Marais) . . . . 20 fr.

DONNER A VOIR 1919-1939 . . . . . 25 fr.

RÉIMPRESSIONS

CAPITALE DE LA DOULEUR

21 fr.

L'AMOUR LA POÉSIE

18 fr.

nrf *ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE*